VIGNY

POÉSIES

CHATTERTON

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/vignypoesies0000vari_o0y8

VIGNY

POÉSIES

CHATTERTON

VIGNY

POÉSIES

CHATTERTON

HACHETTE

Les textes des *Poésies* ont été revus d'après l'édition de M. Ed. Estève (Société des Textes Français Modernes). Librairie Hachette 1914 et 1924.

INTRODUCTION

PAR ROBERT DE TRAZ

Entre tous les poètes romantiques, Alfred de Vigny est le plus difficile à définir parce qu'il est le plus secret. D'autres, un Hugo, un Lamartine, se sont offerts en pleine clarté; ils ont pris la foule pour confidente, pour complice, et parlé en son nom ; ils ont intrigué pour réussir, joué un rôle politique, récolté des honneurs et connu une gloire éclatante.

Vigny, lui, demeure en retrait, loin du tumulte du monde. Intransigeant, solennel, susceptible, dédaigneux, c'est un homme de solitude et de silence, de gravité et de mélancolie. En pleine maturité, il s'est tu pendant de longues années, ne confiant qu'à un journal intime, à des mémoires, l'essentiel de sa pensée. Une partie de son œuvre, bornée à des projets, il ne l'écrira pas. Certaines de ses plus belles pièces de vers sont posthumes. Sa renommée a quelque chose de voilé et d'assourdi. Il faut s'approcher de près pour entendre et aimer ce grand poète qui, souvent, semble ne se parler qu'à lui-même.

Le caractère méditatif de Vigny, sa sensibilité si facilement meurtrie suffiraient à expliquer qu'il se soit tenu à l'écart. Mais les événements du siècle et ceux de sa propre vie ont surtout décidé de cette attitude où il entre du désappointement et de la désapprobation, quand ce n'est pas du refus. L'histoire contrecarre Vigny, elle le déçoit. Les hommes le rebutent ou le délaissent. Cette espèce de quarantaine où il se voit relégué le fait souffrir. Mais sa grandeur naît en partie de ses échecs : ils le ramènent à sa vocation véritable.

La vie.

Dès sa naissance, à Loches, en 1797, il joue de malheur. Issu d'une famille ancienne et titrée, il vient au monde à l'heure où les privilèges et la mission de la noblesse lui sont retirés. La Révolution ruine les siens, les traque comme sus-

pects. Ils s'enfuient à Paris, où ils vivotent presque misérablement.

Le père de Vigny, beaucoup plus âgé que lui, infirme depuis la guerre de Sept Ans, lui inculque la nostalgie d'une époque à jamais périmée. Sa mère, de nature inquiète et sévère, l'élève à la dure, l'astreint au travail et à une exacte discipline, lui donne une conscience exigeante, lui rappelle sans cesse ce qu'il doit à son nom. C'est d'elle que Vigny apprendra à se dominer stoïquement comme à toujours suivre les règles de l'honneur, cette « poésie du devoir ». C'est à l'exemple de ses parents, qui, a-t-il dit, « vivaient dans le sublime comme dans leur atmosphère naturelle », qu'il mettra si haut la vertu de fidélité.

Adolescent encore, désireux de servir le roi enfin revenu, il entre dans l'armée en arborant la cocarde blanche, d'abord comme gendarme de la Maison du roi, puis au 55e de ligne. Mais, du métier des armes qu'il avait embrassé avec une ferveur juvénile, il ne connaît que l'insipide vie de garnison en temps de paix. Parvenu au grade de capitaine qu'il ne dépassera pas, sans appui en haut lieu, il démissionne, complètement désenchanté. Il aura vécu sous l'uniforme treize années moroses. « J'étais bien déplacé dans l'armée », s'avouera-t-il plus tard.

Son mariage fut aussi une expérience malheureuse. La jeune et jolie Anglaise, Lydia Bunbury, qu'il épousa en 1825, à Orthez, se transforma assez vite en une créature presque impotente, sotte et plaintive, sujette à des crises nerveuses. Parlant à peine le français, elle ne s'intéressait en rien aux œuvres de son mari. Celui-ci se montra pour elle le plus attentif des gardes-malade, et on l'excuse d'avoir cherché ailleurs des compensations à ce bonheur manqué. Il fut aimé de plusieurs femmes, mais sa liaison avec Marie Dorval tourna fort mal, au su et au vu d'un public malveillant, et, dans l'histoire littéraire, Vigny fait figure d'amant trahi.

D'autre part, il s'est débattu dans de constantes difficultés d'argent, et les privations qu'il dut s'imposer entraînaient chez lui des rancœurs et des regrets. Son beau-père, qui était fort riche, déshérita sa fille. Ajoutons que la santé de Vigny était médiocre. Jeune homme, il crachait le sang; dans son âge mûr, il souffrit d'un ulcère de l'estomac qui tourna en cancer. Émotif jusqu'aux larmes et aux évanouissements, il fut, durant toute son existence, en proie à une angoisse constitutionnelle.

Vie publique.

Il faut encore rappeler les insuccès de Vigny dans la vie publique. Après avoir quitté l'armée, il essaya de servir la monarchie, mais la fuite de Charles X l'écœura, et, déçu dans son loyalisme, il n'éprouva ensuite que de l'éloignement pour Louis-Philippe, roi de la bourgeoisie. En 1849, il se présenta aux élections : le peuple ne voulut pas de lui. Sous le Second Empire, il espéra en vain être nommé sénateur. L'Académie française refusa longtemps de l'accueillir : quand enfin elle l'admit, le comte Molé lui adressa, en pleine séance de réception, un discours offensant qui est resté légendaire.

Si les débuts littéraires de Vigny avaient rencontré une certaine faveur, ce qu'il publia ensuite n'obtint plus guère que des succès d'estime. Ses premiers amis du Cénacle, agacés par sa courtoisie cérémonieuse, ses airs de fatuité, le laissèrent de côté ou même se montrèrent hostiles. Et son long silence aussi le desservit, ainsi que ses séjours prolongés à la campagne, dans sa propriété du Maine-Giraud. Selon Sainte-Beuve, qui d'ailleurs le détestait et menait sans relâche une sournoise campagne contre lui, il était « peu connu du grand et gros public, ignoré même de la foule ». Comment la foule en effet se serait-elle intéressée à cet écrivain ennemi de toute réclame personnelle, de toute concession aux préjugés ou à la mode, à cette œuvre sévère, à cette philosophie hautaine ? Dressant en 1840 le tableau de la littérature contemporaine, Sainte-Beuve, encore lui ! ne le nomme même pas. Lors de son enterrement, le 19 septembre 1863, il n'y eut qu'une quarantaine de personnes derrière son cercueil, mais parmi elles, il est vrai, se trouvaient Berlioz et Baudelaire.

Cependant le meilleur de la littérature de son temps lui devait beaucoup. Vigny a été un précurseur, mais ceux qui profitaient de son exemple se gardèrent de le reconnaître. Admirateur de Walter Scott, il a inauguré le roman historique en France, avec *Cinq-Mars*, qui a influencé Hugo pour *Marion de Lorme* et Mérimée pour la *Chronique du Règne de Charles IX*. Le premier des romantiques, il a célébré Shakespeare, — dont il a traduit deux pièces, — Chénier et Byron ; avant tout le monde, il a cherché des inspirations dans la Bible. *Eloa* est bien antérieure à *La Chute d'un Ange*. Dans ses *Poèmes antiques et modernes*, Vigny a tenté des transpositions poétiques de l'histoire quarante ans avant *La Légende des Siècles*. Dès ses ouvrages

de début, il use de la couleur locale, du terme pittoresque, il assouplit le vers, il peint, dans le personnage de Satan, le révolté, l'amant maudit dont tous les romantiques feront leur héros préféré. Bref Vigny ouvre des perspectives où d'autres s'engageront. « Dans cette route d'innovations, a-t-il écrit avec une juste fierté dans la préface du recueil de ses poèmes, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier. »

Nature de l'œuvre.

C'est parce qu'il était écarté et incompris que l'œuvre de Vigny présente un caractère général de protestation et de revendication. Il a plaidé des causes perdues, il s'est obstinément rangé au parti des opprimés et des réprouvés. Parfois il a montré quelque arbitraire dans le choix des victimes à défendre ; parfois il a quelque peu faussé les circonstances historiques : c'était pour mieux appuyer sa thèse. A la passion contenue qu'il y apporte, on devine qu'en dénonçant des injustices il évoque implicitement celles dont il avait lui-même souffert.

Cinq-Mars exalte la noblesse persécutée par Richelieu. *Stello* proclame l'incompatibilité fatale entre la société, quel que soit son régime, et le poète. Mais l'exemple de Gilbert et Chatterton n'est guère probant. Vigny portera le cas de Chatterton au théâtre où il obtint un grand succès d'émotion, dû moins à la thèse qu'à la peinture touchante d'un amour inavoué. *Servitude et Grandeur militaires* mettent en scène le sort malheureux du soldat lié par son serment, contraint d'obéir, fût-ce contre sa conscience, et qui n'obtient pas de la nation, prétend Vigny, le respect qu'il mérite. Ainsi les meilleurs d'entre nous sont sacrifiés en raison de ce qui fait pourtant leur grandeur : le dévouement de l'aristocrate, le génie du poète, l'abnégation de l'officier les mènent à leur perte. Ces trois ouvrages à la gloire de nobles parias, Vigny les définit « une sorte de poème épique sur la désillusion ».

Et cette constatation désabusée, il l'étend, au fur et à mesure qu'il médite, à la condition même de l'homme. Quel qu'il soit, celui-ci est soumis à un sort injuste. C'est un condamné qui ignore de quoi il est coupable, et pourquoi il est puni. Il lui reste, dans son étroit cachot, à « tresser des joncs ». « Poème épique » de la désillusion, l'œuvre de Vigny est aussi le poème funèbre de la défaite universelle. Il reviendra à ce thème dans son roman posthume de *Daphné :* cette œuvre, d'une grande beauté de style, ajoute l'empereur Julien à ses autres héros

vaincus et exprime avec la même sombre insistance son pessimisme congénital. Julien, dit-il, « c'est l'homme dont le rôle, la vie et le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire ».

Solitude de Vigny.

Le drame essentiel de Vigny, c'est celui de la solitude. Solitude d'ordre sentimental, social ou métaphysique. Son poème de *Moïse* traduit cette détresse d'être sans compagnon et que ne console ni l'orgueil, ni le pouvoir. Quiconque est un élu devient singulier, et désormais étranger aux autres.

> Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Même solitude au sein de la nature souverainement indifférente. Elle-même le proclame :

> Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine
> Je sens passer sur moi la comédie humaine
> Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
> . . . . . .
> On me dit une mère et je suis une tombe.
> Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
> Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Solitude sous un ciel vide, ou du moins qui ne répond pas. Comme il s'est désintéressé du Christ « au jardin sacré des Écritures », Dieu abandonne sa créature à elle-même. Cruauté que le poète avait dénoncée à ses débuts dans *Le Déluge*, et sur laquelle il reviendra à plusieurs reprises. C'est là une de ses obsessions majeures. Vigny n'est pas un athée : la façon dont il s'insurge contre « le silence éternel de la divinité » témoigne de son besoin d'être entendu, de sa souffrance d'être délaissé.

Mais, parce qu'il se trouvait toujours seul, Vigny a pu librement poursuivre sa réflexion, reconnaître sa propre identité, déterminer ses préférences. La solitude, celle de Paris au milieu de la foule, celle des bois du Maine-Giraud, ce fut aussi pour lui l'intériorité, la prise de conscience intellectuelle, la rêverie profonde qui devenait hallucination et faisait parfois de lui une espèce de somnambule.

Stoïcisme de Vigny.

Puisque l'homme ne peut compter que sur lui-même, il rassemblera ses forces, il trouvera sa fierté dans sa volonté de

résistance. Vigny lui prescrit le stoïcisme qui lui permettra d'accomplir son devoir, de défier l'adversité. Il doit combattre. « Je pense que la Destinée dirige une moitié de la vie de chaque homme, et son caractère l'autre moitié. » Et ici se reconnaît l'héroïque et austère courage que sa mère lui avait enseigné, de même que l'éducation qu'il avait reçue à l'armée, l'esprit de discipline que lui avaient inculqué de vieux capitaines pleins d'honneur. A leur exemple, et quoique blessé jusqu'à l'âme par les trahisons ou les dénis de justice, Vigny ne déroge, ni ne pactise, Vigny refuse de se rendre.

D'où *La Mort du Loup*. La bête traquée se retourne, tient farouchement tête aux chasseurs, et son dernier regard, à l'instant d'expirer, exhorte ainsi le poète :

> ... Si tu peux, fais que ton âme arrive,
> A force de rester studieuse et pensive,
> Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
> Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
> Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
> Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Drame de la pureté.

Au drame de la solitude s'ajoute, chez Vigny, celui de la pureté. Pureté sans cesse compromise, parfois perdue, mais qui peut renaître au prix d'une mystérieuse sanctification.

La pureté, il la symbolise dans un personnage qui l'a toujours hanté, celui de l'Ange. A la différence de la plupart des romantiques, c'est là, pour lui, plus qu'un figurant. Ce messager aérien, cet être immaculé, descendu d'un monde supérieur, il le recherche, au hasard de ses amours, en toute femme. Peut-être aussi le voit-il comme un double imaginaire de lui-même. Et il l'invoque ainsi qu'un intercesseur invisible, un prototype de l'idéal qu'il vénère.

Dans sa jeunesse, svelte, blond, gracieux, n'avait-il pas lui même l'air angélique ? La délicatesse, la pudeur, la suavité caractérisent alors son art et sa personne. Un ange, oui, corrigera Sainte-Beuve, mais « qui a bu du vinaigre ». On ne doit cependant pas se laisser leurrer par cette apparence immatérielle. Ce chaste dissimulait une sensualité exigeante, qui parfois se débridait et qui se révèle, ici ou là, dès ses premiers vers. D'ailleurs « les anges ont des nuits comme les nuits

humaines ». Cette dualité intime du pudique et du voluptueux, qui est l'essence de son génie poétique, a fait parfois taxer Vigny, bien à tort, d'hypocrisie.

Au début de sa liaison avec Marie Dorval, il l'irritait, adorateur plus qu'amant, par ses sous-entendus énigmatiques, ses fuyantes caresses. Mais elle sut allumer en lui un feu qui le dévora. Cependant, jusque dans des excès dont ses carnets intimes et des lettres gardent la trace, il éprouvait la nostalgie de l'innocence. Dans cette actrice désordonnée, passionnée, perfide, instable surtout et inquiète, il pressentait la créature mystique qu'elle était au plus profond d'elle-même, mais qu'il ne parvenait pas à rejoindre. Et *La Colère de Samson* laisse entrevoir, sous les terribles imprécations qu'il lui jette à la figure, la douleur d'avoir été non seulement trahi, mais rendu infidèle à son propre rêve.

> Terre et ciel ! punissez par de telles justices
> La trahison ourdie en des amours factices,
> Et la délation du secret de nos cœurs
> Arraché dans nos bras par des baisers menteurs.

Plus tard, devenu lui-même un séraphin alourdi, solennel, enveloppé d'une longue cape noire pour « cacher ses ailes », disait-on, c'est toujours le type angélique que Vigny recherchera chez d'autres femmes, la blondeur de la chevelure, la candeur délicate du visage. Et en même temps, au-delà de la beauté du corps, il réclamait la pureté morale, la présence de l'âme. Ennemi de toute bassesse, il ne frayait vraiment avec les autres, dans l'amitié ou la tendresse, qu'à une certaine altitude du cœur et de l'esprit. Vigny a vécu pour l'honneur et la fidélité, attentif à sa conscience, toujours généreux, poussant l'indépendance du caractère jusqu'à paraître farouche. « Aimer, inventer, admirer, voilà toute ma vie. » Dans son œuvre, consacrée aux plus nobles problèmes, il a peint avec sollicitude des êtres de renoncement, de passion contenue, de vertu sublime : la touchante Kitty Bell, le capitaine Renaud, le Quaker.

Pureté dans l'art enfin. « Si j'étais peintre, écrit-il, je voudrais être un Raphaël noir, forme angélique, couleur sombre. » Certes, si sa prose est admirable de netteté et de propriété, le langage poétique de Vigny est trop souvent gauche, abstrait, alambiqué, ou chargé de périphrases. « J'aime à labourer », disait-il. Hélas ! oui, il pousse son soc, et péniblement parfois,

dans une terre qui résiste. Ses plus beaux poèmes comportent des parties indigestes, et il n'apparaît vraiment tout à fait grand que dans des morceaux choisis.

Poèmes.

Au début de sa carrière, Vigny compose des poèmes concertés comme *Le Déluge*, *La Femme adultère*, *La Prison*, *Le Trappiste*, « grandes machines » aux longues tirades, aux descriptions panoramiques, qui, sauf certains fragments, nous paraissent aujourd'hui lourdes d'ennui. Il reviendra plus tard à ce type d'œuvres démonstratives avec *Paris* ou *Les Amants de Montmorency*.

Ou bien, dans des pièces plus courtes, comme *Le Bain d'une Dame romaine*, il s'applique à fixer, d'une épithète exacte, une couleur ou un geste, il opère à la façon d'un mosaïste. Parfois, dans *Madame de Soubise* ou *La Frégate la Sérieuse*, où il met en scène et en mouvement une anecdote, il varie ses mètres pour rompre le cours trop monotone du récit.

Cependant, se détachant de ces compositions que nous jugeons aujourd'hui surannées, trois poèmes s'imposent où éclate déjà le génie : *Moïse*, dont l'accent majestueux, l'inspiration hautaine et désespérée annoncent les chefs-d'œuvre de l'âge mûr, *Le Cor*, d'un lyrisme pathétique, et enfin *Éloa*, grandiose élégie où Vigny, en d'admirables passages, se montre maître de son art et de sa pensée.

Éloa est un ange du ciel, né d'une larme du Christ. Elle apprend que, loin du paradis, existe un ange déchu ; elle s'émeut et part à sa recherche pour le ramener à Dieu. Elle sera la victime de celui qu'elle voulait sauver.

Colombe mystique, être innocent qui devine le mal sans le comprendre, Éloa croit que sa virginité a un pouvoir de rachat. Sa candeur, l'illusion qu'elle a de se sacrifier alors qu'elle s'offre, Vigny les dépeint avec un frémissement amoureux. Mais il n'y a pas rendu moins séduisant le Génie du mal, « jeune, triste et charmant » : comme sa voix est ensorcelante autant que perfide lorsqu'il murmure :

> Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
> Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
> Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
> Dans les liens des corps, attraits mystérieux.

Le meilleur de lui-même, Vigny l'obtient quand il cesse de

décrire ou de discourir pour se laisser porter par une émotion vive, quand il s'enthousiasme. Il atteint alors à une plénitude sans bavures, à une éloquence sobre et directe. Il a des vers-médailles, d'un grain serré, d'une densité de bronze. Et puis aussi, contrairement, des vers d'une musicalité caressante, d'une transparence laiteuse ou qu'illumine un feu secret, d'autres qu'entoure le mystérieux halo de l'indicible. Parfois il annonce Baudelaire. Parfois son accent triste et tendre n'est pas sans ressembler d'avance à la mélodie de Fauré :

Je suis le roi secret des secrètes amours.

. . . . . .

Étoiles des bergers, tombant des doigts de Dieu.

. . . . . .

Roulis aérien des nuages de mer.

. . . . . .

Rose du Paradis, Pudeur, d'où venez-vous ?

. . . . . .

Et, sur un autre cœur, mon cœur rêvait tes charmes
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.

. . . . . .

La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Créateur de symboles.

Là où Vigny est le plus grand, c'est dans les pièces où, resserrant sa forme pour la rendre plus expressive, il transpose sa méditation en lyrisme et où, dédaignant l'anecdote ou l'explication didactique, il donne une figure aux idées. « Mon âme tourmentée, dit-il, se repose sur des idées revêtues de formes mystiques. » Il n'est pas un philosophe qui met en rimes un système abstrait, Vigny est un poète qui incarne l'invisible. Il ne peint pas une froide et statique allégorie, il compose une représentation « épique et dramatique », dit-il, de notre destin, il le résume en un mythe significatif, chargé d'une angoisse contagieuse. C'est par là que Vigny témoigne de son originalité et l'emporte sur ses rivaux. Il n'a pas la vision concrète, la puissance verbale, l'imagination triomphante de Hugo, ni l'abondance heureuse de Lamartine, sa rhétorique sentimentale, son sens virgilien de la nature. Mais il est un créateur de symboles, ces métaphores de l'esprit.

Au-delà du pessimisme.

Un tel pouvoir de transfiguration lyrique a permis à Vigny de surmonter les douleurs de sa vie. Le poète a magnifié et généralisé les déboires de l'homme. Ainsi s'est-il affranchi de la morosité sombre, des nostalgies stériles, des négations du désespoir qui furent ses principales et premières tentations. En l'entraînant à se dépasser lui-même, l'inspiration lui a apporté une délivrance.

On voit alors que, chez cet homme d'intelligence si lucide, c'est en définitive le cœur qui parle le plus haut. En dépit de ses réticences et de ses dégoûts, il a foi en l'homme, son semblable et son frère. Il cherche à le rejoindre non seulement pour échapper à sa propre solitude, pour participer à la condition des autres, mais pour secourir ceux-ci dans leur malheur, leur enseigner de hautes raisons de vivre. Sa tristesse intime l'incite à soulager des infortunes, à consoler en connaissance de cause. Ainsi s'évade-t-il de son pessimisme par la pitié. Il vénère la souffrance parce qu'elle confère, fût-ce au plus misérable, une grandeur essentielle :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Et son besoin de fraternisation est si tenace que, malgré son animosité à l'égard de ceux qui triomphaient à son époque, bourgeois d'affaires, « marchands », disait-il, arrivistes ou politiciens, il s'efforce de comprendre certains mouvements d'idées, de partager certaines espérances du siècle. Il s'intéresse au saint-simonisme, il sympathise pendant quelque temps avec Lamennais, il se préoccupe du problème social. On voit alors Vigny accéder à une sorte d'optimisme. Sans donner dans le messianisme de quelques-uns de ses contemporains, ce ci-devant à l'âme républicaine souhaite l'émancipation du peuple, cet intellectuel compte sur la vertu de l'action, ce poète croit au progrès scientifique. Tentant l'expression imagée du monde moderne, il écrit de curieux vers sur la technique industrielle, sur les chemins de fer. Il va jusqu'à s'écrier :

Béni soit le Commerce au hardi caducée.

Dans le poème intitulé *La Sauvage*, Vigny célèbre le « Défricheur », le pionnier entouré des siens et qui, sous le regard de Dieu, obéit à la loi du travail et, à l'inverse du nomade, se consacre à mettre la terre en valeur. C'est ici un Vigny fami-

lial et traditionnel, féru de piété biblique, qui admire les débuts d'une civilisation et glorifie l'acceptation de l'ordre.

Et son intelligence sérieuse et studieuse, aux multiples curiosités dont le *Journal d'un Poète* apporte la preuve, se tourne volontiers vers l'avenir. Il oublie de remâcher les regrets d'un temps aboli, il annonce le futur, à la façon parfois assez énigmatique d'un oracle.

N'est-ce pas encore un chant de confiance que *La Maison du Berger ?* Composé bien des années après *Éloa*, tragédie du sacrifice inutile, c'est l'hymne à l'amour partagé. Éva, femme idéale, « ange doux et plaintif qui parle en soupirant », résume les rêves de Vigny, ceux de la chair, du cœur et de l'esprit. C'est la compagne et la consolatrice, rejointe parmi les bois et les champs.

Ce poème, un des plus beaux de la langue française, se divise en plusieurs thèmes, à la façon d'une symphonie. Vigny invite d'abord celle qu'il aime à fuir les villes, à se réfugier avec lui dans une cabane de berger :

Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

. . . . . .

Que m'importe le jour, que m'importe le monde ?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Puis c'est un chant à la louange de la poésie, « perle de la pensée », dont la créature élue semble devenir le symbole. Aussitôt après s'élève le dithyrambe de la femme. Et celle-ci a rarement connu agenouillement plus dévotieux, louange plus enthousiaste. Ensuite, après avoir laissé entendre la voix cruelle de la Nature, il revient à Éva, à son « pur sourire amoureux et souffrant », et le vaste poème s'achève sur une apothéose du couple, dans une large modulation lyrique.

L'exaltation suscitée chez Vigny est telle que cette figure de rêve nous apparaît non seulement comme celle qui inspire et qui console, mais aussi comme celle qui confirme l'espérance d'un radieux avenir. L'ouvrage posthume de Vigny où figure *La Maison du Berger* ne s'ouvre-t-il pas par une pièce, d'un accent grandiose, qui proclame une possibilité inconnue jusqu'alors, un surnaturel affranchissement ? A l'annonce de la venue du Sauveur, les destinées, jusque-là maîtresses du sort de l'homme, montent en « innombrable essaim » et « levant

leurs mains fatales » pour demander à Jéhovah si leur règne implacable est désormais terminé. Et le Ciel laisse entendre que la Grâce, arbitre souverain entre des forces contraires, permettra à l'homme, « se croyant maître et libre », de lutter contre l'antique fatalité.

Pourtant Vigny, soumis à ce balancement entre le doute et l'espérance qui est le rythme même de sa pensée, se voit repris par l'incertitude. Dans *Le Mont des Oliviers*, au Christ qui intercède en notre faveur et se sacrifie pour nous racheter, il oppose, et là renaît son perpétuel grief, Dieu qui reste « muet, aveugle et sourd au cri des créatures ». Mais un autre poème nous apporte un renouveau de l'optimisme : la « bouteille à la mer », fragile message livré au hasard des vagues, « trésor de la pensée et de l'expérience », abordera un jour, en dépit des tempêtes, au rivage des siècles. Le Juste et le Bien, l'Art, le Savoir, sublimes témoignages de l'homme, ne peuvent périr.

> Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
> Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Et le même accent de confiance, non plus hésitant mais cette fois résolu, se retrouve dans le poème ultime, dédié à Éva pour en souligner l'importance, et dont le titre, *L'Esprit pur*, résonne comme la devise même de Vigny. Dans ce testament de sa vie et de sa croyance, il proclame avec fierté l'ancienneté de sa race et sa propre dignité de poète. Il en appelle à la gloire qu'il mérite :

> J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
> Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

Puis, sur un ton triomphal, il annonce l'avènement du « pur esprit », qui désormais règne sur le monde, et aussi du « visible Saint-Esprit », pareil à une « colombe au bec d'airain ». Et, s'adressant en ses dernières paroles aux générations futures, il proclame qu'il a fidèlement servi et magnifiquement exprimé « l'idéal du poète et des graves penseurs ».

Vigny et nous.

Vigny avait raison d'entrevoir dans l'avenir des « flots d'amis renaissants... attentifs à (son) œuvre ». Des gloires plus éclatantes ont pâli, la sienne est montée progressivement au zénith. Mieux que ses contemporains, la postérité admire la

force de sa pensée, l'originalité de son génie poétique, la complexité et la noblesse de son caractère.

Nous n'acceptons plus la légende, colportée de son vivant, d'un Vigny réfugié dans sa tour d'ivoire, froid, hautain et ne s'intéressant qu'à lui-même. Il est proche de nous par sa compassion pour toutes les souffrances, par sa révolte contre toutes les iniquités. Parlant en poète le langage sacré de l'esprit, il a inventé d'inoubliables symboles pour traduire le combat de l'homme contre le destin, celui qu'il a mené, celui qu'il faudra mener toujours. Et, pour nous, vigie au regard plus perçant que le nôtre, « il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur ».

ROBERT DE TRAZ.

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

•

Les événements que je cherchais ne vinrent pas aussi grands qu'il me les eût fallu. »

Ce mot de Vigny donne la clé de tous les états morbides parés du nom commode de Mal du Siècle. « Accablé d'un ennui que je n'attendais pas dans cette vie si vivement désirée, poursuit-il, ce fut alors pour moi une nécessité de me dérober, dans les nuits, au tumulte fatigant et vain des journées.... De ces nuits... sortirent mes Poèmes. » Les pièces recueillies de 1822 à 1837, sous le titre Poèmes antiques et modernes, en disent long sur la formation psychologique de Vigny.

S'étonnera-t-on que les sujets où il se complaît soient autant d'échappées vers un univers de Fable à la mesure de ses besoins d'évasion ? Son éducation avait été austère, tempérée de sensibilité aiguë ; aussi se laisse-t-il facilement prendre aux parfums lascifs de l'alexandrinisme, que lui rappellent les Bucoliques de Chénier et telles Élégies de Millevoye. Ses poèmes gréco-latins sont imprégnés d'une sensualité d'autant plus frémissante qu'on la sent longtemps retenue et qu'elle s'exerce volontiers sur le thème de la virginité et de la pudeur. Passionné de la Bible, dont il aime la grandeur âpre, il s'évade aussi vers les larges compositions tirées de la Genèse, à travers lesquelles s'insinuera de temps en temps la chaleur du Cantique des Cantiques. L'Histoire lui permet encore de vivre héroïquement au milieu de l'inactivité des garnisons : Charlemagne et Roland, qui guerroyèrent en Espagne, sont des compagnons enviés par celui qui attend vainement aux Pyrénées l'ordre de campagne. Et c'est aussi l'Espagne qui a inspiré Le Trappiste et Dolorida.

Or, parallèlement à ce courant poétique d'évasion, Vigny suit avec une certaine volupté le flot pessimiste qui porte les fils du siècle. Tenté dès le collège par Jean-Jacques et Chateaubriand, il se nourrit des Romantiques anglo-saxons et goûte la séduction de leur désespoir hautain. Lord Byron touche au sang cet aristocrate délicat dont l'orgueil est à fleur de peau. A son contact,

le cœur de Vigny résonne d'amertume : il spécule sur lui-même, interroge Dieu « face à face », lance déja des proclamations à l'humanité.

De 1822 à 1829, Vigny se contentera, pour caractériser ces œuvres à prétention philosophique, du sous-titre de Poèmes. *En 1837, les deux pièces s'ajoutant aux poèmes déjà parus seront appelées* Élévations, *parce qu'elles « doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre, pour s'élever à des vues d'une nature plus divine ». Déjà, nous soupçonnons pourquoi* Les Destinées *useront presque exclusivement de la forme symbolique.*

Dans les Poèmes antiques et modernes, *il ne peut être question d'accorder du génie à Vigny : le poète se cherche et surtout il se donne la comédie à lui-même sous le masque romantique. Son Moïse est un Manfred, son Éloa est filleule de Milton et de Byron, et c'est encore* Le Ciel et la Terre *de Byron qui lui ont inspiré* Le Déluge. *Vigny se révèle excellent écolier, son vers se dégage lentement de l'abbé Delille et d'André Chénier. Nul avant lui n'avait exprimé avec autant de suavité la passion naissante dans une ingénue mélancolie.*

Mais aussi il est indubitable que les thèmes les plus profonds des Poèmes antiques et modernes *sont à la base de la doctrine solide et concertée qu'il exposera dans ses chefs-d'œuvre des* Destinées : *les déceptions du gentilhomme, le style équivoque d'une jeunesse à la fois sensible et distante le conduisent à camper son héros dans la solitude : Jephté marche* seul *dans la gloire et Moïse vit, « puissant et* solitaire *».*

Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine.

Il engloutit dans la même indifférence le juste et le méchant.

Le poète ne peut rester impassible devant une pareille détresse : incompris de ses semblables, car il les domine, il éprouve cependant pour l'humanité souffrante une pitié invincible.

Pitié surtout pour les réfractaires, pour cet Homme au masque de fer qui mourut sans abdiquer, pour l'Ange ténébreux qui osa tenir tête aux puissances célestes. Pitié et admiration pour ces êtres qui savent boire « jusqu'à la lie un calice odieux » et travaillent tout de même à instituer « dans des flots d'amour et d'union », le règne du Progrès social.

GEORGES HACQUARD.

PRÉFACE D'ALFRED DE VIGNY

Ces poèmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner, autant qu'on le peut faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé, en France, toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Épique ou Dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

Août 1837.

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE[1]

POÈME

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes[2]
Ces obliques rayons[3], ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo[4] gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu[5], s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga[6], que des figuiers entourent ;
Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent[7],
S'étend tout Galaad[8], Éphraïm[9], Manassé[10],
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda[11], grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale[12] ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali[13] ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho[14] s'aperçoit, c'est la ville des palmes ;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor[15]
Le lentisque[16] touffu s'étend jusqu'à Ségor[17].
Il voit tout Chanaan[18], et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise[19].
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab[20] couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,

1. Voir les notes à la fin du volume.

Les enfants d'Israël [21] s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire [22], environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête [23],
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi [24], s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu [25] ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu [26].
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre [27] et la verge d'airain [28].

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb [29] jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages [30].
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois [31] ;
L'avenir à genoux adorera mes lois [32] ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique [33],

Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations [34]. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles [35] ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages [36] ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe [37],
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre [38], ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger [39],
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire [40],
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux [41],
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux [42] ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse [43]. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant [44],
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉLOA [1]

OU

LA SŒUR DES ANGES

MYSTÈRE

« C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté, et il m'a trompée. » (*Genèse.*)

CHANT PREMIER

NAISSANCE

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur [2] sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie [3] ;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent [4],
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ;
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne [5] écoutait la requête [6],
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,

Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous lui consacrant des larmes pour adieu.
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant sa ville et subissant l'Édit [7],
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'était Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums [8] et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée [9]
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut [10] et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »
Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà. »

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple

Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux partagés, comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.
C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante ;
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante,
Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
Unit sa pure essence en de saintes amours :
L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,
Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.

Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles [11],
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir [12],
Se tenant par la main, coururent pour la voir.
Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;
Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
« Heureux le monde offert à ses pas secourables !
« Quand elle aura passé parmi les malheureux,
« L'esprit consolateur se répandra sur eux.
« Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
« Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande ? »

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
Des langages humains défiant l'indigence,
L'Éternité se voile à notre intelligence,
Et pour nous faire entendre un de ses courts instants,
Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)
Un jour les habitants de l'immortel empire,
Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
« Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
« Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
« N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
« On le nommait *celui qui porte la lumière* [13] ;
« Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
« Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
« La Terre consacrait sa beauté sans égale,
« Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
« Diamant radieux, que sur son front vermeil,
« Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
« Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
« Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
« Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
« Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieux ;
« La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
« Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;
« Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;
« Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
« Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
« Nul Ange n'osera vous conter son histoire,
« Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
Et l'on crut qu'Éloa le maudirait ; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée

Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
Une larme brillait auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;
Mais au sein des banquets, parmi la multitude,
Un homme qui gémit trouve la solitude ;
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges !
Chars vivants [14] dont les yeux ont d'éclatants prestiges,
Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du nebel [15], senteurs du cinnamome [16],
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie.
Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;
Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère
Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
La famille au désert, le salut des Bergers :
Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine ;
Une eau brillante y court sur un sable vermeil.
Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil

Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
Mais en vain Éloa s'abreuvait de son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde ;
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
Les Vierges quelquefois pour connaître sa peine,
Formant une prière inentendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
Éloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
« On dit qu'il en est un... » Mais détournant leurs pas,
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste campagne,
Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa Terre amie [17] ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane [18],
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son nid de fleurs l'éclatant Colibri ;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur...
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier [19],
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée [20],
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts

Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau [21] de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ;
Les serpents-oiseleurs [22] qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille [23] au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie [24] où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière,
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,

Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux [25] redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Éloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ses routes nouvelles [26]
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine ;
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne ;
Le criminel rentrait au temple de la loi ;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi ;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie ;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie ;
Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIÈME

SÉDUCTION

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire ;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile.
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envîraient les cheveux d'une Reine.
Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux
La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux
Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus
Tels que des froids marais les éclairs onduleux [1].
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore.
Chaque étoile semblait poursuivre un météore ;
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger [2],
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe éolienne [3].
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel,
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel ;
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclore.
A sa lueur de rose un nuage embaumé

Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie [4].
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse [5],
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,
Et chasse un daim léger que son cor étonna,
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona [6],
Franchit les rocs moussus, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.
Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
Il cherche les sentiers voilés par les orages ;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux,
Passer le plaid [7] léger d'une Écossaise errante,
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
Il s'arrête enchanté [8], car il croit que ses yeux
Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux,
Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse;
Il cherche alors comment Ossian la nomma,
Et, debout sur sa roche, appelle Évir-Coma [9].

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine,
Et des enchantements non moins délicieux
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.
Comme un cygne endormi qui, seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale [10].
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau ;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.

Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse ;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigt éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.
Son front est inquiet ; mais son regard s'abaisse,
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde ;
Élevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

« D'où viens-tu, bel Archange ? où vas-tu ? quelle voie
« Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?
« Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
« Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil ;
« Ou, troublant les amants d'une crainte idéale [11],
« Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale :
« Partager la rosée aux calices des fleurs,
« Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs [12] ?
« Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes,
« Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes ;
« De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
« Et de leur apporter un fils dans un baiser ?
« Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
« Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
« Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
« Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant [13] ?
« Ah ! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
« Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême ;
« Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
« Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant [14].
« Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
« Mais s'il est vrai [15], prends garde au Dieu jaloux ton maître;

« C'est pour avoir aimé [16], c'est pour avoir sauvé,
« Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
« Chaste beauté ! viens-tu me combattre ou m'absoudre ?
« Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
« Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
« Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,
A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
L'habitante des Cieux, de son aile voilée [17],
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
Autant que la colombe en deux jours de voyage
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;
Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
« Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
« Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
« Dans les liens des corps, attraits mystérieux,
« Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
« C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes ;
« La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges ;
« Je leur donne des nuits qui consolent des jours.
« Je suis le Roi secret des secrètes amours.
« J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
« Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
« Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs
« Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
« J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
« Nous avons [18], malgré lui, partagé la Nature :
« Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
« Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil ;
« Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
« La volupté des soirs et les biens du mystère.

« Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,

« Admirer de mes nuits le cours délicieux ?
« As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
« Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

« Sitôt que, balancé [19] sous le pâle horizon,
« Le soleil rougissant a quitté le gazon,
« Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
« En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
« L'odorante rosée alors jusqu'au matin
« Pleut [20] sur les orangers, les lilas et le thym.
« La nature, attentive aux lois de mon empire,
« M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ;
« Je redeviens son âme, et pour mes doux projets,
« Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
« Convive accoutumé de ma nocturne fête,
« Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
« Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
« S'élance, le premier, l'éloquent rossignol ;
« Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
« De mon heure chérie annonce la venue ;
« Il vante mon approche aux pâles alisiers [21],
« Il la redit encore aux humides rosiers ;
« Héraut harmonieux, partout il me proclame ;
« Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
« Le vermisseau [22] reluit ; son front de diamant
« Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
« Et lutte de clartés avec le météore
« Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
« L'étoile des marais [23], que détache ma main,
« Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

« Dédaignant le remords et sa triste chimère,
« Si la Vierge a quitté la couche de sa mère,
« Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,
« Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.
« Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage
« Chercher comme une coupe un profond coquillage,
« L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
« Jette aux bords sablonneux la Conque de Vénus.
« Des Esprits lui font voir de merveilleuses choses,
« Sous des bosquets remplis de la senteur des roses ;
« Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
« Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,

« Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
« Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
« Le silence la suit ; tout dort profondément ;
« L'ombre écoute un mystère avec recueillement.
« Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
« Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
« Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
« Qui des bocages sourds animent le repos.
« Au fond de l'orme épais dont l'abri les accueille,
« L'oiseau réveillé chante et bruît sous la feuille.
« L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
« Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
« Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
« La colombe de nuit languissamment roucoule.

« La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur ,
« Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
« Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
« Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
« Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
« Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »
Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante,
La rougeur colora la joue adolescente,
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

CHANT TROISIÈME

CHUTE

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère,
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis ! Pudeur, d'où venez-vous ?
Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
Au charme des vertus votre charme est égal,
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
D'un chaste vêtement votre sein se décore,
Ève avant le serpent n'en avait pas encore ·
Et si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien ;
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
Mais l'enfant ne craint rien et cherche la lumière.
Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,
Elle descend, remonte, et redescend dans l'ombre.
Telle on voit la perdrix voltiger et planer
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
Car tout son nid l'attend ; si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...
Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

O des instants d'amour ineffable délire !
Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre.
Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
Explique le désir par lui-même inspiré,
Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,

Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,
Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur,
Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
De la Vierge timide expliquait la pensée.
Éloa, sans parler, disait : « Je suis à toi » ;
Et l'Ange ténébreux dit tout haut : « Sois à moi !

« Sois à moi, sois ma sœur ; je t'appartiens moi-même;
« Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
« Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
« Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver.
« Je revis une fois l'ineffable contrée,
« Des peuples lumineux la patrie azurée,
« Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
« Où la crainte toujours siège parmi les Dieux [1].
« Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
« Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;
« Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
« Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
« Le dieu [2] qui du bonheur connaît seul le mystère,
« Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
« Enfin, par ta présence, habile à me charmer,
« Il me fut révélé que je pouvais aimer.

« Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
« Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
« Soit que ton origine, aussi douce que toi,
« T'ait fait une patrie un peu plus près de moi [3],
« Je ne sais, mais, depuis l'heure qui te vit naître,
« Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;
« J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers ;
« Je te cherchais partout, dans un souffle des airs,
« Dans un rayon tombé du disque de la lune,
« Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
« Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
« Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier ;
« Des parfums de ton vol je respirais la trace :
« En vain j'interrogeai les globes de l'espace,
« Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,
« Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux,
« J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
« Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.
« Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas.

« Je revins à la Terre, et je glissai mes pas
« Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.
« Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,
« Au berceau balancé d'un enfant endormi,
« Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami ;
« Ou bien comme un rideau développant ton aile,
« Et gardant contre moi, timide sentinelle,
« Le sommeil de la Vierge aux côtés de sa sœur,
« Qui, rêvant, sur son sein la presse avec douceur.
« Mais seul je retournai sous ma belle demeure,
« J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
« Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
« Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

Il disait ; et bientôt comme une jeune Reine,
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
Et fait à ses sujets un geste gracieux,
Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
Éloa, soulevant le voile de sa tête,
Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
Descend plus près de lui, se penche, et mollement
Contemple avec orgueil son immortel amant.
Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
Pour la première fois se soulève et soupire ;
Son bras, comme un lis blanc sur le lac suspendu,
S'approche sans effroi lentement étendu ;
Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore,
Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,
Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,
Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son cœur.
Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble ;
Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,
Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,
Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux :

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;
« Car sitôt que des Cieux une âme prend la route,
« Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
« Lui donner en entrant l'éternelle beauté.

« Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte ?
« Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?
« Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
« Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ? »

Le trouble des regards, grâce de la décence,
Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence ;
Ils tombaient de sa bouche, aussi doux, aussi purs
Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs.
Et comme, tout nourris de l'essence première,
Les Anges ont au cœur des sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,
Et son sein et ses bras répandirent le jour :
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L'Archange s'en effraie, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son maître,
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être :
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert [4].
Il tremble ; sur son cœur où l'enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies [5],
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son [6] Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire :
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil [7].
Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,

L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
« De l'orgueil du savoir gigantesques pensées [8] !
« Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
« Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
« Simplicité du cœur à qui j'ai dit adieu !
« Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
« Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
« Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
« Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
« Et de moi-même à moi si grande est la distance,
« Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence [9] ;
« Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
« Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes !
« Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
« Prier à deux genoux devant l'antique loi,
« Et ne pensais jamais au-delà [10] de la foi ?
« L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête ;
« Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
« Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé ! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé [11],
Il avait oublié son art et sa victime [12],
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains ! »

Ah ! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter...
Qui sait [13] ? le mal peut-être eût cessé d'exister.
Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux ;
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entrouvrant pour gémir ses lèvres enchantées ;
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.

Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel [14] qu'il destine à son temple ;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange ;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change,
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête ; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé ;
Ses cheveux dénoués sont épars ; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure ; ils se parlent ainsi :

« Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? Me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître !
— J'aimerais mieux rester ; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire ? Hélas ! dites, faut-il rester ?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-même.
Viens. — M'exiler du Ciel ? Qu'importe, si tu m'aimes ?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai ;

Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ? »

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'Univers, dans les Temps, à celui
« Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle [15],
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos [16] allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes.

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux, du moins, es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »

Écrit en 1823, dans les Vosges.

LE DÉLUGE

MYSTÈRE

« Serait-il dit que vous fassiez
mourir le Juste avec le méchant? »
(*Genèse.*)

I

La Terre était riante et dans sa fleur première ;
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers [1] l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
Et la perle habitait son palais de cristal [2] :
Chaque trésor restait dans l'élément natal,
Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
Et la beauté du monde attestait son enfance ;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet ;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,

Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli ;
Chaque peuple, à son tour dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées :
La mort régnait déjà dans les âmes glacées :
Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs.
D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
Au sein d'une mortelle on vit le fils d'un Ange [3].
Le crime universel s'élevait jusqu'aux cieux.
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
Du mont sacré d'Arar [4], le plus haut de la Terre,
Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :
Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur,
Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
Comme au jour fortuné des unions bénies ;
Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus ;
Et sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
C'était l'heure où la nuit laisse le Ciel au jour :
Les constellations pâlissaient tour à tour,
Et, jetant à la terre un regard triste encore,
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,
Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux [5].
Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie ;
Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement,
Salua son retour par un gémissement [6].
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
Semblaient y préparer l'arsenal des orages ;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux.
Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste ;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,

Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres ;
Mais, si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses !
Et des fleuves lointains les faibles apparences
Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent un moment prononcer tour à tour
Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

« Comme la Terre est belle en sa rondeur immense !
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence ?
La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs ?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.
Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes,
Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
Viens, ô ma bien-aimée ! et, fermant tes beaux yeux,
Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,
Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête ;
Je te dirai l'instant où le Ciel sourira,
Et durant le péril ma voix te parlera. »

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde ;
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde :
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air ;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.
Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
« Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle !

Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets
Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie.
Adieu ! tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'Ange en la cherchant fatiguera[8] ses ailes.
Toujours succédera, dans l'Univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine,
Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stérile rayon[9] remontera vers lui.
Oh ! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
Comment ai-je connu le secret des étoiles ?
Science du désert, annales des pasteurs !
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs
Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère,
Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la Terre :
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

« Mais un Ange a paru dans la nuit sans sommeil ;
Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,
Il pleurait, et disait dans sa douleur amère :
« Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère
« J'ai failli, je l'aimais[10], Dieu punit cet amour
« Elle fut enlevée en te laissant au jour.
« Le nom d'Emmanuel que la Terre te donne,
« C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne.
« Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
« Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
« Tiens toujours tes regards plus hauts que sur la Terre ;
« La mort de l'Innocence est pour l'homme un mystère.
« Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux ;
« La pitié du mortel n'est point celle des Cieux

« Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine :
« Qui créa sans amour fera périr sans haine.
« Sois seul, si Dieu m'entend, je viens. » Il m'a quitté ;
Avec combien de pleurs, hélas ! l'ai-je écouté !
J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme. »

Sara lui dit : « Ton âme est semblable à mon âme,
Car un mortel m'a dit : « Venez sur Gelboë [11],
« Je me nomme Japhet, et mon père est Noë.
« Devenez mon épouse, et vous serez sa fille ;
« Tout va périr demain, si ce n'est ma famille. »
Et moi, je l'ai quitté sans avoir répondu,
De peur qu'Emmanuel n'eût longtemps attendu. »
Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
« Ah ! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble ! »
Le tonnerre grondait ; et tous deux à genoux
S'écrièrent alors : « O Seigneur, jugez-nous ! »

II

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe [12],
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus ;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
Les ours noyés, flottants sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,

Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers ;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature ;
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir :
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
En vain fuyant aux Cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants.
L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,
Se disputaient longtemps les restes de la Terre ;
Mais, pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du Monde ;
La faim de tous les cœurs [13] chassa les passions :
Les malheureux, vivant après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté ;
Des femmes, à grands cris insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture ;
L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant ;
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie ;
Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels,
Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient ensemble à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas,
Pour sauver ses enfants l'Ange ne venait pas ;
En vain le cherchaient-ils, les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement :
Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front ;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.
Là parurent encore un moment deux mortels :
L'un la honte d'un trône, et l'autre des autels :
L'un se tenant au bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide [14].
Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé ;
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes [15] :
Les mourants et leurs Dieux, les spectres immortels,
Et la race embaumée [16], et le sphinx des autels ;
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
Qui dans leurs lits flottants se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ses demi-Dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous les palais profonds de leur tombe éternelle ;
Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.

L'arche de Dieu [17] passa comme un palais errant.
Le voyant assiégé par les flots du courant,
Le dernier des enfants [18] de la famille élue
Lui tendit en secret sa main irrésolue [19],
Mais d'un dernier effort : « Va-t'en, lui cria-t-il,
De ton lâche salut [20] je refuse l'exil ;
Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
Construire tes cités sur le tombeau du monde ;
Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.
Moins coupables que ceux qui descendront de toi,

Pour étonner tes fils sous ces plaines humides [21],
Mes géants glorieux laissent les pyramides ;
Et sur le haut des monts leurs vastes ossements
De ces rivaux du Ciel terribles monuments,
Trouvés dans les débris de la terre inondée,
Viendront humilier ta race dégradée [22]. »
Il disait, s'essayant par le geste et la voix
A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
Quand, roulé sur la pierre et touché par la foudre,
Sur sa tombe, immobile, il fut réduit en poudre [23].

Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas ;
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissants vers le mont solitaire
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains ;
Les montagnes [24], bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre [25] un combat impuissant ;
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III

Rien ne se voyait plus, pas même des débris ;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages ;
Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or ;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée ;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants,
Déplorable [26] spectacle ! excepté deux enfants.
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,

Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin ;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
Fit tomber un rayon sur son front innocent,
Par la beauté du jour un moment abusée,
Comme un lis abattu, secouant la rosée,
Elle entrouvrit les yeux et dit : « Emmanuel !
Avons-nous obtenu la clémence du Ciel ?
J'aperçois dans l'azur la colombe [27] qui passe,
Elle porte un rameau ; Dieu nous a-t-il fait grâce ?
— La colombe est passée et ne vient pas à nous.
— Emmanuel, la mer a touché mes genoux [28].
— Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
— Vois-tu l'eau sur nos pieds ? — Vois le ciel sur nos têtes.
— Ton père ne vient pas ; nous serons donc punis ?
— Sans doute [29] après la mort nous serons réunis.
— Venez, Ange du ciel, et prêtez-lui vos ailes !
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles ! »

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Longtemps, sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
Il soutenait Sara par les flots poursuivie ;
Mais, quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Écrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

LIVRE ANTIQUE

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ

POÈME

« Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée depuis en Israël. — Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephté de Galaad pendant quatre jours. »
(*Juges*, ch. XI, v. 39-40.)

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel [1] :

— Jephté [2] de Galaad [3] a ravagé trois villes ;
Abel [4] ! la flamme a lui sur tes vignes fertiles !
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons !

Tous les guerriers d'Ammon [5] sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha [6],
Leur raconte de loin que Jephté triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
— Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête ;

Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient ; il entrevoit le chœur religieux,
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux[7].

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor[8] léger,
Et les sons argentins du Nebel[9] étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes ;
Sa paupière s'entrouvre à ses premières larmes ;
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël ! ma couronne s'apprête
« La première à parer les cheveux de sa tête ;
« C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
« N'augmenta la famille heureuse sous sa loi[10]. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son col leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi ! D'où naissent vos retards[11] ?
« Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

« Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
« J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
« Qui peut vous affliger ? Le Seigneur n'a-t-il pas
« Renversé les cités au seul bruit de vos pas ? »

— « C'est vous, hélas ! c'est vous, ma fille bien-aimée ? »
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée ;
« Faut-il que ce soit vous ! ô douleur des douleurs !
« Que vos embrassements feront couler de pleurs !
« Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance ;

« En échange du crime [12] il vous faut l'innocence,
« C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
« Je lui dois une hostie [13], ô ma fille ! et c'est vous ! »

— « Moi ! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « Oh ! si votre serment
« Dispose de mes jours, permettez seulement

« Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
« J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes
« Pour la dernière fois, errante en liberté,
« Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

« Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
« Purifié mon fils [14] sous les eaux merveilleuses ;
« Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
« Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs :

« Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
« Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
« Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
« Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise [15] tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes.
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Écrit en 1820.

LA FEMME ADULTÈRE

POÈME

« L'adultère attend le soir, et se dit : « Aucun œil ne me verra » ; et il se cache le visage, car la lumière est pour lui comme la mort. »
(*Job*, ch. XXIV, v. 15-17.)

Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe.
« L'odorant cinnamome [1] et le nard de Palmyre [2]
« Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.
« J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis [3] :
« Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices
« Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices.
« Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,
« Au nocturne bonheur soyez donc invité ;
« Il est allé bien loin. » — C'était ainsi, dans l'ombre,
Sur les toits aplanis [4] et sous l'oranger sombre,
Q'une femme parlait, et son bras abaissé
Montrait la porte étroite à l'amant empressé.
Il a franchi le seuil où le cèdre [5] s'entrouvre,
Et qu'un verrou secret rapidement recouvre ;
Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :
« Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris!
« Votre front est semblable au lis de la vallée,
« De vos lèvres toujours la rose est exhalée :
« Que votre voix est douce et douces vos amours!
« Oh ! quittez ces colliers et ces brillants atours !
— Non ; ma main veut tarir cette humide rosée
« Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :
« C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit !
— Mais ce cœur est brûlant, et l'amour l'a conduit.

« Me voici devant vous, ô belle entre les belles !
« Qu'importent les dangers ? que sont les nuits cruelles
« Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir.
« Quand sous mes doigts tremblants je le sens tressaillir ?
— Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pierre ?
— C'est un des fils d'Aaron [6] qui sonne la prière.
« Eh quoi ! vous pâlissez ! Que le feu du baiser
« Consume nos amours qu'il peut seul apaiser,
« Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,
« Et fermer au refus la pourpre de ta bouche !... »

On n'entendit plus rien, et les feux abrégés
Dans les lampes d'airain moururent négligés.

II

Quand le soleil levant embrasa la campagne
Et les verts oliviers de la sainte montagne [7],
A cette heure paisible où les chameaux poudreux
Apportent du désert leur tribut aux Hébreux,
Tandis que, de sa tente ouvrant la blanche toile,
Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile
Appelle sa famille au lever solennel,
Et salue en ses chants le jour et l'Éternel ;
Le séducteur, content du succès de son crime,
Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.
Seule, elle reste assise, et son front sans couleur
Du remords qui s'approche a déjà la pâleur ;
Elle veut retenir cette nuit, sa complice,
Et la première aurore est son premier supplice :
Elle vit [8] tout ensemble et la faute et le lieu,
S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
Elle joignit les mains, immobile et muette,
Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète ;
Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs
Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs ;
Telle Sodome [9] a vu cette femme imprudente
Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente,
Et, brûlant d'un seul feu deux peuples [10] détestés,
Éteignit leurs palais dans des flots empestés :
Elle voulut, bravant la céleste défense,
Voir une fois encor les lieux de son enfance,
Ou, peut-être, écoutant un cœur ambitieux,

Surprendre d'un regard le grand secret des cieux :
Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,
Se fixe ; elle pâlit sous un sel immobile,
Et le juste vieillard [11], en marchant vers Ségor [12],
N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.

Tel est le front glacé de la Juive infidèle.
Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle ?
Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain,
Demande, comme hier, le baiser du matin.
Sur ses pieds chancelants il s'avance, et, timide,
De sa mère ose enfin presser la joue humide.
Qu'un baiser serait doux ! elle veut l'essayer ;
Mais l'époux, dans le fils [13], la revient effrayer ;
Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
Du secret conjugal encore pénétrées,
Où vient de retentir un amour criminel,
Hélas ! elle rougit de l'amour maternel,
Et tremble de poser, dans cette chambre austère,
Sur une bouche pure une lèvre adultère.
Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,
Sourds et demi-formés, moururent à la fois,
Et sa parole éteinte et vaine fut suivie
D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.
Elle repousse alors son enfant étonné,
Tant la honte a rempli son cœur désordonné!
Elle entrouvre le seuil, mais là tombe abattue,
Telle que de sa base une blanche statue.

III

Ce jour-là, des remparts, on voyait revenir
Un voyageur parti pour la ville de Tyr.
Sa suite et ses chevaux montraient son opulence;
Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,
Fléchissaient sous leur poids, et l'onagre rayé [14],
Et l'indolent chameau, par son guide effrayé ;
Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,
Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie ;
Et le maître disait : « Maintenant Séphora
Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra.
Elle pleure, elle dit : « Il est bien loin encore !
« Des feux du jour pourtant le désert se colore !

« Et du côté de Tyr je ne l'aperçois pas. »
Mais elle va courir au-devant de mes pas;
Et je dirai : « Tenez, livrez-vous à la joie !
« Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie,
« Et les moelleux tapis, et l'ambre précieux,
« Et l'acier des miroirs[15] que souhaitaient vos yeux. »
Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte[16]
Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

IV

Tout Juda cependant, aux fêtes introduit,
Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :
Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,
Dans les longs repentirs et les larmes plongées,
Et celles que frappait un mal secret et lent,
Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,
Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,
Tous, de leurs maux guéris racontant le mystère,
Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.
Lui[17], né dans les douleurs, roi des infortunés,
D'une féconde main prodiguait les miracles,
Et de sa voix sortait une source d'oracles :
De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,
Venait trouver le pauvre et s'égalait à lui.
Quelques hommes, formés à sa divine école[18],
Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,
Le suivaient lentement, et son front sérieux
Portait les feux divins en bandeau glorieux.

Par ses cheveux épars une femme entraînée,
Qu'entoure avec clameur la foule déchaînée,
Paraît : ses yeux brûlants au Ciel sont dirigés,
Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.
Devant le Fils de l'Homme on l'amène en tumulte,
Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,
Les Scribes[19] assemblés s'avancent, et l'un d'eux :
« Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux ·
« Cette femme adultère est coupable et surprise :
« Que doit faire Israël de la loi de Moïse ? »
Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux
Semblaient chercher encor quelqu'autre dans ces lieux ;
Et, la pierre à la main, la foule sanguinaire

S'appelait, la montrait : « C'est la femme adultère !
« Lapidez-la : déjà le séducteur est mort ! »
Et la femme pleura. — Mais le juge[20] d'abord :
« Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre :
« S'il se croit sans péché, qu'il jette la première ! »
Il dit, et, s'écartant des mobiles Hébreux[21],
Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,
Son doigt mystérieux sur l'arène[22] légère
Écrivait une langue aux hommes étrangère,
En caractères saints dans le Ciel retracés[23]...
Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Écrit en 1819.

LE BAIN

FRAGMENT D'UN POÈME DE SUZANNE[1]

. . . . . .
. . . . . .
C'était près d'une source[2] à l'onde pure et sombre.
Le large sycomore[3] y répandait son ombre :
Là, Suzanne, cachée aux cieux déjà brûlants,
Suspend sa rêverie et ses pas indolents,
Sur une jeune enfant que son amour protège
S'appuie, et sa voix douce appelle le cortège
Des filles de Juda, de Gad et de Ruben[4]
Qui doivent la servir et la descendre au bain ;
Et toutes à l'envi, rivales attentives,
Détachent sa parure entre leurs mains actives.
L'une ôte la tiare où brille le saphir
Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir[5] ;
Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
Et la gaze brodée en tremblantes étoiles ;
La perle, sur son front enlacée en bandeau,
Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau ;
Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,
L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes[6].
L'autre fait succéder les tapis préparés
Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés.
Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
Leurs doigts encore empreints de santal[7] et de rose.
Puis, tandis que Suzanne enlève lentement

Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
Libres des nœuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
Dégagés des lacets, le manteau d'hyacinthe [8],
Et le lin pur et blanc comme la fleur du lis,
Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
Qu'elle fut belle alors ! Une rougeur errante
Anima de son teint la blancheur transparente,
Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur [9],
Un œil accoutumé blesse encor sa pudeur ;
Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

Écrit en 1821.

ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE[1]

LE SOMNAMBULE[2]

POÈME

A M. SOUMET,
Auteur de *Clytemnestre* et de *Saül*.

« Voyez, en esprit, ces blessures :
l'esprit, quand on dort, a des yeux,
et quand on veille, il est aveugle. »
ESCHYLE.

DÉJÀ, mon jeune époux ? Quoi ! l'aube paraît-elle ?
Non ; la lumière, au fond de l'albâtre[3], étincelle
Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux ;
La nuit règne profonde et noire dans les cieux.
Vois, la clepsydre[4] encor n'a pas versé trois heures ;
Dors près de ta Néra, sous nos chastes demeures ;
Viens, dors près de mon sein. » Mais lui, furtif et lent,
Descend du lit d'ivoire et d'or étincelant.
Il va, d'un pied prudent, chercher la lampe errante,
Dont il garde les feux dans sa main transparente ;
Son corps blanc est sans voile, il marche pas à pas,
L'œil ouvert, immobile, et murmurant tout bas :

« Je la vois, la parjure !... interrompez vos fêtes,
Aux Mânes[5] un autel... des cyprès sur vos têtes...
Ouvrez, ouvrez la tombe... Allons... Qui descendra ? »
Cependant, à genoux et tremblante, Néra,
Ses blonds cheveux épars, se traîne. « — Arrête, écoute,
Arrête, ami ; les Dieux te poursuivent, sans doute ;
Au nom de la pitié, tourne tes yeux sur moi ;
Vois, c'est moi, ton épouse en larmes devant toi ;
Mais tu fuis ; par tes cris ma voix est étouffée !
Phœbé[6], pardonne-lui ; pardonne-lui, Morphée[7]».

— « J'irai... je frapperai... le glaive est dans ma main ;
Tous les deux... Pollion... c'est un jeune Romain...
Il ne résiste pas. Dieux ! qu'il est faible encore !
D'un blond duvet sa joue à peine se décore,
L'amour a couronné ce luxe éblouissant...
Écartez ce manteau, je ne vois pas le sang. »

Mais elle : « O mon amant ! compagnon de ma vie !
Des foyers maternels si ton char m'a ravie
Tremblante, mais complice, et si nos vœux sacrés
Ont fait luire à l'Hymen des feux prématurés,
Par cette sainte amour nouvellement jurée,
Par l'antique Vesta [8], par l'immortelle Rhée [9]
Dont j'embrasse l'autel, jamais nulle autre ardeur
De mes pieux serments n'altéra la candeur :
Non, jamais Pénélope [10], à l'aiguille pudique,
Plus chaste n'a vécu sous la foi domestique.
Pollion, quel est-il ? » — « Je tiens tes longs cheveux....
Je dédaigne tes pleurs et tes tardifs aveux,
Corinne [11], tu mourras... » — « Ce n'est pas moi ! Ma mère
Il ne m'a point aimée ! Oh ! ta sainte colère [12]
A comme un Dieu vengeur poursuivi nos amours !
Que n'ai-je cru ma mère, et ses prudents discours ?
Je ne détourne plus ta sacrilège épée ;
Tiens, frappe, j'ai vécu puisque tu m'as trompée...
Ah ! cruel !... mon sang coule !... Ah ! reçois mes adieux ;
Puisses-tu ne jamais t'éveiller ! » — « Justes Dieux [13] ! »

Écrit en 1819.

LA DRYADE

IDYLLE
DANS LE GOÛT DE THÉOCRITE [1]

« Honorons d'abord la Terre, qui la première entre les Dieux, rendit ici les oracles...
« J'adore aussi les Nymphes. »
ESCHYLE.

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines ?
Jadis il s'anima de paroles divines ;
Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu,
Et la Dryade [2] aussi, comme l'arbre, a vécu.
(Car, tu le sais, berger, ces Déesses fragiles,
Envieuses des jeux et des danses agiles,
Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,
Reçoivent avec lui la naissance et la mort.)
Celle dont la présence enflamma ces bocages
Répondait aux pasteurs du sein de verts feuillages.
Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,
Donnait le prix du chant [3] ou jugeait les amours.
Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses
Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses [4].
L'un parait son front blanc de myrte [5] et de lotus [6] ;
L'autre, ses cheveux bruns de pampres [7] revêtus,
Offrait à la Dryade une coupe d'argile ;
Et les roseaux chantants enchaînés [8] par Bathylle,
Ainsi que le dieu Pan l'enseignait aux mortels,
S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.
J'entendis leur prière, et de leur simple histoire
Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire [9].

MÉNALQUE.

O déesse propice ! écoute, écoute-moi !
Les Faunes [10], les Sylvains dansent autour de toi,

Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice ;
Ombrage mes amours, ô Déesse propice !

BATHYLLE.

Dryade du vieux chêne, écoute mes aveux !
Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,
Quand du brûlant amour la saison est prochaine,
T'adorent ; je t'adore, ô Dryade du chêne !

MÉNALQUE.

Que Liber [11] protecteur, père des longs festins,
Entoure de ses dons tes champêtres destins,
Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse [12]
Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse !

BATHYLLE.

Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,
Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux ;
Et si de quelque amour, pour nous mystérieuse,
Le charme te liait à quelque jeune yeuse [13],
Que ses bras délicats et ses feuillages verts
A tes bras amoureux se mêlent dans les airs !

MÉNALQUE.

Ida ! j'adore Ida, la légère Bacchante [14] :
Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthe [15],
Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,
Roulent abandonnés ; sa bouche rit encor
En chantant Évoë [16] ; sa démarche chancelle ;
Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
S'élancent, et son œil, de feux étincelant,
Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

BATHYLLE.

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle,
Que l'heure du matin à nos désirs révèle !
Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,
Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,
Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,
Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

MÉNALQUE.

Si le fier léopard, que les jeunes Sylvains
Attachent rugissant au char du Dieu des vins,
Voit amener au loin l'inquiète tigresse
Que les Faunes, troublés par la joyeuse ivresse,
N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,
Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants

Les bois sont ébranlés ; de sa gueule béante,
L'écume coule à flots sur une langue ardente ;
Furieux, il bondit, il brise ses liens,
Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :
Il part, et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,
Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.
Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,
Ida ! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix,
Annoncer par des chants la fête bacchanale,
Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,
Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :
Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

BATHYLLE.

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux ;
Puis, sur le pâle saule, avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige ;
Et, sûre du printemps, alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
« Venez ! dit-elle ; allons ! paraissez, il est temps !
Car voici la chaleur, et voici le printemps. »
Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère !
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,
A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents[17]
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
« Venez ! Oh ! venez voir comme Glycère[18] est belle ! »

MÉNALQUE.

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
Seule je la surpris au fond du bois sacré :
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres ;
Lascive, elle dormait sur le thyrse[19] brisé :
Une molle sueur, sur son front épuisé,
Brillait comme la perle en gouttes transparentes,
Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,
Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,
Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

BATHYLLE.

Je vous adjure ici, Nymphes de la Sicile[20],
Dont les doigts, sous des fleurs, guident l'onde docile ;
Vous reçûtes ses dons, alors que sous nos bois,
Rougissante, elle vint pour la première fois.
Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
Et la pêche au duvet de pourpre coloré ;
Des pasteurs empressés l'attention jalouse
L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse ;
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur ;
Elle fut toute aux Dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile[21] ;
Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle
Brilla d'un feu divin ; la Dryade, un moment
Joyeuse, fit entendre un long frémissement,
Doux comme les échos dont la voix incertaine
Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Écrit en 1815.

SYMÉTHA

ÉLÉGIE

A PICHALD,
Auteur de *Léonidas* et de *Guillaume Tell.*

'NAVIRE[1] aux larges flancs de guirlandes ornés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,
Oh ! qu'Éole[2], du moins, soit facile à tes voiles
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles[3] !
Jusqu'au port de Lesbos[4] guidez le nautonier,
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier :
Je vais mourir, hélas ! Symétha s'est fiée
Aux flots profonds ; l'Attique est par elle oubliée.
Insensée ! elle fuit nos bords mélodieux,
Et les bois odorants, berceaux des demi-Dieux,
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,

Et, sous les marbres frais, les saintes Théories [5].
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon [6],
Invoquer Athénée, en répétant son nom ;
Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,
Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle [7],
Consacrer ou le voile [8], ou le vase d'argent,
Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
O vierge de Lesbos ! que ton île abhorrée
S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords !
Qu'y vas-tu faire ? Hélas ! quel palais, quels trésors
Te vaudront notre amour ? Vierge, qu'y vas-tu faire ?
N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère ?
Athène a vu longtemps s'accroître ta beauté,
Et, depuis que trois fois t'éclaira son été,
Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère ;
Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
Sont nés athéniens ; c'est ici, sous nos bois,
Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes ;
Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.

« Tu pars ; et cependant m'as-tu toujours haï,
Symétha ? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi ;
Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,
La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille :
Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour ;
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève ;
C'en est fait, et mes pieds déjà sont chez les morts ;
Va, que Vénus du moins t'épargne le remords !
Lie un nouvel hymen ! va, pour moi, je succombe ;
Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,
Si le destin vengeur te ramène en ces lieux
Ornés du monument [9] de tes cruels adieux. »

— Dans le port du Pirée [10], un jour fut entendue
Cette plainte innocente [11], et cependant perdue ;
Car la vierge [12] enfantine, auprès des matelots,
Admirait et la rame, et l'écume des flots ;
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée,

Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
Et riait de leur chute et les suivait longtemps ;
Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphire,
Qui, d'une aile invisible, avait ému [13] sa lyre.

Écrit en 1815.

LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE

Une esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir ;
Pour nouer ses cheveux, une vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis [1] unit leur double tresse ;
Sa tunique est livrée aux femmes de Milet [2],
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit ; puis les filles latines,
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine,
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

Le 20 mai 1817.

LIVRE MODERNE

DOLORIDA

POÈME

Yo amo mas a tu amor que a tu vida. (Prov. espagnol.)

J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces lampes solitaires ?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison[1]
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre ;
Une aurore imprévue à minuit semble naître,
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant ;
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,
Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane[2] où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La Madone d'argent, sous des roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

Oh ! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier ;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et langui la romance ;
Jamais dans nulle église on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux ;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroit toréador.
Mais, ô vous ! qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,

Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ses pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule[3] ?

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc, celui que sa douleur attend ?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour ; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme !
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme ;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile[4].

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais,
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,
Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives caméristes ?

Trois heures cependant ont lentement sonné ;
La voix du temps est triste au cœur abandonné :
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
Et la lampe luttait ; sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre ;
Un grand froid la saisit ; mais les fortes douleurs

Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

Que le silence est long ! Mais on entend des pas !
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas !
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure ;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse ;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix :

« — Je viens te dire adieu ; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs ! une flamme inconnue,
Errante, est de mon sang jusqu'au cœur parvenue.
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci ;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir ; mais, quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,
J'ai dit : « Je vais mourir ; que la fin de mes jours
Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours. »
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi ?

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée !
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée ;
Viens toucher sur mon front cette froide sueur ;
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
Donne, oh ! donne une main ; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance.
— O Dieux ! si jeune encor ! tout son cœur endurci !
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.

Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds ;
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée ;
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
Je fus bien criminel ; mais, hélas ! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances ?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs ;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs ;
Car je ne sais quel mal circule dans mes veines ;
Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines.
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
Oh ! parle ; mon cœur fuit ; quitte ce dur langage.
Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé. »

Écrit en 1823, dans les Pyrénées.

LE MALHEUR

Suivi du Suicide impie,
A travers les pâles cités,
Le Malheur rôde, il nous épie,
Près de nos seuils épouvantés.
Alors il demande sa proie ;
La jeunesse, au sein de la joie,

L'entend, soupire et se flétrit ;
Comme au temps où la feuille tombe,
Le vieillard descend dans la tombe,
Privé du feu qui le nourrit.

Où fuir ? Sur le seuil de ma porte
Le Malheur, un jour, s'est assis ;
Et depuis ce jour je l'emporte
A travers mes jours obscurcis.
Au soleil, et dans les ténèbres,
En tous lieux ses ailes funèbres
Me couvrent comme un noir manteau ;
De mes douleurs ses bras avides
M'enlacent ; et ses mains livides
Sur mon cœur tiennent le couteau.

J'ai jeté ma vie aux délices,
Je souris à la volupté ;
Et les insensés, mes complices,
Admirent ma félicité.
Moi-même, crédule à ma joie,
J'enivre mon cœur, je me noie
Aux torrents d'un riant orgueil ;
Mais le Malheur devant ma face
A passé : le rire s'efface,
Et mon front a repris son deuil.

En vain je redemande aux fêtes
Leurs premiers éblouissements,
De mon cœur les molles défaites
Et les vagues enchantements :
Le spectre se mêle à la danse ;
Retombant avec la cadence,
Il tache le sol de ses pleurs,
Et de mes yeux trompant l'attente,
Passe sa tête dégoûtante
Parmi des fronts ornés de fleurs.

Il me parle dans le silence,
Et mes nuits entendent sa voix ;
Dans les arbres il se balance ;
Quand je cherche la paix des bois,
Près de mon oreille il soupire ;

On dirait qu'un mortel expire :
Mon cœur se serre épouvanté.
Vers les astres mon œil se lève,
Mais il y voit pendre le glaive
De l'antique fatalité.

Sur mes mains ma tête penchée
Croit trouver l'innocent sommeil.
Mais, hélas ! elle m'est cachée,
Sa fleur au calice vermeil [1].
Pour toujours elle m'est ravie,
La douce absence de la vie [2] ;
Ce bain qui rafraîchit les jours,
Cette mort de l'âme affligée,
Chaque nuit à tous partagée [3],
Le sommeil m'a fui pour toujours.

« Ah ! puisqu'une éternelle veille
Brûle mes yeux toujours ouverts,
Viens, ô Gloire ! ai-je dit ; réveille
Ma sombre vie au bruit des vers.
Fais qu'au moins mon pied périssable
Laisse une empreinte sur le sable. »
La Gloire a dit : « Fils de douleur,
Où veux-tu que je te conduise ?
Tremble ; si je t'immortalise,
J'immortalise le Malheur. »

Malheur ! oh ! quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur ?
Quelle main forte et secourable
Pourra t'arracher de mon cœur,
Et dans cette fournaise ardente,
Pour moi noblement imprudente,
N'hésitant pas à se plonger,
Osera chercher dans la flamme,
Avec force y saisir mon âme,
Et l'emporter loin du danger ?

Écrit en 1820.

LA PRISON[1]

POÈME

XVIIe SIÈCLE

« Oh ! ne vous jouez plus d'un vieillard et d'un prêtre[2] !
« Étranger dans ces lieux, comment les reconnaître ?
« Depuis une heure au moins, cet importun bandeau[3]
« Presse mes yeux souffrants de son épais fardeau.
« Soin stérile et cruel ! car de ces édifices
« Ils n'ont jamais tenté les sombres artifices[4].
« Soldats ! vous outragez le ministre et le Dieu,
« Dieu même que mes mains apportent dans ce lieu. »
Il parle ; mais en vain sa crainte les prononce :
Ces mots et d'autres cris se taisent sans réponse.
On l'entraîne toujours en des détours savants.
Tantôt crie à ses pieds le bois des ponts mouvants,
Tantôt sa voix s'éteint à de courts intervalles,
Tantôt fait retentir l'écho des vastes salles ;
Dans l'escalier tournant on dirige ses pas ;
Il monte à la prison que lui seul ne voit pas,
Et, les bras étendus, le vieux prêtre timide
Tâte les murs épais du corridor humide.
On s'arrête ; il entend le bruit des pas mourir,
Sous de bruyantes clés des gonds de fer s'ouvrir ;
Il descend trois degrés sur la pierre glissante,
Et, privé du secours de sa vue impuissante,
La chaleur l'avertit qu'on éclaire ces lieux ;
Enfin, de leur bandeau l'on délivre ses yeux.
Dans un étroit cachot dont les torches funèbres
Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
Un vieillard expirant attendait ses secours :
Du moins ce fut ainsi qu'en un brusque discours
Ses sombres conducteurs le lui firent entendre.
Un instant, en silence, on le pria d'attendre.
« Mon prince, dit quelqu'un, le saint homme est venu.
— Eh ! que m'importe, à moi ! » soupira l'inconnu.
Cependant, vers le lit que deux lourdes tentures
Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures
Le prêtre s'avança lentement, et, sans voir

Le malade caché, se mit à son devoir.

LE PRÊTRE.

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT.

Hélas ! malgré ma haine,
J'écoute votre voix, c'est une voix humaine :
J'étais né pour l'entendre, et je ne sais pourquoi
Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attraits [5] pour moi.
Jamais je ne connus cette rare parole
Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console ;
Et les chants maternels qui charment vos berceaux
N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux ;
Et pourtant, lorsqu'un mot m'arriva moins sévère,
Il ne fut pas perdu pour mon cœur solitaire.
Mais, puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu
Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu ?

LE PRÊTRE.

O qui que vous soyez ! vous que tant de mystère,
Avant le temps prescrit, sépara de la terre,
Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts :
Si vous avez failli, rappelez les remords,
Versez-les dans le sein du Dieu qui vous écoute ;
Ma main du repentir vous montrera la route.
Entrevoyez le Ciel par vos maux acheté :
Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.
De la confession j'accomplis l'œuvre sainte,
Le tribunal divin siège dans cette enceinte.
Répondez, le pardon déjà vous est offert ;
Dieu même...

LE MOURANT.

Il est un Dieu ? J'ai pourtant bien souffert !

LE PRÊTRE.

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème ?
Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs [6] ?
O mon fils, c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes.
A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT.

J'étais peut-être Roi.

LE PRÊTRE.

Le sauveur était Dieu ;

Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin Maître,
Si j'osais, après lui, nommer encor le prêtre,
Je vous dirais : Et moi, pour combattre l'enfer,
J'ai resserré mon sein dans un corset de fer ;
Mon corps a revêtu l'inflexible cilice,
Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice.
Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
Ont usé chaque jour mes genoux pénitents,
Et c'est encor trop peu que de tant de souffrance
Pour acheter du Ciel l'ineffable espérance.
Au creuset douloureux ? il faut être épuré
Pour conquérir son rang dans le séjour sacré.
Le temps nous presse, au nom de vos douleurs passées,
Dites-moi vos erreurs pour les voir effacées ;
Et devant cette croix où Dieu monta pour nous,
Souhaitez avec moi de tomber à genoux.
— Sur le front du vieux moine, une rougeur légère
Fit renaître une ardeur à son âge étrangère ;
Les pleurs qu'il retenait coulèrent un moment ;
Au chevet du captif il tomba pesamment ;
Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
Pour le cœur du Chrétien demandant des remords,
Il murmurait tout bas la prière des morts,
Et, sur le lit, sa tête, avec douleur penchée,
Cherchait du prisonnier la figure cachée.
Un flambeau la révèle entière : ce n'est pas
Un front décoloré par un prochain trépas,
Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage ;
Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge :
Un fantôme immobile à ses yeux est offert,
Et les feux ont relui sur un masque de fer...

Plein d'horreur à l'aspect de ce sombre mystère,
Le prêtre se souvint que, dans le monastère,
Une fois, en tremblant, on se parla tout bas
D'un prisonnier d'État que l'on ne nommait pas ;
Qu'on racontait de lui des choses merveilleuses,
De berceau dérobé, de craintes orgueilleuses,
De royale naïssance, et de droits arrachés,
Et de ses jours captifs sous un masque cachés.
Quelques pères disaient qu'à sa descente en France,
De secouer ses fers il conçut l'espérance ;

Qu'aux geôliers un instant il s'était dérobé,
Et, quoique entre leurs mains aisément retombé,
L'on avait vu ses traits ; et qu'une Provençale,
Arrivée au couvent de Saint-François de Sale
Pour y prendre le voile, avait dit, en pleurant,
Qu'elle prenait la Vierge et son Fils pour garant
Que le Masque de Fer avait vécu sans crime,
Et que son jugement était illégitime ;
Qu'il tenait des discours pleins de grâce et de foi,
Qu'il était jeune et beau, qu'il ressemblait au Roi,
Qu'il avait dans la voix une douceur étrange,
Et que c'était un prince ou que c'était un ange.
Il se souvint encor qu'un vieux Bénédictin,
S'étant acheminé vers la tour, un matin,
Pour rendre un vase d'or tombé sur son passage,
N'était pas revenu de ce triste voyage ;
Sur quoi, l'abbé du lieu pour toujours défendit
Les entretiens touchant le prisonnier maudit !
« Nul ne devait sonder la récente aventure ;
« Le Ciel avait puni la coupable lecture
« Des mystères gravés sur le vase indiscret[8]. »
Le temps fit oublier ce dangereux secret.

Le prêtre regardait le malheureux célèbre ;
Mais ce cachot tout plein d'un appareil funèbre,
Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs,
Nés captifs et jetés sur des membres tremblants,
L'arrêtèrent longtemps en un sombre silence.
Il va parler enfin ; mais, tandis qu'il balance,
L'agonisant du lit se soulève et lui dit :
« Vieillard, vous abaissez votre front interdit ;
Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles,
L'aspect de mon malheur arrête vos paroles.
Oui, regardez-moi bien, et puis dites après
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts ;
Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe ;
Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,
Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.
Du récit de mes maux vous êtes bien avide :
Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
Où, stérile de jours, le temps dort effacé ?
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé ;

J'ai tenté d'en avoir ; dans mes longues journées,
Je traçais sur les murs mes lugubres années ;
Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours.
Les murs étaient remplis, et je vivais toujours.
Tout me devint alors obscurité profonde ;
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde ?
Que m'importaient des temps où je ne comptais pas ?
L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
De l'homme qui toujours tint la mienne asservie[9],
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos ;
Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,
J'appelais le bonheur, et ces êtres amis
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
Mes larmes ont rouillé mon masque[10] de torture ;
J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture ;
Je déchirais mon sein par mes gémissements ;
J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlements ;
Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace ;
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas. »

Ici tomba sa voix. Comme après le tonnerre
De tristes sons encore épouvantent la terre,
Et, dans l'antre sauvage où l'effroi l'a placé,
Retiennent en grondant le voyageur glacé,
Longtemps on entendit ses larmes retenues
Suivre encore une fois des routes bien connues ;
Les sanglots murmuraient dans ce cœur expirant.
Le vieux prêtre toujours priait en soupirant,
Lorsqu'un des noirs geôliers se pencha pour lui dire
Qu'il fallait se hâter, qu'il craignait le délire.
Un nouveau zèle alors railluma ses discours.
« O mon fils ! criait-il, votre vie eut son cours[11] ;
« Heureux, trois fois heureux, celui que Dieu corrige !
« Gardons de repousser les peines qu'il inflige :
« Voici l'heure où vos maux vous seront précieux,
« Il vous a préparé lui-même pour les cieux.
« Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme ;
« Dieu lui-même l'a dit : « L'homme né de la femme

« Ne vit que peu de temps, et c'est dans les douleurs [12]. »
« Ce monde n'est que vide et ne vaut pas des pleurs.
« Qu'aisément de ses biens notre âme est assouvie !
« Me voilà, comme vous, au bout de cette vie :
« J'ai passé bien des jours, et ma mémoire en deuil
« De leur peu de bonheur n'est plus que le cercueil.
« C'est à moi d'envier votre longue souffrance,
« Qui d'un monde plus beau vous donne l'espérance ;
« Les anges à vos pas ouvriront le saint lieu :
« Pourvu que vous disiez un mot à votre Dieu,
« Il sera satisfait. » Ainsi, dans sa parole,
Mêlant les saints propos du livre qui console,
Le vieux prêtre engageait le mourant à prier,
Mais en vain : tout à coup on l'entendit crier,
D'une voix qu'animait la fièvre du délire,
Ces rêves du passé : « Mais enfin je respire !
O bords de la Provence [13] ! ô lointain horizon !
Sable jaune où des eaux murmure le doux son !
Ma prison s'est ouverte. Oh ! que la mer est grande !
Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende ?
Dieu ! qu'on doit être heureux parmi les matelots !
Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots !
La terre vient, nos pieds à marcher se disposent,
Sur nos mâts arrêtés les voiles se reposent.
Ah ! j'ai fui les soldats ; en vain ils m'ont cherché ;
Je suis libre, je cours, le masque est arraché ;
De l'air dans mes cheveux j'ai senti le passage.
Et le soleil un jour éclaira mon visage.
— Oh ! pourquoi fuyez-vous ? restez sur vos gazons,
Vierges ! continuez vos pas et vos chansons ;
Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines ?
Le monde autant que moi déteste donc les chaînes ?
Une seule s'arrête et m'attend sans terreur :
Quoi ! du Masque de Fer elle n'a pas horreur !
Non, j'ai vu la pitié sur ses lèvres si belles,
Et de ses yeux en pleurs les douces étincelles.
Soldats ! que voulez-vous ? quel lugubre appareil !
J'ai mes droits à l'amour et ma part au soleil ;
Laissez-nous fuir ensemble. Oh ! voyez-la ! c'est elle
Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle ;
Je ne fais pas le mal ; allez, dites au Roi
Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi ;
Que je serai content si, près de ma compagne,

Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs !
Que je ne chercherai ni parents ni vengeurs ;
Et, si l'on me demande où j'ai passé ma vie,
Je saurai déguiser ma liberté ravie ;
Votre crime est bien grand, mais je le cacherai [14].
Ah ! laissez-moi le Ciel, je vous pardonnerai.
Non... toujours des cachots... Je suis né votre proie...
Mais je vois mon tombeau, je m'y couche avec joie,
Car vous ne m'aurez plus, et je n'entendrai plus
Les verrous se fermer sur l'éternel reclus.
Que me veut donc cet homme avec ses habits sombres ?
Captifs morts dans ces murs, est-ce une de vos ombres ?
Il pleure. Ah ! malheureux, est-ce ta liberté [15] ?

LE PRÊTRE.

Non, mon fils, c'est sur vous : voici l'éternité.

LE MOURANT.

A moi ? je n'en veux pas ; j'y trouverais des chaînes.

LE PRÊTRE.

Non, vous n'y trouverez que des faveurs prochaines.
Un mot de repentir, un mot de votre foi,
Le Seigneur vous pardonne.

LE MOURANT.

O prêtre ! laissez-moi !

LE PRÊTRE.

Dites : « Je crois en Dieu. » La mort vous est ravie [16].

LE MOURANT.

Laissez en paix ma mort, on y laissa ma vie.
— Et d'un dernier effort l'esclave délirant
Au mur de la prison brise son bras mourant.
« Mon Dieu ! venez vous-même au secours de cette âme ! »
Dit le prêtre, animé d'une pieuse flamme.
Au fond d'un vase d'or [17], ses doigts saints ont cherché
Le pain mystérieux où Dieu même est caché :
Tout se prosterne alors en un morne silence.
La clarté d'un flambeau sur le lit se balance ;
Le chevet sur deux bras s'avance [18] supporté,
Mais en vain : le captif était en liberté.

Resté seul au cachot, durant la nuit entière,
Le vieux religieux récita la prière ;
Auprès du lit funèbre il fut toujours assis.
Quelques larmes souvent, de ses yeux obscurcis,

Interrompant sa voix, tombaient sur le saint livre ;
Et, lorsque la douleur l'empêchait de poursuivre,
Sa main jetait alors l'eau du rameau béni
Sur celui qui du Ciel peut-être était banni.
Et puis, sans se lasser, il reprenait encore,
De sa voix qui tremblait dans la prison sonore,
Le dernier chant de paix ; il disait : « O Seigneur,
« Ne brisez pas mon âme avec votre fureur ;
« Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie [19]. »
Il ajoutait aussi : « Quand le méchant [20] m'épie,
« Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains ?
« C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins ;
« Ne me châtiez point, car mon crime est son crime.
« J'ai crié vers le Ciel du plus profond abîme.
« O mon Dieu ! tirez-moi du milieu des méchants ! »
Lorsqu'un rayon du jour eut mis fin à ses chants,
Il entendit monter vers les noires retraites,
Et des voix résonner sous les voûtes secrètes.
Un moment lui restait, il eût voulu du moins
Voir le mort qu'il pleurait sans ces cruels témoins ;
Il s'approche, en tremblant, de ce fils du mystère
Qui vivait et mourait étranger à la terre ;
Mais le Masque de Fer soulevait le linceul [21],
Et la captivité le suivit au cercueil.

Écrit en 1821, à Vincennes...

MADAME DE SOUBISE

POÈME DU XVIe SIÈCLE

A MONSIEUR ANTONY DESCHAMPS

« Le 24 du mesme mois [1] s'exploita l'execution tant souhaitée, qui deliura la chrestienté d'un certain nombre de pestes, au moyen desquelles le diable se faisoit fort de la destruire, attendu que deux ou trois qui en reschappèrent font encore tant de mal. Ce iour apporta merveilleux allegement et soulas à l'Église. »
(*La vraye et entière histoire des troubles*, par le Frère de LAVAL.)

I

« ARQUEBUSIERS ! chargez ma coulevrine [2] !
Les lansquenets [3] passent ! Sur leur poitrine
Je vois enfin la croix rouge, la croix
Double, et tracée avec du sang, je crois !
Il est trop tard ; le bourdon Notre-Dame
Ne m'avait donc éveillé qu'à demi ?
Nous avons bu trop longtemps, sur mon âme !
Mais nous buvions à saint Barthélemi.

II

« Donnez une épée,
Et la mieux trempée,
Et mes pistolets,
Et mes chapelets.
Déjà le jour brille
Sur le Louvre noir ;
On va tout savoir :
— Dites à ma fille
De venir tout voir. »

III

Le Baron parle ainsi par la fenêtre ;
C'est bien sa voix qu'on ne peut méconnaître ;
Courez, Varlets[4], Échansons[5], Écuyers,
Suisses, Piqueux[6], Page, Arbalétriers !
Voici venir madame[7] Marie-Anne ;
Elle descend l'escalier de la tour :
Jusqu'aux pavés baissez la pertuisane[8],
Et que chacun la salue à son tour.

IV

Une haquenée[9]
Est seule amenée,
Tant elle a d'effroi
Du noir palefroi.
Mais son père monte
Le beau destrier[10],
Ferme à l'étrier :
— « N'avez-vous pas honte,
Dit-il, de crier !

V

« Vous descendez des hauts barons, ma mie ;
Dans ma lignée, on note d'infamie
Femme qui pleure, et ce, par la raison
Qu'il en peut naître un lâche en ma maison.
Levez la tête et baissez votre voile :
Partons. Varlets, faites sonner le cor.
Sous ce brouillard la Seine me dévoile
Ses flots rougis... Je veux voir plus encor.

VI

« La voyez-vous croître
La tour du vieux cloître ?
Et le grand mur noir
Du royal manoir ?
Entrons dans le Louvre ;

Vous tremblez, je croi,
Au son du beffroi [11] ?
La fenêtre s'ouvre,
Saluez le Roi. »

VII

Le vieux Baron, en signant sa poitrine,
Va visiter la reine Catherine [12] ;
Sa fille reste, et dans la cour s'assied ;
Mais sur un corps elle heurte son pied :
— « Je vis encor, je vis encor, madame ;
Arrêtez-vous et donnez-moi la main ;
En me sauvant, vous sauverez mon âme ;
Car j'entendrai la messe dès demain [13]. »

VIII

— « Huguenot profane,
Lui dit Marie-Anne,
Sur ton corselet
Mets mon chapelet.
Tu prieras la Vierge,
Je prierai le Roi :
Prends ce palefroi.
Surtout prends un cierge,
Et viens avec moi. »

IX

Marie ordonne à tout son équipage
De l'emporter dans le manteau d'un page,
Lui fait ôter ses baudriers trop lourds,
Jette sur lui sa cape de velours,
Attache un voile avec une relique
Sur sa blessure, et dit, sans s'émouvoir :
« Ce gentilhomme est un bon catholique,
Et dans l'église il vous le fera voir. »

X

Murs de Saint-Eustache [14] !
Quel peuple s'attache

A vos escaliers,
A vos noirs piliers,
Traînant sur la claie[15]
Des morts sans cercueil,
La fureur dans l'œil,
Et formant la haie
De l'autel au seuil ?

XI

Dieu fasse grâce à l'année où nous sommes !
Ce sont vraiment des femmes et des hommes[16] ;
Leur foule entonne un *Te Deum* en chœur,
Et dans le sang trempe et dévore un cœur,
Cœur d'Amiral[17] arraché dans la rue,
Cœur gangrené du schisme de Calvin.
On boit, on mange, on rit ; la foule accrue
Se l'offre et dit : « C'est le Pain et le Vin. »

XII

Un moine qui masque
Son front sous un casque
Lit au maître-autel
Le livre immortel ;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
En faisant la croix,
Jette sur l'épître
Le sang de ses doigts.

XIII

« Place ! dit-il ; tenons notre promesse
D'épargner ceux qui viennent à la messe.
Place ! je vois arriver deux enfants :
Ne tuez pas encor, je le défends ;
Tant qu'ils sont là je les ai sous ma garde.
Saint Paul a dit : Le temple est fait pour tous. »
Chacun son lot, le dedans me regarde ;
Mais, une fois dehors, ils sont à vous.

XIV

— « Je viens sans mon père
Mais en vous j'espère
(Dit Anne deux fois
D'une faible voix) ;
Il est chez la Reine ;
Moi, j'accours ici
Demander merci [18]
Pour ce capitaine
Qui vous prie aussi. »

XV

Le blessé dit : « Il n'est plus temps, madame ;
Mon corps n'est pas sauvé, mais bien mon âme ;
Si vous voulez, donnez-moi votre main,
Et je mourrai catholique et romain ;
Épousez-moi, je suis duc de Soubise ;
Vous n'aurez pas à vous en repentir :
C'est pour un jour. Hélas ! dans votre église
Je suis entré, mais pour n'en plus sortir.

XVI

« Je sens fuir mon âme !
Êtes-vous ma femme ?
— Hélas ! dit-elle, oui »,
Se baissant vers lui.
Un mot les marie.
Ses yeux, par l'effort
D'un dernier transport,
Regardent Marie,
Puis il tombe mort.

XVII

Ce fut ainsi qu'Anne devint duchesse :
Elle donna le fief et sa richesse
A l'ordre saint des frères de Jésus,
Et leur légua ses propres biens en sus.
Un faible corps qu'un esprit troublé ronge
Résiste un peu, mais ne vit pas longtemps :
Dans le couvent des Nonnes, en Saintonge,
Elle mourut vierge et veuve à vingt ans.

Écrit à la Briche, en Beauce. Mai 1828.

LA NEIGE

POÈME

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher !

Ils sont petits et seuls, ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protège,
Le Roi [1] pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne ;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours,
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?
C'est le page Éginard [2], qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire [3],
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
Qui, dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés :

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes ;
Éginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens.

II

Un grand trône [4] ombragé des drapeaux d'Allemagne
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs [5] debout sur ses larges degrés
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois [6] par eux trempée ;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
Bénissant [7] en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,

Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête :
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme,
Qui donnait à ses traits un ineffable charme ;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très douce il dit : « Bénissez-les. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

1820.

LE COR[1]

POÈME

I

J'AIME le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins[2] antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona[3], cirque du Marboré[4],
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées :

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier [5] près de lui ;
L'Afrique [6] sur les monts l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

« Tous tes pairs [7] sont couchés dans les eaux des torrents. » —
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
« Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
« Sur l'onde avec leurs corps [8] rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée [9] à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant [10], Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne [11] et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère [12] :
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi [13]
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin [14] disait, tenant les saintes amulettes [15] :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
« Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
« Par monsieur saint Denis [16], certes ce sont des âmes
« Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
— Ici l'on entendit le son lointain du cor. —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier [17] la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
« Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
« Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
« Du nain vert Obéron [18], qui parle avec sa Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu [19] ! malheur ! car, si Roland
« Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
« Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
« Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne !

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux.
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— « J'y vois deux chevaliers[20] : l'un mort, l'autre expirant.
« Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
« Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
« Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

Écrit à Pau[21], *en 1825.*

LE BAL

POÈME

La harpe tremble encore et la flûte soupire,
Car la valse bondit dans son sphérique empire ;
Des couples passagers éblouissent les yeux,
Volent entrelacés en cercles gracieux,
Suspendent des repos balancés en mesure,
Aux reflets d'une glace admirent leur parure,
Repartent ; puis, troublés par leur groupe riant,
Dans leurs tours moins adroits se heurtent en criant.
La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
Sème et foule en passant les bouquets de sa tête,
Au bras qui la soutient se livre, et, pâlissant,
Tourne, les yeux baissés sur un sein frémissant.

Courez, jeunes beautés, formez la double danse[1].
Entendez-vous l'archet du bal joyeux,
Jeunes beautés ? Bientôt la légère cadence
Toutes va, tout à coup, vous mêler à mes yeux.

Dansez et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre ;
Liez au blanc muguet l'hyacinthe[2] bleuâtre.
Et que vos pas moelleux, délices d'un amant,
Sur le chêne poli glissent légèrement ;
Dansez, car dès demain vos mères exigeantes
A vos jeunes travaux vous diront négligentes;
L'aiguille détestée aura fui de vos doigts,
Ou, de la mélodie interrompant les lois[3],
Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
Vos mains auront perdu la touche blanche et noire ;

Demain, sous l'humble habit du jour laborieux [4],
Un livre, sans plaisir, fatiguera vos yeux... ;
Ils chercheront en vain, sur la feuille indocile,
De ses simples discours le sens clair et facile ;
Loin du papier noirci, votre esprit égaré,
Partant, seul et léger, vers le Bal adoré,
Laissera de vos yeux l'indécise prunelle
Recommencer vingt fois une page éternelle [5].
Prolongez, s'il se peut, oh ! prolongez la nuit,
Qui d'un pas diligent plus que vos pas s'enfuit !

Le signal est donné, l'archet frémit encore :
Élancez-vous, liez ces pas nouveaux
Que l'Anglais inventa [6], nœuds chers à Terpsichore [7],
Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.

Dansez, un soir encore usez de votre vie :
L'étincelante nuit d'un long jour est suivie ;
A l'orchestre brillant le silence fatal
Succède, et les dégoûts aux doux propos du bal.
Ah ! reculez le jour où, surveillantes mères,
Vous saurez du berceau les angoisses amères :
Car, dès que de l'enfant le cri s'est élevé,
Adieu, plaisir, long voile à demi relevé,
Et parure éclatante, et beaux joyaux des fêtes,
Et le soir, en passant, les riantes conquêtes
Sous les ormes, le soir, aux heures de l'amour,
Quand les feux suspendus [8] ont rallumé le jour.
Mais, aux yeux maternels, les veilles inquiètes
Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes
Que dédaigne l'époux, que l'enfant méconnaît,
Et dont le souvenir dans les songes renaît.
Ainsi, toute au berceau qui la tient asservie,
La mère avec ses pleurs voit s'écouler sa vie.
Rappelez les plaisirs, ils fuiront votre voix,
Et leurs chaînes de fleurs se romproni sous vos doigts.

Ensemble, à pas légers, traversez la carrière ;
Que votre main touche une heureuse main,
Et que vos pieds savants à leur place première
Reviennent, balancés dans leur double chemin.

Dansez : un jour, hélas ! ô reines éphémères !

De votre jeune empire auront fui les chimères.
Rien n'occupera plus vos cœurs désenchantes,
Que des rêves d'amour bien vite épouvantés.
Et le regret lointain de ces traîches années
Qu'un souffle a fait mourir, en moins de temps tanées
Que la rose et l'œillet, l'honneur de votre front ;
Et du temps indompté lorsque viendra l'affront,
Quelles seront alors vos tardives alarmes ?
Un teint, déjà flétri, pâlira sous les larmes,
Les larmes à présent, doux trésor des amours,
Les larmes, contre l'âge inutile secours :
Car les ans maladifs, avec un doigt de glace,
Des chagrins dans vos cœurs auront marqué la place,
La morose vieillesse... O légères beautés !
Dansez, multipliez vos pas précipités,
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
Et les regards de feu, les guirlandes froissées,
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Paris, 1818.

LE TRAPPISTE[1]

POÈME

C'ÉTAIT une des nuits qui des feux de l'Espagne
Par des froids bienfaisants consolent la campagne;
L'ombre était transparente, et le lac argenté
Brillait à l'horizon sous un voile enchanté ;
Une lune immobile éclairait les vallées
Où des citronniers verts serpentent les allées :
Des milliers de soleils, sans offenser les yeux,
Tels qu'une poudre d'or, semaient l'azur des cieux.
Et les monts inclinés, verdoyante ceinture
Qu'en cercles inégaux enchaîna la nature,
De leurs dômes en fleurs étalaient la beauté,
Revêtus d'un manteau bleuâtre et velouté.
Mais aucun n'égalait, dans sa magnificence,
Le Mont Serrat[2], paré de toute sa puissance :
Quand des nuages blancs sur son dos arrondi

Roulaient leurs flots chassés par le vent du midi,
Les brisant de son front, comme un nageur habile,
Le géant semblait fuir sous ce rideau mobile ;
Tantôt un piton noir, seul dans le firmament,
Tel qu'un fantôme énorme, arrivait lentement ;
Tantôt un bois riant, sur une roche agreste,
S'éclairait, suspendu comme une île céleste.
Puis enfin, des vapeurs délivrant ses contours,
Comme une forteresse au milieu de ses tours,
Sortait le pic immense : il semblait à ses plaines
Des vents frais de la nuit partager les haleines ;
Et l'orage indécis, murmurant à ses pieds,
Pendait encor d'en haut sur les monts effrayés.

En spectacles pompeux la nature est féconde ;
Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le monde.
Quelquefois tout un peuple endormi dans ses maux
S'éveille et, saisissant le glaive des hameaux,
Maudissant la révolte impure et tortueuse,
Élève tout à coup sa voix majestueuse :
Il redemande à Dieu ses autels profanés,
Il appelle à grands cris ses Rois emprisonnés ;
Comme un tigre, il arrache, il emporte sa chaîne
Il s'élève, il grandit, il s'étend comme un chêne,
Et de ses mille bras il couvre en liberté
Les sillons paternels du sol qui l'a porté.
Ainsi, terre indocile, à ton Roi seul constante,
Vendée, où la chaumière est encore une tente,
Ainsi de ton Bocage aux détours meurtriers
Sortirent en priant les paysans guerriers :
Ainsi, se relevant, l'infatigable Espagne
Fait sortir des héros du creux de la montagne.

Sur des rochers, non loin de ces antres sacrés,
Où Pélage[3] appela les Goths[4] désespérés,
D'où sort toujours la gloire, et qui gardent encore,
Hélas ! les os français mêlés à ceux du More[5],
Au-dessus de la nue, au-dessus des torrents,
Viennent de s'assembler les montagnards errants.
La pourpre du réseau dont leur front s'environne
Forme autour des cheveux une mâle couronne,
Et la corde légère, avec des nœuds puissants,
S'est tressée en sandale à leurs pieds bondissants.

Le silence est profond dans la foule attentive ·
Car la hache pesante, avec la flamme active
D'un chêne que cent ans n'ont pas su protéger
Ont fait pour leur prière un autel passager.

Là ce chef dont le nom sème au loin l'épouvante
Dépose devant Dieu son oraison fervente ;
Triomphateur sans pompe, il va d'une humble voix
Chanter le *Te Deum* sous le dôme des bois.
Est-ce un guerrier farouche ? est-ce un pieux apôtre ?
Sous la robe de l'un il a les traits de l'autre :
Il est prêtre, et, pourtant, promptement irrité,
Il est soldat aussi, mais plein d'austérité ;
Son front est triste et pâle, et son œil intrépide :
Son bras frappe et bénit, son langage est rapide ;
Il passe dans la foule et ne s'y mêle pas ;
Un pain noir et grossier compose ses repas ;
Il parle, on obéit ; on tremble s'il commande,
Et nul sur son destin ne tente une demande.
Le Trappiste [6] est son nom : ce terrible inconnu,
Sorti jadis du monde, au monde est revenu ·
Car, soulevant l'oubli dont ces couvents funèbres
A leurs moines muets imposent les ténèbres,
Il reparut au jour, dans une main la croix,
Dans l'autre, secouant, au nom des anciens Rois,
Ce fouet dont Jésus-Christ, de son bras pacifique,
Du haut des longs degrés du Temple magnifique,
Renversa les vendeurs qui souillaient le saint mur,
Dans les débris épars de leur trafic impur.
Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire
Le condamne à la gloire ou l'élève au martyre,
S'il vit, il reviendra [7] sans plainte et sans orgueil,
D'un bras sanglant encore achever son cercueil,
Et reprendre, courbé, l'agriculture austère
Dont il s'est trop longtemps reposé dans la guerre.
Tel un mort, évoqué par de magiques voix,
Envoyé du sépulcre, apparaît pour les Rois,
Marche, prédit, menace, et retourne à sa tombe,
Dont la pierre éternelle en gémissant retombe.

Parmi ces montagnards, ces robustes bergers,
Aventuriers hardis, chasseurs aux pieds légers,
Qui rangent sous sa loi leur troupe volontaire,

Nul n'a voulu savoir ce qu'il a voulu taire.
Dieu l'inspire et l'envoie, il le dit : c'est assez,
Pourvu que leurs combats leur soient toujours laissés.
Joyeux, ils voyaient donc, sanctifiant leur gloire,
Ce prêtre offrir à Dieu leur première victoire.
Pour lui, couvert de l'aube et de l'étole orné,
Devant l'autel agreste il s'était retourné.
Déjà, soldat du Christ, près d'entrer dans la lice,
Il remplissait son cœur des baumes du calice.
Mais des soupirs, des bruits s'élèvent ; un grand cri
L'interrompt ; il s'étonne, et, lui-même attendri,
Voit un jeune inconnu, dont la tête est sanglante,
Traînant jusqu'à l'autel sa marche faible et lente,
Montrant un fer brisé qui soutenait sa main,
Qui défendit sa fuite et fraya son chemin.
C'est un de ces guerriers dont la constante veille
Fait qu'en ses palais d'or la royauté sommeille [8].
Il tombe ; mais il parle, et sa tremblante voix
S'efforce à ce discours entrecoupé trois fois :
« Pour qui donc cet autel au milieu des ténèbres ?
N'y chantez pas, ou bien dites des chants funèbres.
Quel Espagnol ne sait les hymnes du trépas ?
Les nouveaux noms des morts ne vous manqueront pas :
J'apporte sur vos monts de sanglantes nouvelles.
— Quoi ! le Roi n'est-il plus ? disaient les voix fidèles.
— Pleurez ! — Il est donc mort ? — Pleurez, il est vivant. »
Et le jeune martyr, sur un bras se levant,
Tel qu'un gladiateur dont la paupière errante
Cherche le sol qui tourne, et fuit sa main mourante :
« Nos combats sont finis, dit-il, en un seul jour ;
Nos taureaux ont quitté le cirque, et sans retour,
Puisque le spectateur [9] à qui s'offrait la lutte
N'a pas daigné lui-même applaudir à leur chute.
Pour vous, si vous savez les secrets du devoir,
Partez, je vais mourir avant de les savoir.
Mais, si vous rencontrez, non loin de ces montagnes,
Des soldats qui vont vite à travers les campagnes,
Qui portent sous leurs bras des fusils renversés,
Et passent en silence et leurs fronts abaissés,
Ne les engagez pas à cesser leur retraite ;
Ils vous refuseraient en secouant la tête :
Car ils ont tous besoin, mon père, ainsi que moi,
De retremper leur âme aux sources de la foi.

Nul ne sait s'il succombe ou fidèle ou parjure,
Et si le dévoûment ne fut pas une injure.
Vous, habitant sacré du mont silencieux,
Instruit des saintes morts que préfèrent les Cieux,
Jugez-nous et parlez... Vous savez quelle proie
Le peuple osa vouloir dans sa féroce joie ?
Vous le savez, un Roi ne porte pas des fers
Sans que leur bruit s'entende au bout de l'univers.
Nous qui pensions encore, avant l'heure où nous sommes,
Qu'un serment prononcé devait lier les hommes,
Partant avec le jour, qui se levait sur nous
Brillant, mais dont le soir n'est pas venu pour tous,
Au palais, dont le peuple envahissait les portes,
En silence, à grands pas, marchaient nos trois cohortes :
Quand le balcon royal à nos yeux vint s'offrir,
Nous l'avons salué, car nous venions mourir.
Mais comme à notre voix il n'y paraît personne,
Aux cris des révoltés, à leur tocsin qui sonne,
A leur joie insultante, à leur nombre croissant,
Nous croyons le Roi mort parce qu'il est absent ;
Et, gémissant alors sur de fausses alarmes,
Accusant nos retards, nous répandions des larmes.
Mais un bruit les arrête, et, passé dans nos rangs,
Fait presque de leur mort repentir nos mourants.
Nous n'osons plus frapper, de peur qu'un plomb fidèle
N'aille blesser le Roi dans la foule rebelle.
Déjà, le fer levé, s'avancent ses amis,
Par nos bourreaux sanglants à nous tuer admis.
Nous recevons leurs coups longtemps avant d'y croire,
Et notre étonnement nous ôte la victoire.
En retirant vers vous nos rangs irrésolus,
Nous combattions toujours, mais nous ne pleurions plus. »

Il se tut. Il régna, de montagne en montagne,
Un bruit sourd qui semblait un soupir de l'Espagne.
Le Trappiste incliné mit sa main sur ses yeux.
On ne sait s'il pleura ; car, tranquille et pieux,
Levant son front creusé par les rides antiques,
Sa voix grave apaisa les bataillons rustiques [10] :
Comme au vent du midi la neige au loin se fond,
La rumeur s'éteignit dans un calme profond.
La lune alors plus belle écartait un nuage,
Et du moine héroïque éclairait le visage ;

Troublé sur ses sommets et dans sa profondeur,
Le mont de tous ses bruits déployait la grandeur ;
Aux mots entrecoupés du vainqueur catholique,
Se mêlait d'un torrent la voix mélancolique,
Le froissement léger des mélèzes touffus,
D'un combat éloigné les coups longs et confus,
Et des loups affamés les hurlements funèbres,
Et le cri des vautours volant dans les ténèbres :

« Frères, il faut mourir ; qu'importe le moment ?
Et si de notre mort le fatal instrument
Est cette main des Rois qui, jadis salutaire,
Touchait pour les guérir les peuples de la terre ;
Quand même, nous brisant sous notre propre effort,
L'arche que nous portons nous donnerait la mort ;
Quand même par nous seuls la couronne sauvée
Écraserait un jour ceux qui l'ont relevée,
Seriez-vous étonnés, et vos fidèles bras
Seraient-ils moins ardents à servir les ingrats ?
Vous seriez-vous flattés [11] qu'on trouvât sur la terre
La palme réservée au martyr volontaire ?
Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous :
Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous ;
Rappelez vos liens, vos premières années,
Et d'un juste coup d'œil sondez nos destinées.
Amis, frères, amants, qui vous a donc appris
Qu'un dévoûment jamais dût recevoir son prix ?
Beaucoup semaient le bien d'une main vigilante,
Qui n'ont pu récolter qu'une moisson sanglante.
Si la couche est trompeuse [12] et le foyer pervers.
Qu'avez-vous attendu des Rois de l'univers ?
O faiblesse mortelle, ô misère des hommes !
Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes :
Gémissons en secret sur les fronts couronnés ;
Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.
Notre cause est sacrée, et dans les cœurs subsiste.
En vain les Rois s'en vont : la Royauté résiste ;
Son principe est en haut, en haut est son appui ;
Car tout vient du Seigneur, et tout retourne à lui.
Dieu seul est juste, enfants ; sans lui tout est mensonge,
Sans lui le mourant dit : « La vertu n'est qu'un songe. »
Nous allons le prier, et pour le Prince absent,
Et pour tous les martyrs dont coule encor le sang.

Je donne cette nuit à vos dernières larmes :
Demain, nous chercherons, à la pointe des armes,
Pour le Roi la couronne, et des tombeaux pour nous. »

AMEN ! dit l'assemblée en tombant à genoux.

En 1822, à Courbevoie[12].

LA FRÉGATE *LA SÉRIEUSE*[1]

OU

LA PLAINTE DU CAPITAINE

POÈME

I

QU'ELLE était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate ;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin :
Sa quille[2] mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés ;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surate[3]
Elle nous emporta souvent.
— Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !

II

BREST vante son beau port et cette rade insigne
Où peuvent manœuvrer trois cents vaisseaux de ligne ;
BOULOGNE, sa cité haute et double[4], et CALAIS,
Sa citadelle assise en mer comme un palais ;
DIEPPE a son vieux château soutenu par la dune,

Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
Et ses deux monts en vain par la mer insultés ;
CHERBOURG a ses fanaux de bien loin consultés,
Et gronde en menaçant Guernsey[5] la sentinelle
Debout près de Jersey, presque en France ainsi qu'elle.
LORIENT, dans sa rade au mouillage inégal,
Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal ;
SAINT-MALO dans son port tranquillement regarde
Mille rochers debout qui lui servent de garde ;
LE HAVRE a pour parure ensemble et pour appui
Notre-Dame-de-Grâce et HONFLEUR devant lui :
BORDEAUX, de ses longs quais parés de maisons neuves,
Porte jusqu'à la mer ses vins sur deux grands fleuves[6] ;
Toute ville à MARSEILLE aurait droit d'envier
Sa ceinture de fruits, d'orange et d'olivier ;
D'or et de fer[7] BAYONNE en tout temps fut prodigue ;
Du grand Cardinal-Duc[8] LA ROCHELLE a la digue ;
Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer ;
Mais TOULON a lancé la *Sérieuse* en mer[9].

LA TRAVERSÉE

III

Quand la belle *Sérieuse*
Pour l'Égypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles,
Leurs cordages et leurs toiles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble
Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV

Dès que l'ancre dégagée
Revient par son câble à bord,
La proue alors est changée[10],
Selon l'aiguille et le Nord.

La *Sérieuse* l'observe[11],
Elle passe la réserve[12],
Et puis marche de conserve
Avec le grand *Orient*[13] :
Sa voilure toute blanche
Comme un sein gonflé se penche ;
Chaque mât, comme une branche,
Touche la vague en pliant.

V

Avec sa démarche leste,
Elle glisse et prend le vent,
Laisse à l'arrière l'*Alceste*,
Et marche seule à l'avant.
Par son pavillon conduite,
L'escadre n'est à sa suite
Que lorsque, arrêtant sa fuite,
Elle veut l'attendre enfin :
Mais, de bons marins pourvue,
Aussitôt qu'elle est en vue,
Par sa manœuvre imprévue,
Elle part comme un dauphin.

VI

Comme un dauphin elle saute,
Elle plonge comme lui
Dans la mer profonde et haute,
Où le feu Saint-Elme[14] a lui.
Le feu serpente avec grâce ;
Du gouvernail qu'il embrasse
Il marque longtemps la trace,
Et l'on dirait un éclair
Qui, n'ayant pu nous atteindre,
Dans les vagues va s'éteindre,
Mais ne cesse de les teindre
Du prisme enflammé de l'air.

VII

Ainsi qu'une forêt sombre
La flotte venait après,

Et de loin s'étendait l'ombre
De ses immenses agrès.
En voyant le *Spartiate*,
Le *Franklin* et sa frégate,
Le bleu, le blanc, l'écarlate,
De cent mâts nationaux,
L'armée, en convoi, remise
Comme en garde à l'*Artémise*,
Nous nous dîmes : « C'est Venise
Qui s'avance sur les eaux [15]. »

VIII

Quel plaisir d'aller si vite,
Et de voir son pavillon,
Loin des terres qu'il évite,
Tracer un noble sillon !
Au large on voit mieux le monde
Et sa tête énorme et ronde
Qui se balance et qui gronde
Comme éprouvant un affront [16],
Parce que l'homme se joue
De sa force, et que la proue,
Ainsi qu'une lourde roue,
Fend sa route sur son front [17].

IX

Quel plaisir ! et quel spectacle
Que l'élément triste et froid
Ouvert ainsi sans obstacle
Par un bois de chêne étroit !
Sur la plaine humide et sombre,
La nuit, reluisaient dans l'ombre
Des insectes en grand nombre,
De merveilleux vermisseaux,
Troupe brillante et frivole,
Comme un feu follet qui vole,
Ornant chaque banderole
Et chaque mât des vaisseaux.

X

Et surtout la *Sérieuse*
Était belle nuit et jour ;
La mer, douce et curieuse,
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,
Et, sans l'agiter, y laisse
Se jouer le lionceau ;
Comme sur sa tête agile
Une femme tient l'argile [18],
Ou le jonc souple et fragile
D'un mystérieux berceau [19].

XI

Moi, de sa poupe hautaine
Je ne m'absentais jamais,
Car, étant son capitaine,
Comme un enfant je l'aimais :
J'aurais moins aimé peut-être
L'enfant que j'aurais vu naître :
De son cœur on n'est pas maître,
Moi, je suis un vrai marin ;
Ma naissance est un mystère ;
Sans famille, et solitaire,
Je ne connais pas la terre,
Et la vois avec chagrin.

XII

Mon banc de quart est mon trône,
J'y règne plus que les Rois ;
Sainte Barbe est ma patronne [20] ;
Mon sceptre est mon porte-voix ;
Ma couronne est ma cocarde ;
Mes officiers sont ma garde ;
A tous les vents je hasarde
Mon peuple de matelots,
Sans que personne demande
A quel bord je veux qu'il tende,
Et pourquoi je lui commande
D'être plus fort que les flots.

XIII

Voilà toute la famille
Qu'en mon temps il me fallait ;
Ma Frégate était ma fille.
« Va ! » lui disais-je. — Elle allait,
S'élançait dans la carrière,
Laissant l'écueil en arrière,
Comme un cheval sa barrière ;
Et l'on m'a dit qu'une fois
(Quand je pris terre[21] en Sicile)
Sa marche fut moins facile :
Elle parut indocile
Aux ordres d'une autre voix.

XIV

On l'aurait crue animée[22] !
Toute l'Égypte la prit,
Si blanche et si bien formée,
Pour un gracieux Esprit
Des Français compatriote,
Lorsqu'en avant de la flotte,
Dont elle était le pilote,
Doublant une vieille Tour[23],
Elle entra, sans avarie,
Aux cris : « Vive la patrie ! »
Dans le port d'Alexandrie,
Qu'on appelle Abou-Mandour.

LE REPOS

XV

Une fois, par malheur[24], si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée :
Son poitrail est lavé par le flot transparent,
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant ;
Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume

Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume ;
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail ;
Il dort, et de son pied le large gouvernail
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
De feuilles et de joncs, et d'herbages errants
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT

XVI

Ainsi près d'Aboukir[25] reposait ma Frégate ;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants ;
Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides[26],
Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or ;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze Thermidor.

La *Sérieuse* alors s'ébranla sur sa quille :
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi ;
Je le reconnus bien, et je lui dis : « Ma fille,
Je te comprends, merci ! »

J'avais une lunette exercée aux étoiles ;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois, — je vis treize et quatorze voiles ;
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
La *Sérieuse* à l'ancre, immobile, s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée[27] ;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée[28],
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord[29] — combattre une frégate !
Est-ce l'art d'un marin ? le trait d'un amiral ?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal !

N'importe ! elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés[30] fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait ; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier[31] passa dans le feu, dans le bruit ;
Et, lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;
On tirait en aveugle à travers le nuage :
Toute la mer brûlait.

Mais, quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las,
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre
Mais ma Frégate, hélas !

Elle ne voulait plus obéir à son maître :
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard ;
Sans gouvernail, sans mât, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art !

Engloutie à demi, son large pont à peine[32],
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots ;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon[33] ;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La *Sérieuse* alors semblait à l'agonie :
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement ;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux ; mais bientôt l'étouffant :
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je;
Adieu donc, mon enfant ! »

Elle plonge d'abord sa poupe, et puis sa proue ;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous ;
Puis elle s'enfonça tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII

Hélas ! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on,
Et me voici sur un ponton[34] ; —
J'aimerais presque autant la terre!
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.

Vous êtes marins, Dieu merci !
Nous causons de combats, de prises,
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords[35] de la mer[36].
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent :
— « Qu'elle était belle, ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent ! »

A Dieppe, 1828.

LES AMANTS DE MONTMORENCY

ÉLÉVATION

I

ÉTAIENT-ILS malheureux, Esprits qui le savez !
Dans les trois derniers jours qu'ils s'étaient réservés ?
Vous les vîtes partir tous deux, l'un jeune et grave,
L'autre joyeuse et jeune. Insouciante esclave,
Suspendue au bras droit de son rêveur amant,
Comme à l'autel un vase attaché mollement,
Balancée en marchant sur sa flexible épaule
Comme la harpe juive à la branche du saule ;
Riant, les yeux en l'air, et la main dans sa main,
Elle allait en comptant les arbres du chemin,
Pour cueillir une fleur demeurait en arrière,
Puis revenait à lui, courant dans la poussière,
L'arrêtait par l'habit pour l'embrasser, posait
Un œillet sur sa tête, et chantait, et jasait
Sur les passants nombreux, sur la riche vallée
Comme un large tapis à ses pieds étalée ;
Beau tapis de velours chatoyant et changeant,
Semé de clochers d'or et de maisons d'argent,
Tout pareils aux jouets qu'aux enfants on achète
Et qu'au hasard pour eux par la chambre l'on jette.
Ainsi, pour lui complaire, on avait sous ses pieds
Répandu des bijoux brillants, multipliés,
En forme de troupeaux, de village aux toits roses
Ou bleus, d'arbres rangés, de fleurs sous l'onde écloses,

De murs blancs, de bosquets bien noirs, de lacs bien verts,
Et de chênes tordus, par la poitrine ouverts ;
Elle voyait ainsi tout préparé pour elle :
Enfant, elle jouait, en marchant, toute belle,
Toute blonde, amoureuse et fière ; et c'est ainsi
Qu'ils allèrent à pied jusqu'à Montmorency [1].

II

Ils passèrent deux jours d'amour et d'harmonie,
De chants et de baisers, de voix, de lèvre unie,
De regards confondus, de soupirs bienheureux,
Qui furent deux moments et deux siècles pour eux.
La nuit, on entendait leurs chants ; dans la journée,
Leur sommeil ; tant leur âme était abandonnée
Aux caprices divins du désir ! Leurs repas
Étaient rares, distraits ; ils ne les voyaient pas.
Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures,
Passant des champs aux bois, et des bois aux demeures,
Se regardant toujours, laissant les airs chantés
Mourir, et tout à coup restaient comme enchantés.
L'extase avait fini par éblouir leur âme,
Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.
Troublés, ils chancelaient, et, le troisième soir,
Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir
Que les feux mutuels de leurs yeux. La nature
Étalait vainement sa confuse peinture
Autour du front aimé, derrière les cheveux
Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux bleus
Ils tombèrent assis sous des arbres ; peut-être...
Ils ne le savaient pas. Le soleil allait naître
Ou s'éteindre... Ils voyaient seulement que le jour
Était pâle, et l'air doux, et le monde en amour...
Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
D'une musique vague au bruit des mers pareille,
Et formant des propos tendres, légers, confus,
Que tous deux entendaient, et qu'on n'entendra plus.
Le vent léger disait de la voix la plus douce :
« Quand l'amour m'a troublé, je gémis sous la mousse. »
Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
« Secouons dans les airs le parfum séduisant
« Du soir, car le parfum est le secret langage
« Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »

Le soleil incliné sur les monts dit encor :
« Par mes flots de lumière et par mes gerbes d'or,
« Je réponds en élans aux élans de votre âme ;
« Pour exprimer l'amour mon langage est la flamme. »
Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs,
Autant que les rayons de suaves ardeurs ;
Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées ;
Et, comme un seul accord d'accents harmonieux,
Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux ;
Et ces voix s'éloignaient, en rasant les campagnes,
Dans les enfoncements magiques des montagnes ;
Et la terre sous eux palpitait mollement,
Comme le flot des mers ou le cœur d'un amant ;
Et tout ce qui vivait, par un hymne suprême,
Accompagnait leurs voix qui se disaient : « Je t'aime ! »

III

Or, c'était pour mourir qu'ils étaient venus là.
Lequel des deux enfants le premier en parla ?
Comment dans leurs baisers vint la mort ? Quelle balle
Traversa les deux cœurs d'une atteinte inégale
Mais sûre ? Quels adieux leurs lèvres s'unissant
Laissèrent s'écouler avec l'âme et le sang ?
Qui le saurait ? Heureux celui dont l'agonie
Fut dans les bras chéris avant l'autre finie !
Heureux si nul des deux ne s'est plaint de souffrir !
Si nul des deux n'a dit : « *Qu'on a peine à mourir !* »
Si nul des deux n'a fait, pour se lever et vivre,
Quelque effort en fuyant celui qu'il devait suivre ;
Et, reniant sa mort, par le mal égaré,
N'a repoussé du bras l'homicide adoré ?
Heureux l'homme surtout s'il a rendu son âme,
Sans avoir entendu ces angoisses de femme,
Ces longs pleurs, ces sanglots, ces cris perçants et doux
Qu'on apaise en ses bras ou sur ses deux genoux,
Pour un chagrin ; mais qui, si la mort les arrache,
Font que l'on tord ses bras, qu'on blasphème, qu'on cache
Dans ses mains son front pâle et son cœur plein de fiel,
Et qu'on se prend du sang pour le jeter au ciel. —
Mais qui saura leur fin ? —

Sur les pauvres murailles
D'une auberge où depuis l'on fit leurs funérailles,
Auberge où pour une heure ils vinrent se poser,
Ployant l'aile à l'abri pour toujours reposer,
Sur un vieux papier jaune, ordinaire tenture,
Nous avons lu des vers d'une double écriture,
Des vers de fou, sans rime et sans mesure. — Un mot
Qui n'avait pas de suite était tout seul en haut ;
Demande sans réponse, énigme inextricable,
Question sur la mort. — Trois noms sur une table,
Profondément gravés au couteau. — C'était d'eux
Tout ce qui demeurait... et le récit joyeux
D'une fille au bras rouge[2]. « Ils n'avaient, disait-elle,
Rien oublié. » La bonne eut quelque bagatelle
Qu'elle montre en suivant leurs traces, pas à pas.
— Et Dieu ? — Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas[3].

Écrit à Montmorency, 27 avril 1830.

PARIS

ÉLÉVATION

« PRENDS ma main, Voyageur, et montons sur la tour[1]. —
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant,
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?

« — Je vois un cercle noir si large et si profond,
« Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
« Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
« Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
« Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
« Impose à la matière en tout travail humain.

« Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
« L'un sur l'autre entassés, sans ordre ni sans nombre,
« Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
« — Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,
« Brillants sur cet abîme où l'air pénètre à peine
« Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
« — Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,
« Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours.
« Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
« De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,
« De châteaux forts, de kiosks[2] et d'aigus minarets ;
« De formes de remparts, de jardins, de forêts,
« De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
« D'obélisques[3], de ponts, de portes et d'arcades,
« Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant
« Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.
« — Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve.
« La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
« En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
« Que Dieu même a posé le centre du compas ?
« Le vertige m'enivre, et sur mes yeux il pèse.
« Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise ? »

— Oui, c'est bien une Roue ; et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
On la nomme PARIS, le pivot de la France.
Quand la vivante Roue hésite dans ses tours,
Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours.
Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »
Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi[4].
L'un le redit à l'autre ; et l'impassible roi,
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,
Les communique à tous, les imprime à chacun,
Les impose de force, et n'en reçoit aucun.
Il se meut : tout s'ébranle, et tournoie et circule ;
Le cœur du ressort[5] bat, et pousse la bascule ;
L'aiguille tremble et court à grands pas ; le levier
Monte et baisse en sa ligne, et n'ose dévier.
Tous marchent leur chemin, et chacun d'eux écoute
Le pas régulateur qui leur creuse la route.

Il leur faut écouter et suivre ; il le faut bien :
Car lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
Qu'un rouage isola son mouvement diurne,
Dans le bruit du travail demeura taciturne,
Et brisa, par orgueil, sa chaîne et son ressort,
Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.
Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
Et le moyeu divin tournerait sans la Roue ;
Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
Seul il irait : lui seul ne s'arrêterait pas,
Et tu verrais la force et l'union ravie
Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
— C'est donc bien, Voyageur, une Roue en effet.
Le vertige parfois est prophétique. — Il fait
Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière.
C'est la Fournaise aussi que tu vois. — Sa lumière
Teint de rouge les bords du ciel noir et profond ;
C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond ;
Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures
Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
La nuit, leur lampe brûle, et, le jour, elle fume ;
Le jour, elle a fumé ; le soir, elle s'allume,
Et toujours et sans cesse alimente les feux
De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
Est du globe endormi la céleste auréole.
Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
Il désespère, il pleure ; il espère, il sourit ;
Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
Et dont l'humanité, demandant son décret,
Tous les mille ans rejette et cherche le secret.
Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée.
L'un [6] soutient en pleurant la Croix dépossédée,
S'assied près du sépulcre et seul, comme un banni,
Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani ;*
Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
Baise le corps du Christ, le soulève, et lui dit :
« Reparais, Roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit ;
Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.

L'Église meurt : renais dans sa cendre et la nôtre,
Règne, et sur les débris des schismes expiés,
Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »
— Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier homme,
Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome.
Le cadavre adoré de ses clous immortels
Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels ;
— Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie
Aux lamentations du nouveau Jérémie [7],
Et le laissera seul, mais d'une habile main,
Retremper la tiare en l'alliage humain.
— Liberté ! crie un autre [8], et soudain la tristesse
Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse,
Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
Il ne peut rien construire où tout est abattu.
N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
Aveugles inquiets, cherchent à travers l'ombre
Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,
Réglant et mesurant, sans règle et sans compas,
L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.
Et, comme il est écrit que chacun porte en soi
Le mal qui le tuera, regarde en bas, et voi [9].
Derrière eux s'est groupée une famille forte [10]
Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,
Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité,
Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête
Et c'est un Temple, un Temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'héritage et de la nation ;
Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle,
Et, selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
— Ainsi tout est osé ! Tu vois, pas de statue
D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
Mutilée à la pierre et rayée au couteau,
Démembrée à la hache et broyée au marteau !

Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise,
Et jeté pour refondre en l'ardente fournaise.
Tout brûle, craque, fume et coule ; tout cela
Se tord, s'unit, se fend, tombe là, sort de là ;
Cela siffle et murmure ou gémit ; cela crie,
Cela chante, cela sonne, se parle et prie ;
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Éclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
Œuvre, ouvriers, tout brûle ; au feu tout se féconde :
Salamandres [11] partout ! — Enfer ! Éden du monde !
Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !...
— Je ne sais si c'est mal, tout cela ; mais c'est beau !
Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme.
Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;
Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
Ou de son avenir sera comme l'étoile,
Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
Guidera la famille humaine vers sa fin ;
Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive [12]
Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,
Il ira labourant le globe comme un champ,
Et semant la douleur du levant au couchant :
Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe
Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
En laissant le désert, qui suit son large cours
Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.
Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme,
Que rois et nations, se jetant à genoux,
Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous !
« Car voilà que Paris encore nous envoie
« Une perdition qui brise notre voie ! »
— Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer ?
Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier ?
Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
Sous la main ouvrière et le marteau sonore ;
Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent

Dans le jeu des ressorts et du travail savant,
Et voilà que déjà l'impatient esclave
Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,
Il nous montre une tête énorme, et des regards
Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards.

Je cessai de parler, car, dans le grand silence,
Le sourd mugissement du centre de la France
Monta jusqu'à la Tour où nous étions placés,
Apporté par le vent des nuages glacés.
— Comme l'illusion de la raison se joue [13] !
Je crus sentir mes pieds tourner avec la Roue,
Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
M'éblouit tellement que je fermai les yeux.

« — Ah ! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
« De corps et d'âme est trop pour la force des hommes.
« La tête a ses faux pas comme le pied les siens ;
« Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,
« Et je chancelle encor, n'osant plus sur la terre
« Contempler votre ville et son double mystère.
« Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
« Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là,
« Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
« Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre
« Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
« Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.
« *Lorsqu'une meule énorme*, ont-ils dit... — Il me semble
« La voir — ... *apparaîtra sur la cite*... — Je tremble
« Que ce ne soit Paris — ... *dont les enfants auront*
« *Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front*...
« Vous l'avez fait — ... *alors que la ville enivrée*
« *D'elle-même, aux plaisirs du sang sera livrée*... —
« Qu'en pensez-vous ? — ... *alors l'Ange la rayera*
« *Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.* »

Je souris tristement : — « Il se peut bien, lui dis-je,
Que cela nous arrive avec ou sans prodige ;
Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors
Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
Et je n'en connais pas. Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici. — Le Ciel la révère. — Et sur nous

L'ange exterminateur frapperait à genoux,
Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
Tremblerait de commettre un second déicide.
Mais abaissons nos yeux, et n'allons pas chercher
Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
Descendons et quittons cette imposante cime
D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.
— Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE ET LA MORT.
Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.
Si celles de Paris un jour sur ton chemin
Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
Et, voyant à la place une rase campagne,
Dis : « Le volcan a fait éclater sa montagne ! »
Pense au triple labeur [14] que je t'ai révélé,
Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore,
Que la foule admirait et blâmait à moitié,
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié,
Qui disaient : *Je ne sais*, des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
Et qui, par dévoûment, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux [15].
— Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
Tu crieras : « *Pour longtemps le monde est dans la nuit !* »

Écrit le 16 janvier 1831, à Paris

LES DESTINÉES

•

« Je *ne fais pas un livre, disait Vigny, il se fait, il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.* » *C'est surtout le cas des* Destinées, *formées d'une douzaine de poèmes que Vigny écrivit entre 1840 et 1863, date de sa mort; certains furent publiés isolément, d'autres furent, par délicatesse, voués à la publication posthume et les autres déchiffrés après la mort du poète par Louis Ratisbonne, son exécuteur testamentaire, qui composa le recueil en 1864.*

Et cependant chaque pièce des Destinées *s'intègre dans un système philosophique complexe, dont les* Poèmes antiques et modernes *n'avaient qu'esquissé le principe. Tandis que les* Poèmes *apparaissaient surtout comme des coups de sonde lancés dans des terrains d'essences diverses pour en éprouver la teneur,* Les Destinées *présentent une unité foncière autour d'une conception organisée de la vie. Il n'y a, dans* Les Destinées, *qu'un héros, c'est Alfred de Vigny, poète. Le symbole n'est plus l'appareil byronien dans lequel on aime se draper sous les lustres et devant les miroirs, c'est maintenant le voile de pudeur dont s'enveloppe le soldat blessé.*

Car Vigny ne fut un vrai soldat que lorsqu'il eut pendu au croc l'uniforme, et le véritable combat qu'il livra fut celui de la vie. Sur les épaules du « capitaine blond » où flottait la cape romantique, les événements se chargèrent de jeter le manteau de guerre. Il avait lu la Mélancolie et la Détresse, sa jeunesse les avait adoptées; il avait lu le Malheur, la vie le lui imposa. La culture du collège l'ouvrait au pessimisme, celle que donne la vie le pénétra d'une philosophie supérieure.

En effet, puisqu'il est vrai que le Poète ne peut trouver de sécurité ni dans l'amitié, ni dans l'amour, ni dans la Nature, ni même auprès du Dieu créateur, il est contraint irrévocablement de se replier sur soi et de ne compter plus que sur soi seul.

On sait comment cette thèse, sous-jacente aux Poèmes antiques et modernes, *s'est trouvée cruellement vérifiée après 1830 par des épisodes vécus, et l'on voit alors avec émotion à quels engagements de l'âme et à quelles amertumes profondes correspondent* La Colère de Samson, La Maison du Berger *ou* Le Mont des

Oliviers. *Moïse, qui, en 1822, était un avatar de Byron, est devenu Vigny lui-même. Moïse se posait, presque inconsciemment et en homme de lettres, le problème de la destinée et y répondait par la certitude du malheur. Vigny, près de la cinquantaine, contemplant et interrogeant sa solitude, répond en homme et élimine tour à tour les trois motifs de croire en l'homme : son intelligence, sa volonté, sa vie. Une borne inéluctable se dresse devant eux : il meurt marqué au fer par la Fatalité* (Les Destinées) *et sans avoir acquis la Connaissance* (La Flûte).

Voilà la lutte engagée dans l'âme du poète en présence de ce néant. Les faibles pleureront ou élèveront de vaines prières : Vigny préfère écouter le fier conseil du Loup :

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche...
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Ce stoïcisme altier, distillant malgré tout des jouissances idéales, règle les rapports du penseur avec lui-même. Mais il ne donne pas la solution du problème social.

Jetant du sommet de sa Tour d'ivoire un coup d'œil sur l'Humanité, le poète découvre si misérable cette réunion d'êtres impuissants qu'il se sent saisi d'une véhémente compassion. La timidité d'Éloa devient fureur sacrée : toutes les propositions positivistes ou socialistes trouvent un écho chez le poète de La Sauvage, *des* Oracles *ou de* Wanda *: riches et humbles, esclaves et princes déchus sont rapprochés par la chaîne d'amertume.*

C'est alors que Vigny domine en philosophe conscient la multitude des spéculations contingentes. Oui, le spectacle vu de haut engendre un pessimisme inexorable, car il ne faut rien attendre de l'homme, de chaque homme en particulier. Mais, en même temps, pourquoi ne rien espérer de cet agrégat d'êtres faibles si l'on parvient un jour à unir ce qui n'est encore qu'assemblé ?

Et voilà définie de ce fait la raison d'être du Génie, celui qui se plaignait inconsidérément à l'Éternel d'avoir été fait « puissant et solitaire ». Sa tâche est de répandre l'idée féconde, et la Solitude lui est pour cela nécessaire (La Bouteille à la Mer). *Pour remplir cette mission, la fin du siècle paraît particulièrement propice :*

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !

G. H.

LES DESTINÉES
POÈMES PHILOSOPHIQUES

LES DESTINÉES [1]

C'ÉTAIT ÉCRIT !

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides Déités [2] liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des Hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes Divinités du monde Oriental [3],
Femmes [4] au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues,
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète,

« Il a le front sanglant et le côté meurtri,
« Mais la Fatalité meurt aux pieds du Prophète ;
« La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
Toutes les Nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur ! est-il vrai ? le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible ;
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible [5],
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;
La Terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
Le suprême décret de la Toute-Puissance

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur.

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.
« Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
« Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir [6].

Nous roulions sous nos doigts les jours et les années ;
« Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
« Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
« Où tombaient tour à tour les races consternées.
« Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
« Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,
« Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

« Le moule de la vie était creusé par nous.
« Toutes les passions y répandaient leur lave,
« Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
« Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
« Vous déliez les pieds de l'Homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
« Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
« Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ ? »

Il se fit un silence, et la Terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent sans fin les mondes dans l'espace ;
Cette voix [7] de la terre emplit les profondeurs :

« Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce [8].
« L'Homme sera toujours un nageur incertain
« Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin !
« Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
« Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
« En luttant contre vous dans un combat mauvais
« Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
« Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
« Faire ce que je veux pour venir OÙ JE SAIS [9]. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle [10]
Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles ;
— Mais, plus forte à présent [11], dans ce sombre duel,
Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La Volonté transporte à des hauteurs sublimes
Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !
Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous ?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
Si notre cœur s'entrouvre au parfum des vertus,
S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
A nos belles ardeurs une immuable entrave,
A nos efforts sans fin des coups inattendus !

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
Question sans réponse où vos saints se sont tus !
O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave !

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;
Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST [12].

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER

LETTRE A ÉVA [1]

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé [2] ;

Si ton âme enchaînée [3], ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer [4] ;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant ;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres [5] du chemin ;
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals [6] de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes [7] sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entrouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens-y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux :
La couleur du corail [8] et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux [9] dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la mer assiège,
Ceux où le pôle obscur [10] sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour, que m'importe le monde ?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins [11] qui traversent les monts,
Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante,

Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
Et, de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds !

Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
Pour jeter en éclats la magique fournaise
Il suffira toujours du caillou d'un enfant [12].

Sur ce taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur [13] lui livre son trésor ;
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage [14],
Qui les rejette en cendre aux pieds du Dieu de l'or [15].

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : « Allons ! » mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien ! que tout circule et que les grandes causes
Sur les ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses
Les chemins du vendeur servent les passions !
Béni soit le Commerce au hardi caducée [16],
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche élancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu [17] ;
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché [18] ;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard, comme un fleuve épanché ;
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

II

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former.
Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter[19] son ardeur ni son poids.
Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes[20].
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
Dès que son œil chercha le regard des Satyres[21],
Sa parole trembla, son serment fut suspect,
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah ! fille sans pudeur ! fille du saint Orphée,
Que n'as-tu conservé ta belle gravité !
Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
Chanter aux carrefours impurs de la cité ;
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,
Releva le premier ta robe de prêtresse,
Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux.
De ce baiser mordant ton front porte la trace ;
Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace,
Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints[22] ! les hommes les plus graves
Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ;
Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poète est pour eux un affront.
Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune[23],
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude

La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;
Toujours renouvelé sous ces étroits portiques,
Ce parterre ne jette aux acteurs [24] politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ;
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
Et que pour le scrutin on quitte le labour.
Cependant le dédain de la chose immortelle [25]
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
Poésie, il se rit de tes graves symboles,
O toi des vrais penseurs impérissable amour !

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
Reste des nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison !
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le berger t'enchâsse au toit de sa Maison.
Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore [26]
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entrouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil [27].
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme [28] est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde;
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses.
Son Verbe [29] est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même [30]
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Éva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques [31]
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides [32]...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure [33] et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin [34] les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot [35] qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
« Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
« Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
« Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
« Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
« Je sens passer sur moi la comédie humaine
« Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs [36].

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
« A côté des fourmis les populations ;
« Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,

« J'ignore en les portant les noms des nations.
« On me dit une mère, et je suis une tombe.
« Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe [37],
« Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
« J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
« Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
« Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
« Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
« J'irai seule et sereine [38], en un chaste silence
« Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes .
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
« Aimez ce que jamais on ne verra deux fois [39]. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille indolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide [40] Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi :
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut [41] vous être un roi :
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand, devant notre porte.
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines [42],
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé [43].

LES ORACLES

DESTINÉE D'UN ROI [1]

I

Ainsi je t'appelais au port et, sur la terre,
Fille de l'Océan [2], je te montrais mes bois.
J'y roulais la Maison errante et solitaire [3].
— Des dogues révoltés j'entendais les abois.
— Je voyais, au sommet des longues galeries,
L'anonyme drapeau des vieilles Tuileries
Déchiré sur le front du dernier des vieux Rois.

II

L'oracle est à présent dans l'air et dans la rue.
Le passant au passant montre au ciel tout point noir.
Nous-même en mon désert [4] nous lisions dans la nue,
Quatre ans avant l'éclair fatal. — Mais le Pouvoir
S'enferme en sa Doctrine, et, dans l'ombre, il calcule
Les problèmes sournois du jeu de sa bascule [5],
N'entend rien, ne sait rien et ne veut pas savoir.

III

C'était l'an du Seigneur où les songes livides
Écrivaient sur les murs les trois mots flamboyants [6] ;
Et l'heure où les Sultans, seuls sur leurs trônes vides,
Disant au ciel muet : « Où sont mes vrais Croyants ? »
— Le temps était venu des sept maigres génisses [7].
Mais en vain tous les yeux lisaient dans les auspices :
L'aveugle Pharaon dédaignait les Voyants [8].

IV

Ulysse [9] avait connu les hommes et les villes.
Sondé le lac de sang des Révolutions,
Des saints et des héros les cœurs faux et serviles,
Et le sable mouvant des Constitutions.
— Et pourtant, un matin, des royales demeures,
Comme un autre en trois jours, il tombait en trois heures,
Sous le vent empesté des déclamations.

V

Les Parlements jouaient aux tréteaux populaires [10] ;
A l'assaut du Pouvoir par l'applaudissement.
Leur tribune savait, par de feintes colères,
Terrasser la raison sous le raisonnement.
Mais leurs coups secouaient la poutre et le cordage,
Et le frêle tréteau de leur échafaudage
Un jour vint à crier et croula lourdement.

VI

Les Doctrines croisaient leurs glaives de Chimères
Devant des spectateurs gravement assoupis.
Quand les lambris tombaient sur eux, ces gens austères
Ferraillaient comme Hamlet, sous la table accroupis.
Poursuivant, comme un rat [11], l'argument en détresse,
Ces fous, qui distillaient et vendaient la sagesse,
Tuaient Polonius à travers le tapis.

VII

O de tous les grands cœurs déesses souveraines.
Qu'avez-vous dit alors, ô Justice, ô Raison !
Quand, par ce long travail des ruses souterraines,
Sur le maître étonné s'effondra la maison,
Sous le trône écrasant le Divan doctrinaire [12]
Et l'écu d'Orléans, qu'on croyait populaire
Parce qu'il n'avait plus fleur de lis ni blason.

VIII

Reines de mes pensers, ô Raison ! ô Justice !
Vous avez déployé vos balances d'acier
Pour peser ces esprits d'audace et d'artifice
Que le Destin venait enfin d'humilier,
Quand son glaive, en coupant le faisceau des intrigues,
Trancha le nœud gordien [13] des tortueuses ligues
Que leurs ongles savaient lier et délier.

IX

Vous avez dit alors, de votre voix sévère :
« Malheur à vos amis, comme à vos alliés,
Sophistes qui parlez d'un ton de sermonnaire !
Il a croulé, *ce sol qui tremblait sous vos pieds* [14].
Mais tomber est trop doux pour l'homme à tous funeste ;
De la punition vous subirez le reste,
Corrupteurs ! vos délits furent mal expiés.

X

« Maîtres en longs discours à flots inépuisables !
Vous qui tout enseignez, n'aviez-vous rien appris ?
Toute Démocratie est un désert de sables ;
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes
Que le souffle de flamme un matin a surpris.

XI

« Vous avez conservé vos vanités, vos haines,
Au fond du grand abîme où vous êtes couchés,
Comme les corps trouvés sous les cendres romaines
Debout, sous les caveaux de Pompéia [15] cachés,
L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

XII

« Partout où vous irez, froids, importants et fourbes,
Vous porterez le trouble, en des sentiers étroits
Des coalitions suivant les lignes courbes,
Traçant de faux Devoirs et frappant de vrais Droits,
Gonflés d'orgueil mondain et d'ambitions folles,
Imposant par le poids de vos âpres paroles
A l'humble[16] courageux la plus lourde des croix.

XIII

« Peuple et rois ont connu quels conseillers vous êtes,
Quand sous votre ombre en vain votre Prince abrité
Aux murs du grand banquet et des funestes fêtes,
Cherchant quelque lumière en votre obscurité,
Lut ces mots que nos mains gravèrent sur la pierre,
Comme autrefois Cromwell sur sa rouge bannière :
Et nunc, reges mundi, nunc intelligite[17] ! »

24 février[18] *1862.*

POST-SCRIPTUM

I

Mais pourquoi de leur cendre évoquer ces journées
Que les dédains publics effacent en passant ?
Entre elles et ce jour ont marché douze[19] années ;
Oublions et la faute[20] et la fuite et le sang,
Et les corruptions[21] des pâles adversaires.
— Non. Dans l'histoire il est de noirs anniversaires
Dont le spectre revient pour troubler le présent.

II

Il revient quand l'orgueil des obstinés coupables
Sort du limon confus des révolutions
Où pêle-mêle on voit tomber les incapables,
Pour nous montrer encor ses vieilles passions
Et hurler à grands cris quelque sombre horoscope.
En observant la vase aux feux d'un microscope,
On voit dans les serpents ces agitations.

III

S'agiter et blesser est l'instinct des vipères ;
L'homme ainsi contre l'homme a son instinct fatal :
Il retourne ses dards et nourrit ses colères
Au réservoir caché de son poison natal.
Dans quelque cercle obscur qu'on les ait vus descendre,
Homme ou serpent, blottis sous le verre ou la cendre,
Mordront le diamant ou mordront le cristal.

IV

Le cristal, c'est la vue et la clarté du JUSTE,
Du principe éternel de toute vérité,
L'examen de soi-même au tribunal auguste
Où la Raison, l'Honneur, la Bonté, l'Équité,
La Prévoyance à l'œil rapide et la Science
Délibèrent en paix devant la Conscience
Qui, jugeant l'Action, régit la Liberté.

V

Toujours sur ce cristal, rempart des grandes âmes,
La langue du sophiste ira heurter son dard.
Qu'il se morde lui-même en ses détours infâmes,
Qu'il rampe, aveugle et sourd, dans l'éternel brouillard.
Oublié, méprisé, qu'il conspire et se torde,
Ignorant le vrai Beau, qu'il le souille et qu'il morde
Ce Diamant que cherche en vain son faux regard.

VI

Le DIAMANT ! c'est l'art des choses idéales,
Et ses rayons d'argent, d'or, de pourpre et d'azur,
Ne cessent de lancer les deux lueurs égales
Des pensers les plus beaux, de l'amour le plus pur.
Il porte du génie et transmet les empreintes.
Oui, de ce qui survit aux Nations éteintes,
C'est lui le plus brillant trésor et le plus dur.

28 mars 1862.

LA SAUVAGE

I

Solitudes que Dieu fit pour le Nouveau Monde,
Forêts, vierges encor, dont la voûte profonde
A d'éternelles nuits que les brûlants soleils
N'éclairent qu'en tremblant par deux rayons vermeils
(Car le couchant peut seul et seule peut l'aurore
Glisser obliquement au pied du sycomore),
Pour qui, dans l'abandon, soupirent vos cyprès ?
Pour qui sont épaissis ces joncs luisants et frais ?
Quels pas attendez-vous pour fouler vos prairies ?
De quels peuples éteints étiez-vous les patries ?
Les pieds de vos grands pins, si jeunes et si forts,
Sont-ils entrelacés sur la tête des morts ?
Et vos gémissements sortent-ils de ces urnes
Que trouve l'Indien sous ses pas taciturnes ?
Et ces bruits du désert, dans la plaine entendus,
Est-ce un soupir dernier des royaumes perdus ?
Votre nuit est bien sombre et le vent seul murmure.
— Une peur inconnue accable la nature.
Les oiseaux sont cachés dans le creux des pins noirs,
Et tous les animaux ferment leurs reposoirs
Sous l'écorce, ou la mousse, ou parmi les racines,
Ou dans le creux profond des vieux troncs en ruines.
— L'orage sonne au loin, le bois va se courber,
De larges gouttes d'eau commencent à tomber ;
Le combat se prépare et l'immense ravage
Entre la nue ardente et la forêt sauvage.

II

— Qui donc cherche sa route en ces bois ténébreux ?
Une pauvre Indienne au visage fiévreux,
Pâle et portant au sein un faible enfant qui pleure.
Sur un sapin tombé, pont tremblant qu'elle effleure,
Elle passe, et sa main tient sur l'épaule un poids
Qu'elle baise : autre enfant pendu comme un carquois.
Malgré sa volonté, sa jeunesse et sa force,
Elle frissonne encor sous le pagne d'écorce

Et tient sur ses deux fils la laine [1] aux plis épais,
Sa tunique et son lit dans la guerre et la paix.
— Après avoir longtemps examiné les herbes
Et la trace des pieds sur leurs épaisses gerbes
Ou sur le sable fin des ruisseaux abondants,
Elle s'arrête et cherche avec des yeux ardents
Quel chemin a suivi dans les feuilles froissées
L'homme de la *Peau Rouge* aux guerres insensées [2].
Comme la lice [3] errante, affamée et chassant,
Elle flaire l'odeur du sauvage passant,
Indien, ennemi de sa race indienne,
Et de qui la famille a massacré la sienne.
Elle écoute, regarde et respire à la fois
La marche des Hurons sur les feuilles des bois ;
Un cri lointain l'effraie, et dans la forêt verte
Elle s'enfonce enfin par une route ouverte.

Elle sait que les blancs, par le fer et le feu,
Ont troué ces grands bois semés des mains de Dieu,
Et, promenant au loin la flamme qui calcine,
Pour labourer la terre ont brûlé la racine,
L'arbre et les joncs touffus que le fleuve arrosait.
Ces Anglais qu'autrefois sa tribu méprisait
Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage indocile [4]
Va chercher leur foyer pour demander asile.

III

Elle entre en une allée où d'abord elle voit
La barrière d'un parc. — Un chemin large et droit
Conduit à la maison de forme britannique,
Où le bois est cloué dans les angles de brique,
Où le toit invisible entre un double rempart
S'enfonce, où le charbon fume de toute part,
Où tout est clos et sain, où vient blanche et luisante
S'unir à l'ordre froid la propreté décente.
Fermée à l'ennemi, la maison s'ouvre au jour,
Légère comme un kiosk, forte comme une tour.
Le chien de Terre-Neuve y hurle près des portes,
Et des blonds serviteurs les agiles cohortes
S'empressent en silence aux travaux familiers,
Et, les plateaux en main, montent les escaliers.
Deux filles de six ans aux lèvres ingénues
Attachaient des rubans sur leurs épaules nues ;

Mais, voyant l'Indienne, elles courent ; leur main
L'appelle et l'introduit par le large chemin
Dont elles ont ouvert, à deux mains, la barrière ;
Et caressant déjà la pâle aventurière[5] :
« As-tu de beaux colliers d'azaléa[6] pour nous ?
« Ces mocassins[7] musqués, si jolis et si doux,
« Que ma mère à ses pieds ne veut d'autre chaussure ?
« Et les peaux de castor, les a-t-on sans morsure ?
« Vends-tu le lait des noix et la sagamité[8] ?
« Le pain anglais n'a pas tant de suavité.
« C'est Noël aujourd'hui, Noël est notre fête,
« A nous enfants ; vois-tu ? la Bible est déjà prête ;
« Devant l'orgue ma mère et nos sœurs vont s'asseoir,
« Mon frère est sur la porte et mon père au parloir. »

L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répondre,
Regarde tristement cette maison de Londre[9]
Que le vent malfaiteur apporta dans ses bois
Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
Près duquel tout regard est un regard d'esclave.

Le parloir est ouvert, un pupitre au milieu ;
Le père y lit la Bible à tous les gens du lieu.
Sa femme et ses enfants sont debout et l'écoutent,
Et des chasseurs de daims, que les Hurons redoutent,
Défricheurs de forêts et tueurs de bison,
Valets et laboureurs, composent la maison.
Le maître est jeune et blond, vêtu de noir, sévère
D'aspect, et d'un maintien qui veut qu'on le révère.
L'Anglais-Américain, nomade et protestant,
Pontife en sa maison, y porte, en l'habitant,
Un seul livre, et partout où, pour l'heure, il réside,
De toute question sa papauté décide :
Sa famille est croyante, et, sans autels, il sert,
Prêtre et père à la fois, son Dieu dans un désert.

Celui qui règne ici d'une façon hautaine
N'a point voulu parer sa maison puritaine ;
Mais l'œil trouve un miroir sur les aciers brunis.
La main se réfléchit sur les meubles vernis ;
Nul tableau sur les murs ne fait briller l'image
D'un pays merveilleux, d'un grand homme ou d'un sage,
Mais, sous un cristal pur, orné d'un noir feston,

Un billet en dix mots qu'écrivit Washington.
Quelques livres rangés, dont le premier, Shakspeare
(Car des deux bords anglais ses deux pieds ont l'empire)
Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
Les lectures du soir et les heures du thé.
Tout est prêt et rangé dans sa juste mesure,
Et la maîtresse, assise au coin d'une embrasure,
D'un sourire angélique et d'un doigt gracieux
Fait signe à ses enfants de baisser leurs beaux yeux.

IV

— La sauvage Indienne au milieu d'eux s'avance :
« Salut, maître. Moi, femme, et seule en ta présence,
Je te viens demander asile en ta maison ;
Nourris mes deux enfants ; tiens-moi dans ta prison [10],
Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches
Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
Mes frères ; mon mari ne s'est point échappé.
Nos hameaux sont brûlés comme aussi la prairie.
J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie ;
Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs,
Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »
— Elle dit sans pleurer et sur le seuil se pose,
Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose.

Le maître, d'un regard intelligent, humain,
Interroge sa femme en lui serrant la main.
« Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille ;
Tes pères ne sont plus ; que leur dernière fille
Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
Tes enfants grandiront innocents comme toi ;
Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
Est sacrée et confère un droit héréditaire
A celui qui la sert de son bras endurci.
Caïn le laboureur a sa revanche ici,
Et le chasseur Abel [11] va, dans ses forêts vides,
Voir errer et mourir ses familles livides,
Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme [12].

« Hommes à la peau rouge ! Enfants, qu'avez-vous fait ?
Dans l'air d'une maison votre cœur étouffait,
Vous haïssiez la paix, l'ordre et les lois civiles,
Et la sainte union des peuples dans les villes,
Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
C'est la Loi qui sur vous s'avance en vous pressant.
La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste,
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.
Sur les deux bords des mers vois-tu de tout côté
S'établir lentement cette grave beauté ?
Prudente fée, elle a, dans sa marche cyclique,
Sur chacun de ses pas mis une République.
Elle dit, en fondant chaque neuve cité :
« Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté. »
Sur le haut des grands monts, sur toutes les collines,
De la Louisiane aux deux sœurs Carolines [13],
L'œil de l'Européen qui l'aime et la connaît
Sait voir planer, de loin, sa pique et son bonnet,
Son bonnet phrygien, cette pourpre où s'attache,
Pour abattre les bois, une puissante hache.
Moi, simple pionnier, au nom de la Raison,
J'ai planté cette pique au seuil de ma maison,
Et j'ai, tout au milieu des forêts inconnues,
Avec ce fer de hache ouvert des avenues ;
Mes fils, puis, après eux, leurs fils et leurs neveux [14]
Faucheront tout le reste avec leurs bras nerveux,
Et la terre où je suis doit être aussi leur terre :
Car de la sainte Loi tel est le caractère
Qu'elle a de la Nature interprété les cris.
Tourne sur tes enfants tes grands yeux attendris,
Ma sœur, et sur ton sein. Cherche bien si la vie
Y coule pour toi seule. Es-tu donc assouvie
Quand brille la santé sur ton front triomphant ?
Que dit le sein fécond de la mère à l'enfant,
Que disent, en courant les veines azurées,
Que disent, en tombant, les gouttes épurées [15] ?
Que dit le cœur qui bat et les pousse à grands flots ?
— Ah ! le sein et le cœur, dans leurs divins sanglots
Où les soupirs d'amour aux douleurs se confondent,
Aux morsures d'enfant le cœur, le sein répondent :
« A toi mon âme, à toi ma vie, à toi mon sang,
« Qui du cœur de ma mère au fond du tien descend,
« Et n'a passé par moi, par mes chastes mamelles,

« Qu'issu du philtre pur des sources maternelles ;
« Que tout ce qui fut mien soit tien, ainsi que lui ! »

. . . . . .

« Oui ! dit la blonde Anglaise en l'interrompant. — Oui ! »
Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
De son sein nu et brun à son enfant sauvage,
Tandis que l'autre fils lui tendait ses deux bras.

« Sois donc notre convive, avec nous tu vivras,
Poursuivit le jeune homme, et peut-être, chrétienne !
Un jour, ma forte loi, femme, sera la tienne,
Et tu célébreras avec nous, tes amis,
La fête de Noël au foyer de tes fils. »

1843 [10].

LA COLÈRE DE SAMSON [1]

Le désert est muet, la tente est solitaire.
Quel pasteur courageux la dressa sur la terre
Du sable et des lions ? — La nuit n'a pas calmé
La fournaise du jour dont l'air est enflammé.
Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.
Le lin blanc de la tente est bercé mollement ;
L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,
Des voyageurs voilés intérieure étoile,
Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds :
C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés
Aux genoux réunis du maître jeune et grave
Dont la force divine obéit à l'esclave.
Comme un doux léopard elle est souple et répand
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
Ses grands yeux, entrouverts comme s'ouvre l'amande,
Sont brûlants du plaisir que son regard demande,
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
Ses flancs, plus élancés que ceux de la gazelle,

Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor[2],
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
Sont chastement pressés d'étoffes syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis[3].
Elle s'endort sans force et riante et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.
Lui, murmure le chant funèbre et douloureux
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
Elle ne comprend pas la parole étrangère,
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles
Le prendront dans leurs lacs[4] aux premières paroles.
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche ;
Sous son bras, sous son cœur se livre celui-là,
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

« Elle rit et triomphe ; en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante

De ne rien éprouver des atteintes du feu.
A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :
Elle se fait aimer sans aimer elle-même ;
Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime ;
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
Un sacrifice illustre et fait pour étonner
Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,
La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.
— Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! —
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens [5] ! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,
Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Éternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins [6] n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie !
Trois fois [7] elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée
De se voir découverte ensemble et pardonnée [8],
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain [9]
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée !
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer,

Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »
Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux [10],
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,
Le placèrent debout, silencieusement,
Devant Dagon, leur dieu, qui gémit sourdement
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin
Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain,
Et près de la génisse aux pieds du dieu tuée
Placèrent Dalila [11], pâle prostituée,
Couronnée, adorée et reine du repas,
Mais tremblante et disant : « IL NE ME VERRA PAS ! »

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes [12]
Qui faisaient le soutien des immenses pylônes,
Écrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?

Terre et ciel ! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs !

Écrit à Shavington [13] *(Angleterre), 7 avril 1839.*

LA MORT DU LOUP

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes[1],
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués[2].
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament,
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers[3] et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions, pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au-delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence[4],
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre

Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient[5] les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris[6];
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux[7], la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles[8]
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse [9],
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant [10] dans les bois, j'ai tout d'abord [11] monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

*Écrit au château du M***, 1843.*

LA FLÛTE

R P.28

I

Un jour, je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre
Un Pauvre qui posa sur ce vieux banc de marbre
Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.
Il paraissait chercher dans les longues allées
Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées ;
Il suivait à regret la trace des passants
Rares et qui, pressés, s'en allaient en tous sens.
Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue
Et d'un amer souper dans un logis malsain.
Cependant il tirait lentement de son sein,
Comme se préparait au martyre un apôtre,
Les trois parts d'une Flûte et liait l'une à l'autre,
Essayait l'embouchure à son menton tremblant,
Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,
Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa veine,
Personne autour de lui pour entendre et juger
L'humble acteur d'un public ingrat et passager.
J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste
Sans attendre un regard de son œil doux et triste

En ce temps de révolte et d'orgueil si rempli ;
Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

II

Il me fit un tableau de sa pénible vie.
Poussé par ce démon qui toujours nous convie,
Ayant tout essayé, rien ne lui réussit,
Et le chaos entier roulait dans son récit.
Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles.
D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
Gigantesque écriteau sur un front assuré,
Promené dans Paris d'une façon hautaine ;
Bonaparte et Byron, poète et capitaine.
Législateur aussi, chef de religion
(De tous les écoliers c'est la contagion),
Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
De quelques âges d'or et des métempsycoses
De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer ;
Il l'appliquait à tout, espérant importer
Sa révolution dans sa philosophie ;
Mais des contrebandiers notre âge se défie ;
Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé ;
D'un seul argument fin son ballon fut crevé.

Pour hisser sa nacelle, il en gonfla bien d'autres
Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
Il dépouilla leur froc. (Lui-même le premier
Souriait tristement de cet air cavalier
Dont sa marche, au début, avait été fardée
Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée,
Car, plus grave à présent, d'une double lueur
Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur :
Le Bon Sens qui se voit, la Candeur qui l'avoue,
Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
Laissant donc les couvents, panthéistes ou non,
Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom
Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles ;
Mais, faute de savoir [1], il sombra sous ses voiles
Avant d'avoir montré son pavillon aux airs.
Alors rien devant lui que flots noirs et déserts,
L'océan du travail si chargé de tempêtes

Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
Radeau désespéré que trop souvent déploie
L'équipage affamé qui se perd et se noie.
Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
Fit ce que fait tout homme invalide et sans pain.

« Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
Je vois grossir l'obstacle en invincible amas,
Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas[2].
— Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
Pourquoi me poursuis-tu[3], toi qui ne peux m'étreindre ?
— Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
Et je demeure aveugle et je me sens maudit. »

III

« Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes,
Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme,
Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
N'ont découvert un mot par qui fût condamné
L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né.

« C'est assez de souffrir sans se juger coupable
Pour avoir entrepris et pour être incapable.
J'aime, autant que le fort, le faible courageux
Qui lance un bras débile en des flots orageux,
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
Ce Sisyphe[4] éternel est beau, seul, tout meurtri,
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
A toujours ramasser son rocher qui retombe.
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris ;

Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas.
Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

« Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence
Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud [5],
Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.
Et, pour vous faire ici quelque comparaison,
Regardez votre Flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre ? Était-il pas ou moins rude ou moins tendre ?
Eh bien, c'est au bois lourd que sont tous les défauts,
Votre souffle était juste et votre chant est faux.
Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
Je crois qu'après la mort, quand l'union [6] s'achève,
L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,
Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
Que son souffle était faux par le faux instrument,
N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre ;
Que le corps seulement empêchait l'équilibre ;
Et, calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

IV

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
Et contempla sa Flûte avec une autre vue ;
Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect,
Il la baisa deux fois en signe de respect,
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve Regina* [7] que chantent les Trappistes.
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré [8].

LE MONT DES OLIVIERS

I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux :
Triste jusqu'à la mort [1], l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe,
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre ;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père ! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend [2], il crie avec effroi :
« Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi ? »
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'Homme alors remonte lentement ;
Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme [3], et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
« Mon Père ! » Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis [4], et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre !
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit [5] une parole neuve [6],
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur et sa douceur est telle
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « FRATERNITÉ ».

« Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour [7] l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole [8],
La parole au combat, comme aux trésors l'obole [9],
Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain ;
Si j'ai coupé les temps en deux parts [10], l'une esclave
Et l'autre libre ; — au nom du passé que je lave
Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
Versons-en la moitié pour laver l'avenir !
Père libérateur ! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
« Il est permis pour tous [11] de tuer l'innocent. »
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages [12]
Qui troubleront l'esprit de chaque nation
En donnant un faux sens à ma Rédemption.
— Hélas ! je parle encor, que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole ;
Éloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !

Quand les Dieux [13] veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes ;
Et, si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
Qui, dans le paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

« Mal et Doute ! En un mot [14] je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création ! —
Sur son tombeau désert [15] faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens ;
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ;
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;
Si la Terre est pour eux ou s'ils sont pour la Terre ;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison ;
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions ;
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée [16]
Attristant la Nature à tout moment frappée ;
Si le Juste et le Bien, si l'Injuste et le Mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles [17],
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules ;

Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux [18] immérités, de la mort des enfants ;
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées,
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit [19],
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit ;
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable [20],
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines Éternelles,
Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes :
— Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il renonce et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'éternité ! »
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;
La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas [21].

LE SILENCE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures,
Le Fils de l'Homme ait dit [22] ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid [23] silence
Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

LA BOUTEILLE A LA MER

CONSEIL A UN JEUNE HOMME INCONNU [1]

I

Courage, ô faible enfant de qui ma solitude [2]
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail [3] de l'étude.
Oubliez les enfants par la mort arrêtés ;
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre [4] ;
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin, oubliez l'homme [5] en vous-même. — Écoutez :

II

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond [6] ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant [7], sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant [8] qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance ;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens [9].
— Il se résigne, il prie ; il se recueille, il pense
A celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant ;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre de Feu.
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes [10].
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

VII

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes [11]
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs [12] dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme [13], de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste [14] au pavillon béni.

IX

On avait mis en panne [15], et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.

Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému [16] répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
Dans la mousse d'Aï [17] luit l'éclair d'un bonheur [18] ;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence ; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille [19] penchée
Marque avec le compas [20] tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer [21].
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables !
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois ?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges ?
Espérances roulant comme roulent les neiges ;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts !

XIII

Où sont-ils à présent ? où sont ces trois cents braves ?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens [22] ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi, de ces trois cents il n'en reste que dix !

XIV

Le Capitaine encor jette un regard au [23] pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port ;
Que d'une île inconnue il agrandit la terre ;
Qu'il marque un nouvel astre [24] et le confie [25] au sort ;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées ;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère ;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau [26].

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer [27] la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente [28] elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement.

Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée [29] :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée [30],
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des corsaires [31] ;
Le négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux du couchant au levant !
La frégate [32] reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours [33] ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides [34]
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir ? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience ;
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse !
Une gloire de plus luit sur la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants[35] bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration ! »

XXIV

Souvenir éternel ! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur[36],
Dans le Juste et le Bien, source à peine entrouverte,
Dans l'art inépuisable, abîme de splendeur !
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux !
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
Dites en souriant, comme ce capitaine :
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux ! »

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées ;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

R P18

WANDA

HISTOIRE RUSSE

Conversation au bal à Paris [1].

UN FRANÇAIS.

Qui donc vous a donné ces bagues enchantées
Que vous ne touchez pas sans un air de douleur ?
Vos mains, par ces rubis, semblent ensanglantées.
Ces cachets grecs, ces croix, souvenir d'un malheur,
Sont-ils chers et cruels ? sont-ils expiatoires ?
Le pays des Ivans a seul ces perles noires,
D'une contrée en deuil symboles sans couleur.

WANDA, grande dame russe.

Celle qui m'a donné ces ornements de fête,
Ce cachet dont un Czar fut le seul possesseur,
Ces diamants en feu qui tremblent sur ma tête,
Ces reliques sans prix d'un Saint intercesseur,
Ces rubis, ces saphirs qui chargent ma ceinture,
Ce bracelet qu'émaille une antique peinture,
Ces talismans sacrés, c'est l'esclave, ma sœur [2].

Car elle était Princesse, et maintenant qu'est-elle ?
Nul ne l'oserait dire et n'ose le savoir.
On a rayé le nom dont le monde l'appelle.
Elle n'est qu'une femme et mange le pain noir,
Le pain qu'à son mari donne la Sibérie ;
Et parmi les mineurs [3] s'assied pâle et flétrie,
Et boit chaque matin les larmes du devoir.

En ce temps-là, ma sœur, sur le seuil de la porte,
Nous dit : « Vivez en paix, je vais garder ma foi,
Gardez ces vanités ; au monde je suis morte,
Puisque le seul que j'aime est mort devant la loi.

Des splendeurs de mon front conservez les ruines,
Je le suivrai partout, jusques au fond des mines :
Vous qui savez aimer, vous feriez comme moi.

« L'Empereur[4] tout-puissant, qui voit d'en haut les choses,
Du Prince mon seigneur voulut faire un forçat.
Dieu seul peut reviser un jour ces grandes causes
Entre le souverain, le sujet et l'État.
Pour moi, je porterai mes fils sur mon épaule,
Tandis que mon mari, sur la route du pôle,
Marche et traîne un boulet, conduit par un soldat.

« La fatigue a courbé sa poitrine écrasée ;
Le froid gonfle ses pieds dans des chemins mauvais ;
La neige tombe en flots sur sa tête rasée ;
Il brise les glaçons sur le bord des marais.
Lui de qui les aïeux s'élisaient pour l'Empire
Répond : « Serge », au camp même où tous leur disaient : « Sire »
Comment puis-je, à Moscou, dormir dans mon palais ?

« Prenez donc, ô mes sœurs, ces signes de mollesse[5].
J'irai dans les caveaux, dans l'air empoisonneur,
Conservant seulement, de toute ma richesse,
L'aiguille et le marteau pour luxe et pour honneur ;
Et, puisqu'il est écrit que la race des Slaves
Doit porter et le joug et le nom des esclaves,
Je descendrai vivante au tombeau du mineur.

« Là, j'aurai soin d'user ma vie avec la sienne ;
Je soutiendrai ses bras quand il prendra l'épieu,
Je briserai mon corps pour que rien ne retienne
Mon âme quand son âme aura monté vers Dieu ;
Et bientôt, nous tirant des glaces éternelles[6],
L'ange de mort viendra nous prendre sous ses ailes
Pour nous porter ensemble aux chaleurs du ciel bleu. »

Et ce qu'elle avait dit, ma sœur l'a bien su faire ;
Elle a tissu le lin, et de ses écheveaux
Espère en vain former son linceul mortuaire,
Et depuis vingt hivers achève vingt travaux,

Calculant jour par jour, sur ses mains enchaînées,
Le grain du chapelet de ses sombres années.
Quatre enfants ont grandi dans l'ombre des caveaux.

Leurs yeux craignent le jour quand sa lumière pâle
Trois fois dans une année éclaire leur pâleur.
Comme pour les agneaux, la brebis et le mâle
Sont parqués à la fois par le mauvais pasteur.
La mère eût bien voulu qu'on leur apprît à lire,
Puisqu'ils portaient le nom des Princes de l'Empire,
Et n'ont rien fait encor qui blesse l'Empereur.

Un jour de fête, on a demandé cette grâce
Au Czar, toujours affable et clément souverain,
Lorsqu'au front des soldats seul il passe et repasse.
Après dix ans d'attente, il répondit enfin :
« Un esclave a besoin d'un marteau, non d'un livre :
La lecture est fatale à ceux-là qui, pour vivre,
Doivent avoir bon bras pour gagner un bon pain. »

Ce mot fut un couteau pour le cœur de la mère ;
Avant qu'il ne fût dit, quand s'asseyait ma sœur,
Ses larmes sillonnaient la neige sur la terre,
Tombant devant ses pieds, non sans quelque douceur.
Mais aujourd'hui, sans pleurs, elle passe l'année
A regarder ses fils d'une vue étonnée [7] ;
Ses yeux secs sont glacés d'épouvante et d'horreur !

LE FRANÇAIS.

Wanda, j'écoute encore après votre silence ;
J'ai senti sur mon cœur peser ce doigt d'airain
Qui porte au bout du monde à toute âme qui pense
Les épouvantements du fatal souverain.
Cet homme enseveli vivant avec sa femme,
Ces esclaves enfants dont on va tuer l'âme,
Est-ce de notre siècle ou du temps d'Ugolin [8] ?

Non, non, il n'est pas vrai que le Peuple en tout âge,
Lui seul[9] ait travaillé, lui seul ait combattu,
Que l'immolation, la force et le courage
N'habitent pas un cœur de velours revêtu.
Plus belle était la vie et plus grande est sa perte,
Plus pur est le calice où l'hostie est offerte.
Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu !

Tandis que vous parliez, je sentais dans mes veines
Les imprécations bouillonner sourdement ;
Vous ne maudissez pas, ô vous, femmes romaines[10] !
Vous traînez votre joug silencieusement.
Éponines du Nord[11], vous dormez dans vos tombes[12],
Vous soutenez l'esclave au fond des catacombes
D'où vous ne sortirez qu'au dernier jugement.

Peuple silencieux, souverain gigantesque !
Lutteurs de fer toujours muets et combattants !
Pierre[13] avait commencé ce duel romanesque :
Le verrons-nous finir ? Est-il de notre temps ?
Le dompteur est debout nuit et jour, et surveille
Le dompté qui se tait jusqu'à ce qu'il s'éveille,
Se regardant l'un l'autre ainsi que deux Titans.

En bas, le Peuple voit de son œil de Tartare
Ses Seigneurs révoltés, combattus par ses Czars,
Aiguise sur les pins sa hache et la prépare
A peser tout son poids dans les futurs hasards.
En haut, seul, l'Empereur sur la Russie entière
Promène en galopant l'autre hache dont Pierre
Abattit de sa main les têtes des boyards[14].

Une nuit, on a vu ces deux larges cognées
Se heurter, se porter des coups profonds et lourds.
Les hommes sont tombés ; les femmes, résignées,
Ont marché dans la neige à la voix des tambours,
Et, comme votre sœur, ont d'une main meurtrie
Bercé leurs fils au bord des lacs de Sibérie,
Et cherché pour dormir la tanière des ours.

Et ces femmes sans peur, ces reines détrônées,
Dédaignent de se plaindre et s'en vont au désert

Sans détourner les yeux, sans même être étonnées
En passant sous la porte où tout espoir se perd.
A voir leur front si calme, on croirait qu'elles savent
Que leurs ans, jour par jour, par avance se gravent
Sur un livre éternel devant le Czar ouvert.

Quel signe formidable a-t-il au front, cet homme ?
Qui donc ferma son cœur des trois cercles de fer
Dont s'étaient cuirassés les empereurs de Rome
Contre les cris de l'âme et les cris de la chair ?
Croit-on parmi vos serfs qu'à la fin il se lasse
De semer les martyrs sur la neige et la glace,
D'entasser les damnés dans un terrestre enfer ?

S'il était vrai qu'il eût au fond de sa poitrine
Un cœur de père ému des pâleurs d'un enfant,
Qu'assis près de sa fille à la beauté divine,
Il eût les yeux en pleurs, l'air doux et triomphant,
Qu'il eût pour rêve unique et désir de son âme
Quelques jours de repos pour emporter sa femme
Sous les soleils du sud qui réchauffent le sang ;

S'il était vrai qu'il eût conduit hors du servage
Un peuple tout entier de sa main racheté,
Créant le pasteur libre et créant le village
Où l'esclave tartare avait seul existé,
Pareil au voyageur dont la richesse est fière
D'acheter mille oiseaux et d'ouvrir la volière
Pour leur rendre à la fois l'air et la liberté ;

Il aurait déjà dit : « J'ai pitié, je fais grâce ;
« L'ancien crime est lavé par les martyrs nouveaux » ;
Sa voix aurait trois fois répété dans l'espace,
Comme la voix de l'ange ouvrant les derniers sceaux [15],
Devant les nations surprises, attentives,
Devant la race libre et les races captives :
« La brebis m'a vaincu par le sang des agneaux. »

Mais il n'a point parlé, mais cette année encore
Heure par heure en vain lentement tombera,

Et la neige sans bruit, sur la terre incolore,
Aux pieds des exilés nuit et jour gèlera.
Silencieux devant son armée en silence,
Le Czar, en mesurant la cuirasse et la lance,
Passera sa revue et toujours se taira.

5 novembre 1847.

DIX ANS APRÈS

UN BILLET DE WANDA

AU MÊME FRANÇAIS, A PARIS

De Tobolsk en Sibérie, le 21 octobre 1855,
jour de la bataille de l'Alma.

Vous disiez vrai. Le Czar s'est tu. — Ma sœur est morte.
Les serfs de Sibérie ont porté le cercueil,
Et les fils de la sainte et de la femme forte
Comme esclaves suivaient, sans nom, sans rang, sans deuil.
La cloche seule émeut la ville inanimée.
Mais, au sud, le canon s'entend vers la Crimée [16]
Et c'est au cœur de l'ours [17] que Dieu frappe l'orgueil.

SECOND BILLET DE WANDA

AU MÊME FRANÇAIS

De Tobolsk en Sibérie, après la prise
du fort Malakoff [18].

Sébastopol détruit n'est plus. — L'aigle de France [19]
L'a rasé de la terre, et le Czar étonné
Est mort de rage [20]. — On dit que la balance immense
Du Seigneur a paru quand la foudre a tonné.
— La sainte la tenait flottante dans l'espace.
L'épouse, la martyre a peut-être fait grâce,
Dieu du ciel ! — Mais la mère a-t-elle pardonné [21] ?

L'ESPRIT PUR[1]

A ÉVA[2]

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme[3],
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes.
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre :
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres ;
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod[4], jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens[5] du roi, déroutant[6] ceux des princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent

Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;
Puis, sur leur talon rouge[7], en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-Bœuf[8] avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix[9] sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons.

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier[10],
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier
Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
Disant : « Ici passaient deux races[11] de la Gaule
Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des titres de l'ESPRIT[12]. »

VIII

Ton règne est arrivé, PUR[13] ESPRIT, roi du monde !
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos cœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,

L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traces sur le sable,
Colombe au bec d'airain ! VISIBLE SAINT-ESPRIT !

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste, et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées [14],
L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence [15],
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs [16].

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ·
Je peux en ce miroir [17] *me connaître moi-même* [18],
Juge [19] toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées [20]
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez

10 mars 1863 [21].

APPENDICE

PIÈCES NON RECUEILLIES PAR VIGNY DANS L'ÉDITION DÉFINITIVE[1]

HÉLÉNA

EXTRAIT[2]

Les navires[3] penchés volaient sur l'eau dorée
Comme de cygnes blancs une troupe égarée
Qui cherche l'air natal et le lac paternel.
Le spectacle des mers est grand et solennel :
Ce mobile désert, bruyant et monotone,
Attriste la pensée encor plus qu'il n'étonne ;
Et l'homme, entre le Ciel et les ondes jeté,
Se plaint d'être si peu devant l'immensité.
Ce fut surtout alors que cette mer antique
Aux Grecs silencieux apparut magnifique.
La nuit, cachant les bords, ne montrait à leurs yeux
Que les tombeaux épars et les temples des dieux[4],
Qui, brillant tour à tour au sein des îles sombres,
Escortaient les vaisseaux, comme de blanches ombres,
En leur parlant toujours et de la liberté,
Et d'amour, et de gloire, et d'immortalité.
Alors Mora[5], semblable aux antiques Rapsodes[6]
Qui chantaient sur ces flots d'harmonieuses odes,
Enflamma ses discours de ce feu précieux
Que conservent aux Grecs l'amour et leurs beaux cieux :
« O regarde, Héléna[7] ! que ta tête affligée
« Se soulève un moment pour voir la mer Égée ;
« O respirons cet air ! c'est l'air de nos aïeux,
« L'air de la liberté qui fait les demi-dieux ;
« La rose et le laurier qui l'embaument sans cesse,

« De victoire et de paix lui portent la promesse,
« Et ces beaux champs captifs qui nous sont destinés
« Ont encor dans leur sein des germes fortunés :
« Le soleil affranchi va tous les faire éclore.
« Vois ces îles : c'étaient les corbeilles de Flore ;
« Rien n'y fut sérieux, pas même les malheurs ;
« Les villes de ces bords avaient des noms de fleurs [8] ;
« Et, comme le parfum qui survit à la rose,
« Autour des murs tombés leur souvenir repose.
« Là, sous ces oliviers au feuillage tremblant,
« Un autel de Vénus lavait [9] son marbre blanc ;
« Vois cet astre si pur dont la nuit se décore
« Dans ce ciel amoureux, c'est Cythérée [10] encore :
« Par nos riants aïeux ce ciel est enchanté,
« Son plus beau feu reçut le nom de la beauté [11],
« La beauté leur déesse. Ame de la nature [12],
« Disaient-ils, l'univers roule dans sa ceinture ;
« Elle vient, le vent tombe et la terre fleurit ;
« La mer, sous ses pieds blancs, s'apaise et lui sourit.
« Mensonges [13] gracieux, religion charmante
« Que rêve encor l'amant auprès de son amante ! »

. . . . . .

Héléna releva son front et ses beaux yeux,
Les égara longtemps sur la mer et les cieux ;
Ses pleurs avaient cessé, mais non pas sa tristesse.
D'un rire dédaigneux : « C'est donc une autre Grèce,
« Dit-elle, où vous voyez des temples et des fleurs ?
« Moi, je vois des tombeaux brisés par des malheurs [14]. »

SUZANNE

FRAGMENTS [1]

C'ÉTAIT quand le palmier, de sa pluie odorante,
Distille du shekar [2] la liqueur enivrante,
Le doux mois de Nisan [3] qui souffle les chaleurs
Semait sur les gazons la grâce de ses fleurs ;
Babylone aux cent tours que le sable environne
Suspendait ces jardins [4] qui forment sa couronne
Et l'Euphrate [5] en ses murs lentement épanché
Roulait l'or de ses flots sous le saule penché.

Mais le peuple de Dieu [6] ne levait plus sa tête,
Le printemps à ses yeux n'était plus une fête,
Les soldats de Saül [7] avaient perdu leurs rois,
Les chantres de David [8] avaient perdu la voix
Car ils étaient captifs. Sous le deuil et la cendre [9],
Souvent dans les tombeaux on les voyait descendre.
Les saules balançaient leurs luths [10] silencieux,
Ils s'asseyaient ensemble, et toujours de leurs yeux
Des pleurs constants tombaient dans l'onde passagère.
Hélas ! on pleure tant sur la terre étrangère !

Or dans les vastes murs que le peuple entourait
Se baignait une femme en un jardin secret [11].
. . . . . .
A travers les gazons son escorte fidèle
Au geste de sa main se retira loin d'elle
Comme à travers le ciel passe l'essaim nombreux
Des cygnes de Java qu'admirent les Hébreux.
Aussitôt, s'appuyant sur la rive inclinée,
Elle y toucha la lyre à sa voix destinée.
Mais elle s'arrêtait lorsqu'un arbre agité
Venait de quelque effroi [12] glacer sa nudité.
Et quand ses cheveux noirs et leurs tresses humides
Tombaient sur le cinnor [13] et sur ses mains timides,
On aurait cru revoir le bel ange des eaux
Que la création fit sortir des roseaux.
Israël [14] a gardé l'hymne tendre et pieuse
Que chantait doucement sa voix harmonieuse :

« De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix [15] ?
Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois :
Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

« O fortifiez-moi ! mêlez des fruits aux fleurs !
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
J'ai cherché dans les nuits à l'aide de la flamme
Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

« O ! comment à ma couche est-il donc enlevé ?
Je l'ai cherché partout et ne l'ai pas trouvé.
Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe [16]
Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

« Il est blanc [17] entre mille et brille le premier ;
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier ;
A l'ombre du palmier je me suis reposée,
Et d'un nard [18] précieux ma tête est arrosée.

« Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi [19]
Qui tempèrent [20] dans l'or le soleil de midi.
Sa voix passe en douceur la voix des tourterelles
Et les femmes souvent se le sont dit entre elles.

« Son front est comme un lis dans les champs, et ses yeux
Sont comme un double lac où se mirent les cieux.
Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête,
Et que de sa main droite il soutienne ma tête !

« Car, égale en éclat aux tentes de Cédar [21],
Que l'or brode en festons sur un sombre étendard,
Regardez, je suis noire [22] et pourtant je suis belle,
Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

« Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
Je sais que le sourire est plein de vanité,
Je sais la femme forte et veux suivre sa voie :
« Elle a cherché la laine, et le lin, et la soie,

« Ses doigts ingénieux ont travaillé longtemps ;
« Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps ;
« Ses fuseaux ont tissu la toile d'Idumée [23]
« Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée.

« Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent ;
« Elle a de la bonté le langage indulgent ;
« Ses fils l'ont dite heureuse et de force douée,
« Ils se sont levés tous, et tous ils l'ont louée.

« Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
Lorsque j'ai dit ces mots, plein d'un nouvel amour,
De ses bras parfumés mon époux m'environne,
Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne. »

Ainsi disait Suzanne, et du roi Samuel [24]
Unissait à son chant le chant habituel,
Comme le sage Hiram [25], qui de la Maison sainte

Vint de Tyr à Sion [26] orner la riche enceinte,
Unissait le porphyre au bronze noir des bains
Et l'or à l'olivier manteau des Chérubins.

Sous ses beaux doigts encor tremblaient les cordes jaunes,
Lorsque d'un jeune chêne entouré de longs aulnes,
Elle entendit sortir une flatteuse voix [27]
Qui la venait troubler pour la première fois.

« Reine entre les Beautés, l'éclat qui te décore
Te vaut le nom des Lis et les efface encore.
Ainsi qu'un pur encens tu parfumes les airs,
Tu viens comme l'Aurore au milieu des déserts,
Mais ceinte de splendeur tu marches ignorée,
Sans savoir de quels yeux tu dois être adorée,
Quelle âme tu remplis, ou quels cœurs ont blessés
Tes cheveux noirs voilant tes regards abaissés.
Ne lèveras-tu pas ta tête en vain confuse ?
Ce que ta solitude aux yeux mortels refuse,
Ce trésor demi-nu de grâce et de beauté,
Que l'onde en soupirant baigne avec volupté,
Qu'un flot imitateur double à notre espérance
En trahissant deux fois ta pudique ignorance ;
Cette bouche entrouverte à des baisers absents,
Ainsi que la grenade ou la fleur de l'encens ;
Ces deux bras enlacés sur le luth que tu presses
Tels que deux cygnes blancs unis par des caresses,
Ces biens, crois-tu qu'un seul les doive tous aimer
Ou que tous pour un seul se doivent animer?
Non, beau lis d'Israël, tu t'élèves sans tache,
Comme le ciel des nuits qu'aucun sable ne cache,
Comme le ciel aussi laisse chacun de nous
Devant l'astre choisi s'arrêter à genoux ;
Un regard de tes yeux est l'âme de mon âme.
Peut-être un autre est là, brûlé d'une autre flamme,
Qui de ton col de neige admire la beauté ;
Tels, de la blanche lune adorant la clarté,
Les peuples de Madaï [28] permettent que les Mages [29]
Des Rois dans d'autres feux adorent les images,
Et tous viennent en paix lorsque le jour s'enfuit
Avec des chants divers chanter la même nuit.
De tes faveurs sur nous partage la rosée.
Quand sous la Pyramide elle s'est reposée,

L'hirondelle est heureuse aux sommets de l'Hermon [30],
Et sous les lambris d'or des tours de Salomon,
Fais comme elle, et comme elle incertaine et légère,
Apprends la volupté riante et passagère ;
Viens, foulons sous nos pieds ces populaires lois
Par qui ton cœur jamais n'entendit qu'une voix,
Par qui tes yeux n'ont vu qu'un inflexible maître
Te cachant l'univers qui voulait te connaître,
Et sous un mur farouche enfermant tous tes pas,
Qu'auraient semés de lis ceux qu'il n'égale pas ;
Tandis qu'en ce moment où ta bouche le chante,
D'un amour étranger, lui, sans doute, il s'enchante,
Et des feuilles de rose et des parfums brûlés
Couvrant ses blonds cheveux par ta voix adulés,
A vingt jeunes beautés de Lud et de Palmyre [31]
Demande quelque danse ou le chant qu'il admire,
Et prodigue à longs flots cet indolent bonheur
Dont ton hymne perdu regrette enfin l'honneur. »

Ainsi qu'un jeune enfant, qui, seul et sans alarmes,
Pour la première fois entend le bruit des armes,
D'abord reste immobile et regarde effrayé
L'amas mouvant des dards, de mille feux rayé,
Mais découvrant sous l'or des figures sanglantes,
Fuit dans la ville en paix les plaines turbulentes ;
Telle d'abord Suzanne immobile écoutait
Ces mots insidieux dont l'encens la flattait,
Jamais la voix d'un homme en ces vastes retraites
N'avait osé troubler ses actions secrètes,
Nul homme à sa beauté n'avait jamais souri,
Si ce n'était son frère et son jeune mari.
Aussi rouge et brûlant d'une chaste colère
Et s'entourant des plis d'un voile tutélaire
Orné d'un beau dessin d'or pur et qu'autrefois
Aux heures de la nuit avaient tissu ses doigts
Quand son époux près d'elle et prolongeant les veilles
Des pasteurs d'Orient lui contait les merveilles [32],
Les deux mains sur son cœur, n'osant plus s'arrêter,
Sur la rive opposée elle voulut monter.
Mais là, sous un lentisque [33], insultante et sonore,
Une seconde voix vint l'implorer encore,
Et la fit se plonger dans ses flots favoris
Comme l'oiseau de mer qu'un orage a surpris.

« N'espère pas nous fuir, belle et fière imprudente,
Trop de soins ont aidé notre amour trop ardente,
Nous avons su troubler les regards des humains,
Et ta beauté ne peut échapper à nos mains,
Ta main imprévoyante a chassé tes esclaves
Les nôtres t'ont tissu de prudentes entraves.
N'espère pas, Suzanne, épouvanter nos fronts,
Plus forts que tes refus, inutiles affronts,
Ils portent ce bandeau des juges de la terre
Qui sur les yeux du peuple impose le mystère.
La terre ne voit pas, et le faible souffrant
N'a jamais attendri le ciel indifférent.
En vain tu traîneras, suppliante, alarmée,
Ton innocence en pleurs contre nous deux armée,
En vain ton désespoir à ses pieds abattu
Jetterait au Dieu sourd les cris de la vertu,
Devant le peuple entier pâlira ton excuse,
Si notre témoignage en gémissant l'accuse [34] ;
Pour ton Dieu, que sait-il de ce qu'on fait ici ?
Son regard par lui-même est toujours obscurci :
Caché sous le manteau d'un dédaigneux nuage,
Voilant aux chérubins son rapide passage,
Il va d'un pôle à l'autre et marche dans ses cieux
Sans que jusqu'à la terre il abaisse ses yeux.
Viens donc, et plus facile, aimant celui qui t'aime,
Puiser ta sûreté dans ta faute elle-même. »

Malheur, trois fois malheur à la faible beauté !

. . . . . .

Quand le Serpent damné, sur l'herbe triste et pâle,
Roulant ses anneaux d'or, d'émeraude et d'opale,
S'attachant au pied d'Ève ainsi qu'un bracelet,
Engourdissant son pas qui déjà chancelait,
Par sa molle éloquence, hélas ! trop bien suivie,
Porta la mort [35] au sein qui nous donna la vie,
L'art de ses doux propos était moins séducteur.
Car ainsi s'exprima l'invisible imposteur
Dont la voix, tour à tour enjouée ou plaintive,
Arrêta dans les eaux sa victime attentive,
Qui, ne respirant plus, de son impur discours
D'un geste ni d'un cri n'osa troubler le cours.

La Muse française, *avril 1824*.

SUR LA MORT DE BYRON

Son génie était las des gloires de la lyre,
Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
Sa main impatiente avait saisi le fer [1].

Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde [2] :
Orné de la première, il voulait la seconde ;
Il allait la chercher au pays du laurier [3],
Et le poète en lui faisait place au guerrier.

Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense ;
Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence !
Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
Tout éblouis encor de rêves glorieux !

Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite ;
Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite ;
Et s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.

A l'éternel foyer Dieu rappelle ton âme ;
Tu le sais à présent [4] d'où venait cette flamme
Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
A dévoré ton corps et brûlé tout ton sang.

. . . . . .

Peut-être, parvenue à l'âge des douleurs,
Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,
Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille [5] ;

Et quand le luth muet et le fer paternel
Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

. . . . . .

Poète-conquérant, adieu pour cette vie !
Je regarde ta mort et je te porte envie ;

Car tu meurs à cet âge [6] où le cœur, jeune encor,
De ses illusions conserve le trésor :

Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

1824.

LA BEAUTÉ IDÉALE[1]

« Où donc est la beauté que rêve le poète ?
Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète,
Et souvent il voudrait, par son rêve égaré,
Confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé.
Il voudrait ajouter les sons à la peinture.
A son gré, si la Muse imitait la Nature,
Les formes, la pensée et tous les bruits épars
Viendraient se rencontrer dans le prisme des arts,
Centre où de l'univers les beautés réunies
Apporteraient au cœur toutes les harmonies,
Les bruits et les couleurs de la terre et des cieux,
Le charme de l'oreille et le charme des yeux,
Le réveil des oiseaux, la chanson virginale,
La perle et les rayons de l'aube matinale,
La gémissante voix des soupirs de la nuit,
Le nuage égaré sur le torrent conduit,
L'éclair tombant du ciel et sillonnant l'espace
Comme un glaive de Dieu qui passe et qui repasse,
Les cris du voyageur dans la forêt perdu,
L'appel de la clochette en pleurant entendu,
Les mots d'amour mêlés aux vents sifflant sur l'onde,
Et des chastes douleurs l'émotion profonde.
On entendrait ensemble, on verrait d'un coup d'œil
Dans les vapeurs du nord la faiblesse et l'orgueil,
L'orgueil farouche et noir des héros du nuage,
Et les blondes beautés qui pleurent dans l'orage ;
Leurs chants s'élèveraient dans les plaines de l'air,
Le bouclier divin tinterait sous le fer,
La harpe et les soupirs des vagues élégies
Se mêleraient au cri des sanglantes orgies,

Et les hymnes plaintifs des filles du vainqueur
Au rire du guerrier qui sent percer son cœur.
La tragédie en pleurs parlerait dans la nue,
L'homme entendrait les sons d'une langue inconnue,
Semblable aux chants divins des astres de Platon,
Belle plus que les voix d'Homère et de Milton.
Les Dieux s'entretiendraient des malheurs de la terre.
Dans la nuit des forêts le rayon solitaire
Aux lèvres du chasseur en tremblant descendu
Aurait un doux soupir sous la feuille entendu,
Des mots qui nous diraient tout bas avec mollesse
Ce qu'est l'amour de l'homme au cœur de la déesse.
Devant l'autel ému d'un miracle nouveau,
Sous le feu du génie échappé du ciseau
Le marbre palpitant nous dirait si la vie
Est un plus beau festin lorsqu'on nous y convie
A l'âge qui rougit des pudeurs de l'amour
Qu'à l'âge qui gémit de ne pas voir le jour ;
Et si pour aborder l'existence et sa flamme,
Il vaut mieux en naissant avoir toute son âme.
Mais quels vastes concerts, quels mots, quelles couleurs
D'un monde châtié traceront les douleurs
Et graveront pour nous sur les flots du déluge
La grandeur du coupable et celle de son juge?
A ce dessin sublime et sur un mont jeté
Manquent le mouvement, les bruits, l'immensité ;
Le concert où serait cette scène tracée
Regretterait encor la forme et la pensée,
Et si la poésie essayait ces tableaux
Pour suivre le ravage et la marche des eaux,
Seule et sans les couleurs, les voix mélodieuses,
Elle demanderait ses sœurs harmonieuses.
Descends donc, triple lyre, instrument inconnu,
O toi ! qui parmi nous n'es pas encor venu
Et qu'en se consumant invoque le génie,
Sans toi point de beauté, sans toi point d'harmonie ;
Musique, poésie, art pur de Raphaël,
Vous deviendrez un Dieu... mais sur un seul autel ! »

Mercure de France, *1825*.

SONNET [1]

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre [2], écrit pour vous, sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira.

D'autres yeux [3] ont versé vos pleurs. — Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte vous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe ! — Après nous, ce sera pire chose ;
La source en jaillissant est belle, et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux ;

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici, destin pareil. — Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

26 juillet 1831 [4].

SUR UN ALBUM [1]

A vous les chants d'amour, les récits d'aventures,
    Les tableaux aux vives couleurs,
Les livres enchantés, les parfums, les parures,
    Les bijoux d'enfant et les fleurs ;
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme,
    Et fait aimer l'instant présent ;
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
    Un nom tout jeune et séduisant ;
Vous que l'illusion couronne, inspire, enivre
    De bonheur ou de désespoir ;
Reine des passions, qui deux fois savez vivre,
    Pour vous le jour, pour tous le soir [2] ;
Pensive solitaire, ou tragique merveille,
    Cœur simple, esprit capricieux,
Riant chaque matin des larmes que la veille
    Vous fîtes tomber de nos yeux [3] ;

Des chants inspirateurs respirez l'ambroisie,
    Loin du vulgaire âpre et fatal,
Vivez dans l'art divin et dans la poésie
    Comme un phénix sous un cristal.

Décembre 1831.

BARCAROLLE [1]

Viens sur la mer, jeune fille :
    Sois sans effroi.
Viens, sans trésor, sans famille,
    Seule avec moi.
Mon bateau sur les eaux brille ;
    Vois ses mâts, voi [2]
Son pavillon et sa quille.
Ce n'est rien qu'une coquille,
    Mais j'y suis roi.

II

Que l'eau s'élève et frissonne
    De toutes parts ;
Que le vent tourne et bourdonne
    Dans ses brouillards ;
Aux flots comme aux vents j'ordonne.
    Plus de regards,
Plus de mer qui t'environne !
Personne avec nous, personne
    Que les hasards !

III

Pour l'esclave on fit la terre,
    O ma beauté !
Mais pour l'homme libre, austère,
    L'immensité !
Chaque flot sait un mystère
    De volupté.
Leur soupir involontaire
Veut dire : Amour solitaire
    Et Liberté !

1831.

L'ESPRIT PARISIEN[1]

Esprit parisien ! démon du Bas-Empire[2] !
Vieux sophiste[3] épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Les gloires du matin, la meilleure et la pire ;

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire,
Le plâtre d'un grand homme ou bien d'un assassin,
Leur mesurant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Poussant jusques au cœur ta lèvre de vampire ;

Tu ris ! — Ce mois joyeux[4] t'a jeté trois par trois
Les fronts guillotinés sur la place publique[5].
— Ce soir, fais le chrétien, dis bien haut que tu crois.

A genoux, roi du mal, comme les autres rois !
Pour que la Charité, de son doigt angélique,
Sur ton front de damné fasse un signe de croix.

Mars 1836.

SATAN SAUVÉ[1]

FRAGMENTS

RÉVÉLATION

Esprit venu du ciel, où portez-vous mon âme ?
Pour soutenir l'éclat de ces astres de flamme,
Qui suis-je? Ai-je reçu comme un don précieux
L'œil de l'aigle inspiré que saint Jean vit aux cieux ?
Dans les ravissements d'une extase imprévue
Pourrai-je voir le ciel sans mourir de sa vue ?
C'est en parlant à Dieu que Moïse autrefois
Sentit fuir de son cœur son âme avec sa voix.
Daignez, Esprit divin, soutenir mes paupières,
J'épurerai ma lèvre aux vases des prières !

. . . . . .

Mais tout le firmament s'ouvre au bruit de vos ailes.

Esprit, je vous suivrai dans vos routes nouvelles,
Dussé-je retomber d'où je suis élancé.

Tel, suivant dans les airs son chemin commencé,
L'aéronaute [3] aspire au trône des étoiles.
L Éther monte en gonflant la rondeur de ses voiles,
Déjà le bruit du monde expire confondu,
L'orage à ses pieds passe et tourne inattendu,
La terre s'aperçoit sous les vapeurs profondes
Comme une tache obscure au sein des pâles ondes.
L'homme alors, seul au ciel, de nos destins vainqueur,
D'une joie insensée enorgueillit son cœur.
Mais, ô terreur, sorti de la sphère natale,
Il tente sans l'entendre une hymne triomphale,
L'air échappe à son cœur et l'espace à ses yeux ;
C'est le vide partout, ce ne sont plus les cieux ;
En vain un cri muet sort de sa voix mourante,
Il vole évanoui dans sa nacelle errante.

SATAN PARLE

. . . . . .

Je vais te révéler les éternels secrets :
Un mal universel accable la nature,
Une douleur profonde est dans la créature.
Depuis le premier ange établi dans les cieux
Jusqu'au dernier mortel trop petit pour nos yeux,
Depuis le monde ancien dont l'anneau brille et roule
Jusqu'au dernier soleil scintillant dans la foule,
Tout se débat en vain dans la chaîne de fer
Dont un seul a lié le ciel, l'homme et l'enfer.
Chacun pleure en courbant une tête asservie.
Un éternel soupir est la voix de la vie
A laquelle répond dans l'âge illimité
Le soupir éternel de l'immortalité.

. . . . . .

La terre est malheureuse et gémit suspendue,
Entre le Maître [4] et moi partageant l'étendue,
Elle suit en pleurant un chemin douloureux.
C'est l'éternel théâtre où nous luttons tous deux :
Tous les vœux élevés à la voûte immortelle,

Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle.
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur.
Quand son Dieu lui parla, ce fut de sa fureur ;
Lui-même, tout heureux qu'il est et qu'il se nomme
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme [5],
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux
Qui ne fût teint de sang en retournant aux cieux !

CHŒUR DES RÉPROUVÉS

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile,
Le cœur qui souffrit tant et tout l'être fragile ;
Frappez le corps, blessez le cœur, versez le sang,
Et nous souffrirons moins qu'au séjour languissant
Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée ;
Car le malheur, c'est la pensée !

PALEUR [1]

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence [2],
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu [3] ;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse [4] germer dans tes regards d'azur,
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur ;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur !

15 avril 1848.

STANCES

Tu demandes pour qui[1], sous leurs plumes nouvelles,
Ces vers, oiseaux naissants, volaient, chantaient en chœur ?
Ce n'est que sur ton sein qu'ils ont ployé leurs ailes,
Jamais ils n'ont souffert un œil profanateur.
Ingrate, pour toi seule ils veulent apparaître.
Ils sont nés d'un soupir, de tes baisers peut-être,
Et, comme ton image, ils dormaient dans mon cœur !
Si tu le veux, pour toi solitaire et dans l'ombre,
Ils chanteront tout bas, et ton sein agité
Couvrira comme un nid leur essaim doux et sombre.
Mais n'aimes-tu pas mieux, orgueilleuse beauté,
Leur donner l'essor libre et le ciel, leur empire,
Suivre de tes grands yeux leur passage, et te dire :
« Mon nom avec l'amour sous leur aile est caché ? »

1850.

CHATTERTON

•

« Avec La Maréchale d'Ancre, *j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre ; avec* Chatterton[1], *j'essaie d'y faire lire une page de philosophie.* » (Vigny.)

La Maréchale d'Ancre *(1831) n'était pas une nouveauté dans la littérature romantique :* Cromwell *(1827),* Henri III et sa Cour, Marion de Lorme *l'avaient précédée, dans un domaine où Shakespeare et le Corneille du* Cid *étaient encore rois.*

Chatterton, *au contraire, inaugure un genre qui tient à la fois de la tragédie classique et du mélodrame, du drame bourgeois et du théâtre libre.*

Classique, Chatterton *l'est par une action tout intérieure et par la simplicité des moyens scéniques, alors que la nature des préoccupations qui s'y débattent le rapproche du XVIII*e *siècle. Les héros de Vigny parlent la prose de* Turcaret *et du* Père de Famille, *mais cette prose, de plus en plus ardente et colorée, est romantique par essence, comme l'excès des émotions qu'elle traduit, comme certains thèmes de tradition : le délire, le poison, la profusion des cadavres. Enfin, dans un geste du lord-maire ou sous un juron de John Bell, on pressent le Naturalisme impatient qui souffle déjà de la coulisse.*

Chef-d'œuvre littéraire, œuvre d'art, Chatterton *l'est sans conteste. Mais ce n'est pas là ce que vise l'auteur : c'est « une page de philosophie » qu'il a voulu offrir à son public. L'art ne doit pas être gratuit, il n'est que le support d'une thèse.*

Dans une société fondée sur l'argent, constate Vigny, l'esprit pur est incompris et même persécuté. Le poète, comme le soldat, est le paria du monde moderne ; Chatterton *chante la Servitude et la Grandeur du poète.*

La thèse qui se relie étroitement à celle des poèmes (et c'est la raison qui a fait admettre Chatterton *dans cette édition à côté des* Poésies *de Vigny), cette thèse était déjà présentée dans les trois nouvelles de* Stello. *Mais, comme le théâtre est plus puissant que le roman pour atteindre la foule, Vigny décida de porter l'une de ces nouvelles à la scène.*

Le succès fut « au-delà des espérances les plus exagérées de ceux qui voulaient bien le souhaiter », dit Vigny lui-même, et son amie Marie Dorval connut dans son rôle le plus grand triomphe de sa carrière. Rien n'y manqua : pas même le suicide d'un jeune poète pris d'une crise de « chattertonisme ».

C'est que la pièce arrivait à son heure : les troubles aigus de la passion, qui agitaient une jeunesse hypersensible, les préceptes de la nouvelle religion humanitaire professée par les positivistes, les principes d'une démocratie fraternelle et les problèmes que commençait de poser le machinisme trouvaient une solution ou un appui dans l'œuvre nouvelle. Que cette solution fût la mort ou la révolution, peu importait : il fallait que le monde moderne changeât de bases et de structure.

Et ce n'est pas le moins piquant ou le moins émouvant que le porte-parole de ces idées avancées ait été le comte Alfred-Victor de Vigny, aristocrate solennel, jaloux de sa généalogie, monarchiste fervent et légitimiste impénitent.

Depuis le succès de 1835, la Comédie-Française n'a jamais cessé de poursuivre les représentations de Chatterton, *mais les temps ont changé et le centre d'intérêt s'est déplacé : si le style nous séduit encore par places, le thème philosophique et social n'est plus pour nous qu'un document. Ce qui demeure, vivace, ce qui toujours fera de* Chatterton *un chef-d'œuvre humain, c'est la délicatesse avec laquelle se traduit « le mystérieux amour de Chatterton et de Kitty Bell ; cet amour — ce sont les paroles de Vigny — qui se devine toujours et ne se dit jamais ; cet amour de deux êtres si purs qu'ils n'osèrent jamais se parler ni rester seuls, qu'au moment de la mort ».*

G. H.

PRÉFACE DE VIGNY

Despair and die[1].
Désespère et meurs.
SHAKESPEARE.

DERNIÈRE NUIT DE TRAVAIL

Ceci est la question !

JE viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits[2]. Les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine, et, sans s'arrêter, les paroles ont coulé dans le moule qu'avait creusé ma pensée.

A présent que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, et dans un recueillement aussi saint que la prière, je le considère avec tristesse, et je me demande s'il sera inutile ou s'il sera écouté des hommes. — Mon âme s'effraie pour eux en considérant combien il faut de temps à la plus simple idée d'un seul pour pénétrer dans les cœurs de tous.

Déjà, depuis deux années, j'ai dit par la bouche de *Stello* ce que je vais répéter bientôt par celle de *Chatterton*, et quel bien ai-je fait ? Beaucoup ont lu mon livre et l'ont aimé comme livre ; mais peu de cœurs, hélas ! en ont été changés.

Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots par les mots de leur langue[3], et leurs pays m'ont ainsi prêté l'oreille. Parmi les hommes qui m'ont écouté, les uns ont applaudi la composition des trois drames[4] suspendus à un même principe, comme trois tableaux à un même support ; les autres ont approuvé la manière dont se nouent les arguments aux preuves, les règles aux exemples, les corollaires aux propositions ; quelques-uns se sont attachés particulièrement à considérer les pages où se pressent les idées laconiques[5], serrées comme

1. Voir les notes à la fin du volume, page 278.

les combattants d'une épaisse phalange d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style ; mais les cœurs ont-ils été attendris ? Rien ne me le prouve. L'endurcissement ne s'amollit point tout à coup par un livre. Il fallait [6] Dieu lui-même pour ce prodige. Le plus grand nombre a dit, en jetant ce livre : « Cette idée pouvait en effet se défendre. Voilà qui est un assez bon plaidoyer ! » Mais la cause, ô grand Dieu ! la cause pendante à votre tribunal, ils n'y ont plus pensé !

La cause ? c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du Poète. — La cause ? c'est le droit qu'il aurait de vivre. — La cause ? c'est le pain qu'on ne lui donne pas. — La cause ? c'est la mort qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe ? Vous [7] ne cessez de vanter l'intelligence, et vous tuez les plus intelligents. Vous les tuez, en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. — On croirait, à vous voir en faire si bon marché, que c'est une chose commune qu'un Poète. — Songez donc que, lorsqu'une nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un, et n'en aura jamais. D'où vient donc ce qui se passe ? Pourquoi tant d'astres éteints dès qu'ils commençaient à poindre ? C'est que vous ne savez pas ce que c'est qu'un Poète, et vous n'y pensez pas.

> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir [8],
> Jérusalem !

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie et toujours apprécié se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie ne soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte.

Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la disser-

tation sentencieuse. Il sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent ; il les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues. Il sait la place du mot et du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style ; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion. — C'est l'HOMME DE LETTRES.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue ; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller ; c'est l'aimable roi du moment, tel que le XVIIIe siècle en a tant couronné. — Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière ; il la voit toute d'un coup d'œil ; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible ; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues ; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle, et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé,

dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du Nord au Sud, selon son bon vouloir ; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même, et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le véritable, le GRAND ÉCRIVAIN.

Celui-là n'est pas malheureux ; il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et, quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. — Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient pour être à charge aux autres quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. — L'émotion est née avec lui si profonde et si intime qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède par-dessus tout. Puissamment construite, son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant ; mais l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part ; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme ! Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes excessifs l'égarent ; ses sympathies sont trop vraies ; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres [9]. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait,

s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme en un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il ? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste ! Il marche, consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade, et ne sait où il va ; il s'égare trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui [10] qu'aime le mieux la France ; il a besoin de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. — C'est LE POÈTE. — Celui-là est retranché [11] dès qu'il se montre : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui !

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort ! — C'est dans la première jeunesse qu'il sent sa force naître, qu'il pressent l'avenir de son génie, qu'il étreint d'un amour immense l'humanité et la nature, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : « C'est à vous que je parle, faites que je vive ! » Et la multitude ne l'entend pas ; elle répond : « Je ne te comprends point ! » Et elle a raison.

Car son langage choisi n'est compris que d'un petit nombre d'hommes, choisi lui-même. Il leur crie : « Écoutez-moi, et faites que je vive ! » Mais les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme ; la plupart sont distraits et indifférents, tous sont impuissants à faire le bien. Ils répondent : « Nous ne pouvons rien ! » Et ils ont raison.

— Il crie au Pouvoir : « Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas ! » Mais le Pouvoir déclare qu'il ne protège que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombrage ; et cela hautement déclaré et imprimé, il répond : « Que ferais-je de vous ? » Et il a raison. Tout le monde a raison contre lui. Et lui, a-t-il tort ? — Que faut-il donc qu'il fasse ? — Je ne sais ; mais voici ce qu'il peut faire.

Il peut, s'il a de la force, se faire soldat, et passer sa vie sous les armes ; une vie agitée, grossière, où l'activité physique *tuera* l'activité morale [12]. Il peut, s'il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul *tuera* l'illusion. Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire. Il peut être homme de lettres, ou mieux encore ; si la philosophie vient à son aide, et s'il peut se dompter, il deviendra utile et grand écrivain ; mais à la longue, le jugement aura *tué* l'imagination, et avec elle, hélas ! le vrai Poème qu'elle portait dans son sein.

Dans tous les cas, il *tuera* une partie de lui-même ; mais pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l'employer ne se trouvent pas sur sa route, et lui manquent, même pour s'immoler ; si, plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s'y peut tenir, quel parti prendre ?

Celui que prit Chatterton : se tuer tout entier ; il reste peu à faire.

Le voilà donc criminel ! criminel devant Dieu et les hommes. Car LE SUICIDE EST UN CRIME RELIGIEUX ET SOCIAL. Qui veut le nier ? qui pense à dire autre chose ? — C'est ma conviction, comme c'est, je crois, celle de tout le monde. Voilà qui est bien entendu. — Le devoir et la raison le disent. Il ne s'agit que de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir.

Certes, on trouverait des choses bien sages à dire à Roméo sur la tombe de Juliette ; mais le malheur est que personne n'oserait ouvrir la bouche pour les prononcer devant une telle douleur. Songez à ceci ! la Raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés [13] et innombrables de Gulliver ; elle persuade, elle impose [14] quand le cours ordinaire des jours n'est que peu troublé ; mais le Désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements, et qui commence par tuer la pensée d'un seul coup. Le Désespoir n'est pas une idée ; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme

comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

Est-ce lui qui est coupable, dites-le-moi ? ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout ?

Examinons ceci : on peut trouver que c'en est la peine.

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi ; tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents ; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraie et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme, et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons ; mais la douleur est excessive, il se retire. — On rit. — Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable ? et ces enfants sont bons et innocents.

Quand un homme meurt de cette manière, est-il donc suicide [15] ? C'est la société qui le jette dans le brasier.

Je le répète, la Religion et la Raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord, et l'homme ensuite : la faim, par exemple. — J'espère être assez positif. Ceci n'est pas de l'idéologie.

Il me sera donc permis, peut-être, de dire timidement qu'il serait bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir.

Je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire. Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales [16], de faire que Werther et Saint-Preux n'aiment ni Charlotte ni Julie d'Étange [17] ; je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré [18], roué et blasé, quitte la vie par dégoût de lui-même et des autres. Il y a, je le sais, mille idées de désolation auxquelles on ne peut rien. — Raison de plus, ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infirmité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante : je le veux. Mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur grandeur, et les déclare immortels sur quelques vers : quand ils sont morts, il est vrai.

Je sais bien que la rareté même de ces hommes inspirés et malheureux semblera prouver contre ce que j'ai écrit. — Sans doute, l'ébauche imparfaite que j'ai tentée de ces natures divines ne peut retracer que quelques traits des grandes figures du passé. On dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement, ou ne produisent que des œuvres avortées · que tout homme jeune et rêveur n'est pas Poète pour cela ; que des essais ne sont pas des preuves ; que quelques vers ne donnent pas des droits. — Et qu'en savons-nous ? Qui donc nous donne à nous-mêmes le droit d'étouffer le gland, en disant qu'il ne sera pas chêne ?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les faire reconnaître de leur vivant, si l'on savait y regarder. Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout au moins une pension alimentaire à André Chénier sur l'ode de *La Jeune Captive* seulement, et l'eût déclaré poète sur les trente vers de *Myrto* [19] ? Mais je suis assuré que, durant sa vie (et il n'y a pas longtemps de cela), on ne pensait pas ainsi car il disait :

> Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
> Je regarde la tombe, asile souhaité.

Jean La Fontaine a gravé pour vous, d'avance, sur sa pierre, avec son insouciance désespérée :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangeant son fonds avec son revenu.

Mais sans ce *fonds*, qu'eût-il fait ? à quoi, s'il vous plaît, *était-il bon ?* Il vous le dit : à dormir et ne rien faire. Il fût infailliblement mort de faim.

Les beaux vers, il faut dire le mot, sont une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or la multitude seule multiplie le salaire ; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être *commune* dans ses goûts et d'aimer ce qui est *commun*. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite ;

et, en attendant, elle écrase sous tous ses pieds les talents naissants, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

Eh ! n'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires ? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le travail ? Eh quoi ! les nations manquent-elles à ce point de superflu ? Ne prendrons-nous pas, sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle ? Cesserons-nous de leur dire : « Désespère et meurs ; *despair and die* [20] ? » — C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social ; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin. Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie : le PAIN et le TEMPS.

Voilà le sentiment et le vœu qui m'a fait écrire ce drame ; je ne descendrai pas de cette question à celle de la forme d'art que j'ai créée. La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Je ne cesse de m'étonner qu'il y ait eu des hommes qui aient pu croire de bonne foi, durant un jour entier, à la durée des règles qu'ils écrivaient. Une idée vient au monde tout armée, comme Minerve [21] ; elle revêt en naissant la seule armure qui lui convienne et qui doive dans l'avenir être sa forme durable : l'une, aujourd'hui, aura un vêtement composé de mille pièces ; l'autre, demain, un vêtement simple. Si elle paraît belle à tous, on se hâte de calquer sa forme et de prendre sa mesure ; les rhéteurs [22] notent ses dimensions, pour qu'à l'avenir on en taille de semblables. — Soin puéril ! Il n'y a ni maître ni école en poésie ; le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelquefois.

Puisse cette forme ne pas être renversée par l'assemblée [23] qui la jugera dans six mois ! avec elle périrait un plaidoyer en faveur de quelques infortunés inconnus ; mais je crois trop pour craindre beaucoup. — Je crois surtout à l'avenir et au besoin universel de choses sérieuses ; maintenant que l'amuse-

ment des yeux par des surprises enfantines [24] fait sourire tout le monde au milieu même de ses grandes aventures, c'est, ce me semble, le temps du DRAME DE LA PENSÉE.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme devait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que moi-même je ne le vais faire : — C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive, et le tue. — Mais ici l'action morale est tout. L'action est dans cette âme livrée à de noires tempêtes ; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage, et luttent contre un ciel et une mer si terribles que le bien est impuissant, et entraîné lui-même dans le désastre inévitable.

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. Peut-on frapper trop tôt sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer ? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes ?

Le Poète était tout pour moi ; Chatterton n'était qu'un nom d'homme [25], et je viens d'écarter, à dessein, des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère.

Toi que tes compatriotes appellent aujourd'hui *merveilleux enfant* [26] ! que tu aies été juste ou non, tu as été malheureux ; j'en suis certain, et cela me suffit. — Ame désolée, pauvre âme de dix-huit ans ! pardonne-moi de prendre pour symbole le nom que tu portais sur la terre, et de tenter le bien en ton nom.

Écrit du 29 au 30 juin 1834.

CARACTÈRES ET COSTUMES DES ROLES PRINCIPAUX [1]

Epoque : 1770. — La scène est à Londres.

CHATTERTON. — *Caractère.* — Jeune homme de dix-huit ans, pâle, énergique de visage, faible de corps, épuisé de veilles et de pensées, simple et élégant à la fois dans ses manières, timide et tendre devant Kitty Bell, amical et bon avec le Quaker, fier avec les autres, et sur la défensive avec tout le monde ; grave et passionné dans l'accent et le langage.

Costume. — Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns sans poudre, tombant un peu en désordre ; l'air à la fois militaire et ecclésiastique.

KITTY BELL. — *Caractère.* — Jeune femme de vingt-deux ans environ, mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit ; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande. Tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup.

Costume. — Chapeau de velours noir, de ceux qu'on nomme à la Paméla [2] ; robe longue, de soie grise ; rubans noirs ; longs cheveux bouclés dont les repentirs [3] flottent sur le sein.

LE QUAKER [4]. — *Caractère.* — Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'âme, énergique et chaleureux dans son accent, d'une bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence, et les dirigeant sans vouloir les heurter ; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société ; irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte ; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite ; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son âme et de sa vie.

Costume. — Habit, veste, culotte, bas couleur noisette, brun clair ou gris, grand chapeau rond à larges bords [5] ; cheveux blancs aplatis et tombants.

JOHN BELL. — *Caractère.* — Homme de quarante-cinq ans à cinquante ans, vigoureux, rouge de visage, gonflé d'ale, de porter [6] et de roast-beef, étalant dans sa démarche l'aplomb de sa richesse [7] ; le regard soupçonneux, dominateur ; avare et jaloux, brusque dans ses manières, et faisant sentir le maître à chaque geste et à chaque mot.
Costume. — Cheveux plats sans poudre, large et simple habit brun.

LORD BECKFORD. — *Caractère.* — Vieillard riche, important ; figure de protecteur sot ; les joues orgueilleuses, satisfaites, pendant sur une cravate [8] brodée ; un pas ferme et imposant. Rempli d'estime pour la richesse et de mépris pour la pauvreté.
Costume. — Collier de lord-maire au cou ; habit riche, veste de brocart [9] ; grande canne à pomme d'or.

LORD TALBOT. — *Caractère.* — Fat et bon garçon à la fois, joyeux compagnon, étourdi et vif de manières, ennemi de toute application, et heureux surtout d'être délivré de tout spectacle triste et de toute affaire sérieuse.
Costume. — Habit de chasse rouge, ceinture de chamois, culotte de peau, cheveux à grosse queue légèrement poudrés, casquette noire vernie.

NOTA. — Les personnages sont placés sur le théâtre dans l'ordre de l'inscription de leurs noms en tête de chaque scène, et il est entendu que les termes de droite et de gauche s'appliquent au spectateur.

PERSONNAGES [1]

CHATTERTON.
UN QUAKER.
KITTY BELL.
JOHN BELL.
LORD BECKFORD, lord-maire de Londres.
LORD TALBOT.
LORD LAUDERDALE.
LORD KINGSTON.
RACHEL, fille de KITTY BELL, âgée de six ans.
SON FRÈRE, jeune garçon de quatre ans [2].
TROIS JEUNES LORDS.
OUVRIERS de la fabrique de JOHN BELL.
DOMESTIQUES DU LORD-MAIRE.
DOMESTIQUE DE JOHN BELL.
GROOMS.

CHATTERTON

ACTE I

La scène représente un vaste appartement ; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée : à travers les petits carreaux on aperçoit une riche boutique ; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton.

Le Quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell ; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret ; une jeune fille [1] *debout à côté d'elle.*

SCÈNE I. — LE QUAKER, KITTY BELL, RACHEL.

KITTY BELL, *à sa fille qui montre un livre à son frère.* — Il me semble que j'entends parler monsieur [2] ; ne faites pas de bruit, enfants. (*Au Quaker.*) Ne pensez-vous pas qu'il arrive quelque chose ? (*Le Quaker hausse les épaules.*) Mon Dieu ! votre père est en colère ! Certainement, il est fort en colère ; je l'entends bien au son de sa voix. — Ne jouez pas, je vous en prie, Rachel. (*Elle laisse tomber son ouvrage et écoute.*) Il me semble qu'il s'apaise, n'est-ce pas, monsieur ? (*Le Quaker fait signe que* oui, *et continue sa lecture.*) N'essayez pas ce petit collier, Rachel ; ce sont des vanités du monde que nous ne devons pas même toucher. — Mais qui donc vous a donné ce livre-là ? C'est une Bible ; qui vous l'a donnée, s'il vous plaît ? Je suis sûre que c'est le jeune monsieur qui demeure ici depuis trois mois.

RACHEL. — Oui, maman.

KITTY BELL. — Oh ! mon Dieu ! qu'a-t-elle fait là ! — Je vous ai défendu de rien accepter, ma fille, et rien surtout de ce pauvre jeune homme. — Quand donc l'avez-vous vu, mon enfant ? Je sais que vous êtes allée ce matin, avec votre frère,

l'embrasser dans sa chambre. Pourquoi êtes-vous entrés chez lui, mes enfants ? C'est bien mal ! (*Elle les embrasse.*) Je suis certaine qu'il écrivait encore, car depuis hier au soir sa lampe brûlait toujours.

RACHEL. — Oui, et il pleurait.

KITTY BELL. — Il pleurait ! Allons, taisez-vous ! ne parlez de cela à personne. Vous irez rendre ce livre à M. Tom [3] quand il vous appellera ; mais ne le dérangez jamais, et ne recevez de lui aucun présent. Vous voyez que, depuis trois mois qu'il loge ici, je ne lui ai même pas parlé une fois, et vous avez accepté quelque chose, un livre. Ce n'est pas bien. — Allez..., allez embrasser le bon Quaker. — Allez, c'est bien le meilleur ami que Dieu nous ait donné.

(*Les enfants courent s'asseoir sur les genoux du Quaker.*)

LE QUAKER. — Venez sur mes genoux tous deux, et écoutez-moi bien. — Vous allez dire à votre bonne petite mère que son cœur est simple, pur et véritablement chrétien, mais qu'elle est plus enfant que vous dans sa conduite, qu'elle n'a pas assez réfléchi à ce qu'elle vient de vous ordonner, et que je la prie de considérer que rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère.

KITTY BELL, *s'élance de sa place.* — Oh ! il a raison ! Il a mille fois raison ! — Donnez, donnez-moi ce livre, Rachel. — Il faut le garder, ma fille ! le garder toute ta vie. — Ta mère s'est trompée. — Notre ami a toujours raison.

LE QUAKER, *ému et lui baisant la main.* — Ah ! Kitty Bell ! Kitty Bell ! âme simple et tourmentée ! — Ne dis [4] point cela de moi. — Il n'y a pas de sagesse humaine. — Tu le vois bien, si j'avais raison au fond, j'ai eu tort dans la forme. — Devais-je avertir les enfants de l'erreur légère de leur mère ? — Il n'y a pas, ô Kitty Bell, il n'y a pas si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux, un des soupirs de ton âme tendre et modeste.

(*On entend une voix tonnante.*)

KITTY BELL, *effrayée.* — Oh ! mon Dieu ! encore en colère ! — La voix de leur père me répond là. (*Elle porte la main à son cœur.*) Je ne puis plus respirer. — Cette voix me brise le cœur. — Que lui a-t-on fait ? Encore une colère comme hier au soir... (*Elle tombe sur un fauteuil.*) J'ai besoin d'être assise. — N'est-ce pas comme un orage qui vient ? et tous les orages tombent sur mon pauvre cœur.

LE QUAKER. — Ah ! je sais ce qui monte à la tête de votre seigneur et maître ; c'est une querelle avec les ouvriers de sa

fabrique. — Ils viennent de lui envoyer, de Norton à Londres, une députation pour demander la grâce d'un de leurs compagnons. Les pauvres gens ont fait bien vainement une lieue [5] à pied ! — Retirez-vous tous les trois... vous êtes inutiles ici. — Cet homme-là vous tuera... c'est une espèce de vautour qui écrase sa couvée.

(*Kitty Bell sort, la main sur son cœur, en s'appuyant sur la tête de son fils, qu'elle emmène avec Rachel.*)

SCÈNE II. — LE QUAKER, JOHN BELL, UN GROUPE D'OUVRIERS.

LE QUAKER, *regardant arriver John Bell.* — Le voilà en fureur... Voilà l'homme riche, le spéculateur heureux ; voilà l'égoïste par excellence, le juste selon la loi.

JOHN BELL (*Vingt ouvriers le suivent en silence et s'arrêtent contre la porte*) *aux ouvriers, avec colère.* — Non, non, non, non ! — Vous travaillerez davantage, voilà tout.

UN OUVRIER, *à ses camarades.* — Et vous gagnerez moins, voilà tout.

JOHN BELL. — Si je savais qui a répondu cela, je le chasserais sur-le-champ comme l'autre.

LE QUAKER. — Bien dit, John Bell ! tu es précisément beau comme un monarque au milieu de ses sujets.

JOHN BELL. — Comme vous êtes Quaker, je ne vous écoute pas, vous ; mais, si je savais lequel de ceux-là vient de parler ! Ah !... l'homme sans foi que celui qui a dit cette parole ! Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon [6] parmi vous ? Comment suis-je arrivé au bien-être que l'on me voit ? Ai-je acheté tout d'un coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique ? Si j'en suis le seul maître à présent, n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie ? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année ? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite ? — Que chacun agisse ainsi, et il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien ; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très bon que leur production vous appartînt ; mais j'ai acheté les mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné : faites de même, soyez laborieux, et surtout économes. Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères : *Gardons bien les sous, les shillings se gardent eux-mêmes.* Et à présent, qu'on

ne me parle plus de Tobie : il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera sera chassé comme lui de la fabrique, et n'aura ni pain, ni logement, ni travail dans le village.

(*Ils sortent.*)

LE QUAKER. — Courage, ami ! je n'ai jamais entendu au Parlement un raisonnement plus sain que le tien.

JOHN BELL, *revient encore irrité et s'essuyant le visage.* — Et vous, ne profitez pas de ce que vous êtes Quaker pour troubler tout, partout où vous êtes. — Vous parlez rarement, mais vous devriez ne parler jamais. — Vous jetez au milieu des actions des paroles qui sont comme des coups de couteau.

LE QUAKER. — Ce n'est que du bon sens, maître John ; et quand les hommes sont fous, cela leur fait mal à la tête. Mais je n'en ai pas de remords ; l'impression d'un mot vrai ne dure pas plus que le temps de le dire : c'est l'affaire d'un moment.

JOHN BELL. — Ce n'est pas là mon idée : vous savez que j'aime assez à raisonner avec vous sur la politique ; mais vous mesurez tout à votre toise, et vous avez tort. La secte de vos Quakers est déjà une exception dans la chrétienté, et vous êtes vous-même une exception parmi les Quakers. — Vous avez partagé tous vos biens entre vos neveux ; vous ne possédez plus rien qu'une chétive subsistance, et vous achevez votre vie dans l'immobilité et la méditation. — Cela vous convient, je le veux ; mais ce que je ne veux pas, c'est que, dans ma maison, vous veniez, en public, autoriser mes inférieurs à l'insolence.

LE QUAKER. — Eh ! que te fait, je te prie, leur insolence ? Le bêlement de tes moutons t'a-t-il jamais empêché de les tondre et de les manger ? — Y a-t-il un seul de ces hommes dont tu ne puisses vendre le lit ? Y a-t-il dans le bourg de Norton une seule famille qui n'envoie ses petits garçons ? et ses filles tousser et pâlir en travaillant tes laines ? Quelle maison ne t'appartient pas et n'est chèrement louée par toi ? Quelle minute de leur existence ne t'est pas donnée ? Quelle goutte de sueur ne te rapporte un shilling ? La terre de Norton, avec les maisons et les familles, est portée dans ta main comme le globe dans la main de Charlemagne. — Tu es le baron absolu de ta fabrique féodale.

JOHN BELL. — C'est vrai, mais c'est juste. — La terre est à moi, parce que je l'ai achetée ; les maisons, parce que je les ai bâties ; les habitants, parce que je les loge ; et leur travail, parce que je le paie. Je suis juste selon la loi

LE QUAKER. — Et ta loi est-elle juste selon Dieu ?

JOHN BELL. — Si vous n'étiez Quaker, vous seriez pendu pour parler ainsi.

LE QUAKER. — Je me pendrais moi-même plutôt que de parler autrement, car j'ai pour toi une amitié véritable.

JOHN BELL. — S'il n'était vrai, docteur, que vous êtes mon ami depuis vingt ans, et que vous avez sauvé un de mes enfants, je ne vous reverrais jamais.

LE QUAKER. — Tant pis, car je ne te sauverais plus toi-même, quand tu es plus aveuglé par la folie jalouse des spéculateurs que les enfants par la faiblesse de leur âge. — Je désire que tu ne chasses pas ce malheureux ouvrier. — Je ne te le demande pas, parce que je n'ai jamais rien demandé à personne, mais je te le conseille.

JOHN BELL. — Ce qui est fait est fait. — Que n'agissent-ils tous comme moi ? — Que tout travaille et serve dans leur famille. — Ne fais-je pas travailler ma femme, moi ? — Jamais on ne la voit, mais elle est ici tout le jour ; et, tout en baissant les yeux, elle s'en sert pour travailler beaucoup. — Malgré mes ateliers et fabriques aux environs de Londres, je veux qu'elle continue à diriger du fond de ses appartements cette maison de plaisance, où viennent les lords, au retour du parlement, de la chasse ou de Hyde Park [8]. Cela me fait de bonnes relations que j'utilise plus tard. — Tobie était un ouvrier habile, mais sans prévoyance. — Un calculateur véritable ne laisse rien subsister d'inutile autour de lui. — Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées. — La terre est féconde, l'argent est aussi fertile, et le temps rapporte l'argent. — Or les femmes ont des années comme nous ; donc c'est perdre un bon revenu que de laisser passer ce temps sans emploi. — Tobie a laissé sa femme et ses filles dans la paresse ; c'est un malheur très grand pour lui, mais je n'en suis pas responsable.

LE QUAKER. — Il s'est rompu le bras dans une de tes machines.

JOHN BELL. — Oui, et même il a rompu la machine.

LE QUAKER. — Et je suis sûr que dans ton cœur tu regrettes plus le ressort de fer que le ressort de chair et de sang : va, ton cœur est d'acier comme tes mécaniques. — La société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un lingot d'or et pour souverain pontife un usurier juif. — Mais ce n'est pas ta faute, tu agis fort bien selon ce que tu as trouvé autour de toi en venant sur la terre ; je ne t'en veux pas du tout, tu as

été conséquent, c'est une qualité rare. — Seulement, si tu ne veux pas me laisser parler, laisse-moi lire.

(*Il reprend son livre et se retourne dans son fauteuil.*)

JOHN BELL *ouvre la porte de sa femme avec force.* — Mistress Bell ! venez ici !

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, KITTY BELL.

KITTY BELL, *avec effroi, tenant ses enfants par la main. Ils se cachent dans la robe de leur mère par crainte de leur père.* — Me voici.

JOHN BELL. — Les comptes de la journée d'hier, s'il vous plaît ? — Ce jeune homme qui loge là-haut n'a-t-il pas d'autre nom que Tom ? ou Thomas ?... J'espère qu'il en sortira bientôt.

KITTY BELL, *elle va prendre un registre sur une table et le lui apporte.* — Il n'a écrit que ce nom-là sur nos registres en louant cette petite chambre. — Voici mes comptes du jour avec ceux des derniers mois.

JOHN BELL, *il lit les comptes sur le registre.* — Catherine [9] : vous n'êtes plus aussi exacte. (*Il s'interrompt et la regarde en face avec un air de défiance.*) Il veille toute la nuit, ce Tom ? — C'est bien étrange. — Il a l'air fort misérable. (*Revenant au registre, qu'il parcourt des yeux.*) Vous n'êtes plus aussi exacte.

KITTY BELL. — Mon Dieu ! pour quelle raison me dire cela ?

JOHN BELL. — Ne la soupçonnez-vous pas, mistress Bell ?

KITTY BELL. — Serait-ce parce que les chiffres sont mal disposés ?

JOHN BELL. — La plus sincère met de la finesse partout. Ne pouvez-vous pas répondre droit et regarder en face ?

KITTY BELL. — Mais enfin, que trouvez-vous qui vous fâche ?

JOHN BELL. — C'est ce que je ne trouve pas qui me fâche, et dont l'absence m'étonne...

KITTY BELL, *avec embarras.* — Mais il n'y a qu'à voir, je ne sais pas bien.

JOHN BELL. — Il manque là cinq ou six guinées ; à la première vue, j'en suis sûr.

KITTY BELL. — Voulez-vous m'expliquer comment ?...

JOHN BELL, *la prenant par le bras.* — Passez dans votre chambre, s'il vous plaît, vous serez moins distraite. — Les enfants sont désœuvrés, je n'aime pas cela. — Ma maison n'est plus si bien tenue. Rachel est trop décolletée : je n'aime pas tout cela... (*Rachel court se jeter entre les jambes du Quaker.*

John Bell poursuit en s'adressant à Kitty Bell, qui est entrée dans sa chambre à coucher avant lui.) Me voici, me voici : recommencez cette colonne et multipliez par sept.

(*Il entre dans la chambre après Kitty Bell.*)

SCÈNE IV. — LE QUAKER, RACHEL.

RACHEL. — J'ai peur !

LE QUAKER. — De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance. (*Ici on voit Chatterton sortir de sa chambre et descendre lentement l'escalier. — Il s'arrête et regarde le vieillard et l'enfant.*) — Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme ; oublie jusque-là, et, après, oublie encore, si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. Viens sur mon genou. — Là ! — Tu pleures ? tu caches ta tête dans ma poitrine. Regarde, regarde, voilà ton ami qui descend.

SCÈNE V. — LE QUAKER, RACHEL, CHATTERTON.

CHATTERTON, *après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au Quaker.* — Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER. — Pas assez comme ami, et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi ?

CHATTERTON. — Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici ?

LE QUAKER. — Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

CHATTERTON. — Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

LE QUAKER. — Crois-tu fermement ce que tu dis ?

CHATTERTON. — Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne.

(*Il sourit avec amertume.*)

LE QUAKER. — Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté et vieux comme le mien.

CHATTERTON. — J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER. — Pauvre enfant !

CHATTERTON. — Pauvre ? oui. — Enfant ? non... J'ai vécu mille ans.

LE QUAKER. — Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATTERTON. — Je suis donc bien savant !... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QUAKER. — Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont divisés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cette enfant-là.

CHATTERTON, *avec un élan violent.* — La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER. — Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON, *embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre.* — Voulons-nous faire peur à cette enfant ? et si près de l'oreille de sa mère ?

LE QUAKER. — Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande [10].

CHATTERTON, *s'appuyant sur le fauteuil où le Quaker est assis.* — Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra ? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent ? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes [11], en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte. N'avait-elle pas son but en me créant ainsi ? Ai-je le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature ? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

LE QUAKER. — En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

CHATTERTON. — Eh ! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres ? Qui peut juger entre eux et moi ? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps ? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié ? Eh ! grand Dieu ! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres ? Pythagore [12] est-il le dieu du monde ? Dois-je dire à l'inspiration ardente : « Ne viens pas, tu es inutile » ?

LE QUAKER. — Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

CHATTERTON, *il s'assied.* — Bon Quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente la passion de la pensée ? Je le crois ; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde ; cela me calme un peu. (*Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.*) En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfants sur mes genoux.

LE QUAKER. — Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où l'on ne voit pas l'agitation des papistes [13], adorateurs d'images, où l'on n'entend pas les chants puérils des protestants. Je t'aime, parce que je devine que tout le monde te hait [14]. Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuants [15] qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié ! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi ; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

CHATTERTON, *avec chaleur.* — Et cependant, n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales [16], quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne de l'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher ? (*Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du Quaker, et regarde des gravures.*) Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître [17] ; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge ; j'ai fait mon cœur plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guil-

laume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette Muse du xe siècle, cette Muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main ; ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

LE QUAKER. — Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivants.

CHATTERTON. — Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit [18], et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts [19] ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse ? — Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps. — Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moins fatigante industrie. (*Il se lève avec une agitation involontaire.*) Et d'ailleurs, eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi : la Fée malfaisante, trouvée sans doute dans mon berceau, la Distraction, la Poésie ! — Elle se met partout ; elle me donne et m'ôte tout ; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu !

LE QUAKER. — Et à présent que fais-tu donc ?

CHATTERTON. — Que sais-je ?... J'écris. — Pourquoi ? je n'en sais rien.... Parce qu'il le faut.

(*Il tombe assis et n'écoute plus la réponse du Quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.*)

LE QUAKER. — La maladie est incurable !

CHATTERTON. — La mienne ?

LE QUAKER. — Non, celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : « Sois un autre homme que celui que tu es » ; moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : « Retire-toi de notre soleil ; il n'y a pas de place pour toi. » Les guérira qui

pourra. J'espère peu en moi ; mais, du moins, je les poursuivrai.

CHATTERTON, *continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du Quaker.* — Et vous ne l'avez plus, votre Bible ? Où est donc votre maman ?

LE QUAKER, *se levant.* — Veux-tu sortir avec moi ?

CHATTERTON, *à Rachel.* — Qu'avez-vous fait de la Bible, miss Rachel ?

LE QUAKER. — N'entends-tu pas le maître qui gronde ? Écoute !

JOHN BELL, *dans la coulisse.* — Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi. — Non, non, madame.

LE QUAKER, *à Chatterton, en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.* — Tu as les yeux rouges, il faut prendre l'air. Viens, la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

CHATTERTON, *regardant venir Kitty Bell.* — Certainement cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QUAKER. — Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la clef de ta chambre. — Elle la trouvera tout à l'heure. Il y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — La voilà.

CHATTERTON. — Ah ! comme elle pleure ! — Vous avez raison... je ne pourrais pas voir cela. — Sortons.

SCÈNE VI. — KITTY BELL *entre en pleurant, suivie de* JOHN BELL.

KITTY BELL, *à Rachel, en la faisant entrer dans la chambre d'où elle sort.* — Allez avec votre frère, Rachel, et laissez-moi ici. (*A son mari.*) Je vous le demande mille fois, n'exigez pas que je vous dise pourquoi ce peu d'argent vous manque : six guinées, est-ce quelque chose pour vous ? Considérez bien, monsieur, que j'aurais pu vous les cacher dix fois en altérant mes calculs. Mais je ne ferais pas un mensonge, même pour sauver mes enfants, et j'ai préféré vous demander la permission de garder le silence là-dessus, ne pouvant ni vous dire la vérité, ni mentir, sans faire une méchante action.

JOHN BELL. — Depuis que le ministre [20] a mis votre main dans la mienne, vous ne m'avez pas résisté de cette manière.

KITTY BELL. — Il faut donc que le motif en soit sacré.

JOHN BELL. — Ou coupable, madame.

KITTY BELL, *avec indignation.* — Vous ne le croyez pas !

JOHN BELL. — Peut-être.

KITTY BELL. — Ayez pitié de moi ! vous me tuez par de telles scènes.

(*Elle s'assied.*)

JOHN BELL. — Bah ! vous êtes plus forte que vous ne le croyez.

KITTY BELL, *se levant.* — Ah ! n'y comptez pas trop.... Au nom de nos pauvres enfants !

JOHN BELL. — Où je vois un mystère, je vois une faute.

KITTY BELL. — Et si vous n'y trouviez qu'une bonne action, quel regret pour vous !

JOHN BELL. — Si c'est une bonne action, pourquoi vous être cachée ?

KITTY BELL. — Pourquoi, John Bell ? Parce que votre cœur s'est endurci, et que vous m'auriez empêchée d'agir selon le mien. Et cependant, qui donne au pauvre prête au Seigneur.

JOHN BELL. — Vous feriez mieux de prêter à intérêts sur de bons gages.

KITTY BELL. — Dieu vous pardonne vos sentiments et vos paroles !

JOHN BELL, *marchant dans la chambre à grands pas.* — Depuis quelque temps, vous lisez trop ; je n'aime pas cette manie dans une femme... Voulez-vous être une *bas bleu ?*

KITTY BELL. — Oh ! mon ami ! en viendrez-vous jusqu'à me dire des choses méchantes parce que, pour la première fois, je ne vous obéis pas sans restrictions ? — Je ne suis qu'une femme simple et faible ; je ne sais rien que mes devoirs de chrétienne.

JOHN BELL. — Les savoir pour ne pas les remplir, c'est une profanation.

KITTY BELL. — Accordez-moi quelques semaines de silence seulement sur ces comptes, et le premier mot qui sortira de ma bouche sera le pardon que je vous demanderai pour avoir tardé à vous dire la vérité. Le second sera le récit exact de ce que j'ai fait.

JOHN BELL. — Je désire que vous n'ayez rien à dissimuler.

KITTY BELL. — Dieu le sait ! il n'y a pas une minute de ma vie dont le souvenir puisse me faire rougir.

JOHN BELL. — Et cependant jusqu'ici vous ne m'aviez rien caché.

KITTY BELL. — Souvent la terreur nous apprend à mentir.

JOHN BELL. — Vous savez donc faire un mensonge ?

KITTY BELL. — Si je le savais, vous prierais-je de ne pas m'interroger ? Vous êtes un juge impitoyable.

JOHN BELL. — Impitoyable ? Vous me rendrez compte de cet argent.

KITTY BELL. — Eh bien ! je vous demande jusqu'à demain pour cela.

JOHN BELL. — Soit ! jusqu'à demain je n'en parlerai plus.

KITTY BELL *lui baise la main*. — Ah ! je vous retrouve. — Vous êtes bon. — Soyez-le toujours.

JOHN BELL. — C'est bien ! c'est bien ! mais songez à demain.

KITTY BELL, *seule*. — Pourquoi, lorsque j'ai touché la main de mon mari, me suis-je reproché d'avoir gardé ce livre [21] ? — La conscience ne peut pas avoir tort. (*Elle rêve.*) Je le rendrai.

(*Elle sort à pas lents.*)

ACTE II

Même décoration.

SCÈNE I. — LE QUAKER, CHATTERTON.

CHATTERTON, *entre vite et comme en se sauvant*. — Enfin nous voilà au port !

LE QUAKER. — Ami, est-ce un accès de folie qui t'a pris ?

CHATTERTON. — Je sais très bien ce que je fais.

LE QUAKER. — Mais pourquoi rentrer ainsi tout à coup ?

CHATTERTON, *agité*. — Croyez-vous qu'il m'ait vu ?

LE QUAKER. — Il n'a pas détourné son cheval, et je ne l'ai pas vu tourner la tête une fois. Ses deux grooms l'ont suivi au grand trot. Mais pourquoi l'éviter, ce jeune homme ?

CHATTERTON. — Vous êtes sûr qu'il ne m'a pas reconnu ?

LE QUAKER. — Si le serment n'était un usage impie, je pourrais le jurer.

CHATTERTON. — Je respire. — C'est que vous savez bien qu'il est de mes amis. C'est lord Talbot.

LE QUAKER. — Eh bien ! qu'importe ? Un ami n'est guère plus méchant qu'un autre homme.

CHATTERTON, *marchant à grands pas, avec humeur*. — Il ne pouvait rien m'arriver de pis que de le voir. Mon asile était violé, ma paix était troublée, mon nom était connu ici.

LE QUAKER. — Le grand malheur !

CHATTERTON. — Le savez-vous, mon nom, pour en juger ?

LE QUAKER. — Il y a quelque chose de bien puéril dans ta crainte. Tu n'es que sauvage, et tu seras pris pour un criminel si tu continues.

CHATTERTON. — O mon Dieu ! pourquoi suis-je sorti avec vous ? Je suis certain qu'il m'a vu.

LE QUAKER. — Je l'ai vu souvent venir ici après ses parties de chasse.

CHATTERTON. — Lui ?

LE QUAKER. — Oui, lui, avec de jeunes lords de ses amis.

CHATTERTON. — Il est écrit que je ne pourrai poser ma tête nulle part. Toujours des amis !

LE QUAKER. — Il faut être bien malheureux pour en venir à dire cela.

CHATTERTON, *avec humeur*. — Vous n'avez jamais marché aussi lentement qu'aujourd'hui.

LE QUAKER. — Prends-toi à moi de ton désespoir. Pauvre enfant ! rien n'a pu t'occuper dans cette promenade. La nature est morte devant tes yeux.

CHATTERTON. — Croyez-vous que mistress Bell soit très pieuse ? Il me semble lui avoir vu une Bible dans les mains.

LE QUAKER, *brusquement*. — Je n'ai point vu cela. C'est une femme qui aime ses devoirs et qui craint Dieu. Mais je n'ai pas vu qu'elle eût aucun livre dans les mains. (*A part.*) Où va-t-il se prendre ! à quoi ose-t-il penser ? J'aime mieux qu'il se noie que de s'attacher à cette branche. — (*Haut.*) C'est une jeune femme très froide, qui n'est émue que pour ses enfants quand ils sont malades. Je la connais depuis sa naissance.

CHATTERTON. — Je gagerais cent livres sterling que cette rencontre de lord Talbot me portera malheur.

LE QUAKER. — Comment serait-ce possible ?

CHATTERTON. — Je ne sais comment cela se fera, mais vous verrez si cela manque. — Si cette jeune femme aimait un homme, il ferait mieux de se faire sauter la cervelle que de la séduire. Ce serait affreux [1], n'est-ce pas ?

LE QUAKER. — N'y aura-t-il jamais une de tes idées qui ne tourne au désespoir ?

CHATTERTON. — Je sens autour de moi quelque malheur inévitable. J'y suis tout accoutumé et je ne résiste plus. Vous verrez cela : c'est un curieux spectacle. — Je me reposais ici, mais mon ennemie ne m'y laissera pas.

LE QUAKER. — Quelle ennemie ?

CHATTERTON. — Nommez-la comme vous voudrez : la Fortune, la Destinée ; que sais-je, moi ?

LE QUAKER. — Tu t'écartes de ta religion.

CHATTERTON *va à lui et lui prend la main.* — Vous avez peur que je ne fasse du mal ici ? — Ne craignez rien. Je suis inoffensif comme les enfants. Docteur, vous avez vu quelquefois des pestiférés ou des lépreux ? Votre premier désir était de les écarter de l'habitation des hommes ? — Écartez-moi, repoussez-moi, ou bien laissez-moi seul ; je me séparerai moi-même plutôt que de donner à personne la contagion de mon infortune. (*Cris et coups de fouet d'une partie de chasse finie.*) Tenez, voilà comme on dépiste le sanglier solitaire !

SCÈNE II. — CHATTERTON, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL.

JOHN BELL, *à sa femme.* — Vous avez mal fait, Kitty, de ne pas me dire que c'était un personnage de considération.

(*Un domestique apporte un thé.*)

KITTY BELL. — En est-il ainsi ? En vérité, je ne le savais pas.

JOHN BELL. — De très grande considération. Lord Talbot m'a fait dire que c'était son ami, et un homme distingué, qui ne veut pas être connu.

KITTY BELL. — Hélas ! il n'est donc plus malheureux ? — J'en suis bien aise. Mais je ne lui parlerai pas, je m'en vais.

JOHN BELL. — Restez, restez. Invitez-le à prendre le thé avec le docteur, en famille ; cela fera plaisir à lord Talbot.

(*Il va s'asseoir à droite, près de la table à thé.*)

LE QUAKER, *à Chatterton, qui fait un mouvement pour se retirer chez lui.* — Non, non, ne t'en va pas, on parle de toi.

KITTY BELL, *au Quaker.* — Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il veut déjeuner avec mon mari et mes enfants ?

LE QUAKER. — Vous avez tort de l'inviter, il ne peut pas souffrir les invitations.

KITTY BELL. — Mais c'est mon mari qui le veut.

LE QUAKER. — Sa volonté est souveraine. — (*A Chatterton.*) Madame invite son hôte à déjeuner, et désire qu'il prenne le thé en famille ce matin... (*Bas.*) Il ne faut pas accepter : c'est par ordre de son mari qu'elle fait cette démarche, mais cela lui déplaît.

JOHN BELL, *assis, lisant le journal, s'adresse à Kitty.* — L'a-t-on invité ?

KITTY BELL. — Le docteur lui en parle.

CHATTERTON, *au Quaker.* — Je suis forcé de me retirer chez moi.

LE QUAKER, *à Kitty.* — Il est forcé de se retirer chez lui.

KITTY BELL, *à John Bell.* — Monsieur est forcé de se retirer chez lui.

JOHN BELL. — C'est de l'orgueil : il croit nous honorer trop.

(*Il tourne le dos et se remet à lire.*)

CHATTERTON, *au Quaker.* — Je n'aurais pas accepté : c'était par pitié qu'on m'invitait.

(*Il va vers sa chambre, le Quaker le suit et le retient. Ici un domestique amène les enfants et les fait asseoir à table. Le Quaker s'assied au fond, Kitty Bell à droite, John Bell à gauche, tournant le dos à la chambre, les enfants près de leur mère.*)

SCÈNE III. — LES MÊMES, LORD TALBOT, LORD LAUDERDALE, LORD KINGSTON, *et* TROIS JEUNES LORDS *en habit de chasse.*

LORD TALBOT, *un peu ivre.* — Où est-il ? où est-il ? Le voilà, mon camarade ! mon ami ! Que diable fais-tu ici ? Tu nous as quittés ? Tu ne veux plus de nous ? C'est donc fini ? Parce que tu es illustre à présent, tu nous dédaignes. Moi, je n'ai rien appris de bon à Oxford, si ce n'est à boxer, j'en conviens ; mais cela ne m'empêche pas d'être ton ami. — Messieurs, voilà mon bon ami...

CHATTERTON, *voulant l'interrompre.* — Milord...

LORD TALBOT. — Mon ami Chatterton.

CHATTERTON, *sérieusement, lui pressant la main.* — George, George, toujours indiscret !

LORD TALBOT. — Est-ce que cela te fait de la peine ? — L'auteur des poèmes qui font tant de bruit ! Le voilà ! Messieurs, j'ai été à l'Université avec lui [2]. — Ma foi, je ne me serais pas douté de ce talent-là. Ah ! le sournois, comme il m'a attrapé ! — Mon cher, voilà lord Lauderdale et lord Kingston, qui savent par cœur ton poème d'*Harold.* Ah ! si tu veux souper avec nous, tu seras content d'eux, sur mon honneur. Ils disent les vers comme Garrick [3]. — La chasse au renard ne t'amuse pas ! sans cela je t'aurais prêté Rébecca, que ton père m'a vendue. Mais tu sais que nous venons tous souper ici, après la chasse. Ainsi, à ce soir. Ah ! par Dieu ! nous nous amuserons. — Mais tu es en deuil ! Ah ! diable !

CHATTERTON, *avec tristesse.* — Oui, de mon père.

LORD TALBOT. — Ah ! il était bien vieux aussi[4]. Que veux-tu ! te voilà héritier.

CHATTERTON, *amèrement*. — Oui, de tout ce qui lui restait.

LORD TALBOT. — Ma foi si tu dépenses aussi noblement ton argent qu'à Oxford, cela te fera honneur ; cependant tu étais déjà bien sauvage. Eh bien ! je deviens comme toi à présent, en vérité. J'ai le spleen, mais ce n'est que pour une heure ou deux. — Ah ! Mistress Bell, vous êtes une puritaine. Touchez là, vous ne m'avez pas donné la main aujourd'hui. Je dis que vous êtes une puritaine ; sans cela, je vous aurais recommandé mon ami.

JOHN BELL. — Répondez donc à Milord, Kitty ! Milord, Votre Seigneurie sait comme elle est timide. (*A Kitty.*) Montrez de bonnes dispositions pour son ami.

KITTY BELL. — Votre Seigneurie ne doit pas douter de l'intérêt que mon mari prend aux personnes qui veulent bien loger chez lui.

JOHN BELL. — Elle est si sauvage, Milord, qu'elle ne lui a pas adressé la parole une fois, le croiriez-vous ? pas une fois depuis trois mois qu'il loge ici !

LORD TALBOT. — Oh ! maître John Bell, c'est une timidité dont il faut la corriger. Ce n'est pas bien. Allons, Chatterton, que diable ! corrige-la, toi aussi, corrige-la.

LE QUAKER, *sans se lever*. — Jeune homme, depuis cinq minutes que tu es ici, tu n'as pas dit un mot qui ne fût de trop.

LORD TALBOT. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel est cet animal sauvage ?

JOHN BELL. — Pardon ! Milord, c'est un Quaker.

(*Rires joyeux.*)

LORD TALBOT. — C'est vrai. Oh ! quel bonheur ! un Quaker ! (*Le lorgnant.*) Mes amis, c'est un gibier que nous n'avions pas fait lever encore.

(*Éclats de rire des lords.*)

CHATTERTON *va vite à lord Talbot. A demi-voix.* — George, tout cela est bien léger ; mon caractère ne s'y prête pas... Tu sais cela, souviens-toi de Primerose Hill [5] !... J'aurai à te parler à ton retour de la chasse.

LORD TALBOT, *consterné*. — Ah ! si tu veux jouer du pistolet... comme tu voudras ! Mais je croyais t'avoir fait plaisir, moi. Est-ce que je t'ai affligé ? Ma foi, nous avons bu un peu sec ce matin. — Qu'est-ce que j'ai donc dit, moi ? J'ai voulu

te mettre bien avec eux tous. Tu viens ici pour la petite femme, hein ? J'ai vu ça, moi.

CHATTERTON. — Ciel et terre ! Milord, pas un mot de plus.

LORD TALBOT. — Allons, il est de mauvaise humeur ce matin. Mistress Bell, ne lui donnez pas de thé vert ; il me tuerait ce soir, en vérité.

KITTY BELL, *à part.* — Mon Dieu comme il me parle effrontément !

LORD LAUDERDALE *vient serrer la main à Chatterton.* — Pardieu ! je suis bien aise de vous connaître : vos vers m'ont fort diverti.

CHATTERTON. — Diverti, Milord ?

LORD LAUDERDALE. — Oui, vraiment, et je suis charmé de vous voir installé ici ; vous avez été plus adroit que Talbot, vous me ferez gagner mon pari.

LORD KINGSTON. — Oui, oui ; il a beau jeter ses guinées chez le mari, il n'aura pas la petite Catherine, comment ?... Kitty...

CHATTERTON. — Oui, Milord, Kitty, c'est son nom en abrégé.

KITTY BELL, *à part.* — Encore ! Ces jeunes gens me montrent au doigt, et devant lui !

LORD KINGSTON. — Je crois bien qu'elle aurait eu un faible pour lui ; mais vous l'avez, ma foi, supplanté. Au surplus, George est un bon garçon et ne vous en voudra pas. — Vous me paraissez souffrant.

CHATTERTON. — Surtout en ce moment, Milord.

LORD TALBOT. — Allez, messieurs, assez ; n'allez pas trop loin.

(*Deux grooms entrent à la fois.*)

UN GROOM. — Les chevaux de Milord sont prêts.

LORD TALBOT, *frappant sur l'épaule de John Bell.* — Mon bon John Bell, il n'y a de bons vins de France et d'Espagne que dans la maison de votre petite dévote de femme. Nous voulons les boire en rentrant, et tenez-moi pour un maladroit si je ne vous rapporte dix renards pour lui faire des fourrures. — Venez donc nous voir partir. — Passez, Lauderdale, passez donc. A ce soir, tous, si Rébecca ne me casse pas le col.

JOHN BELL. — Monsieur Chatterton, je suis vraiment heureux de faire connaissance avec vous. (*Il lui serre la main à lui casser l'épaule.*) Toute ma maison est à votre service. (*A Kitty, qui allait se retirer.*) Mais, Catherine, causez donc un peu avec ce jeune homme. Il faut lui louer un appartement plus beau et plus cher.

KITTY BELL. — Mes enfants m'attendent.

JOHN BELL. — Restez, restez ; soyez polie ; je le veux absolument.

CHATTERTON, *au Quaker*. — Sortons d'ici. Voir sa dernière retraite envahie, son unique repos troublé, sa douce obscurité trahie ; voir pénétrer dans sa nuit de si grossières clartés ! O supplice ! — Sortons d'ici. — Vous l'avais-je dit ?

JOHN BELL. — J'ai besoin de vous, docteur ; laissez monsieur avec ma femme : je vous veux absolument, j'ai à vous parler. Je vous raccommoderai avec Sa Seigneurie.

LE QUAKER. — Je ne sors pas d'ici.

(*Tous sortent. Il reste assis au milieu de la scène. Kitty et Chatterton debout, les yeux baissés et interdits.*)

SCÈNE IV. — CHATTERTON, LE QUAKER, KITTY BELL.

LE QUAKER, *à Kitty Bell.* — (*Il prend la main gauche de Chatterton et met sa main sur le cœur de ce jeune homme.*) Les cœurs jeunes, simples et primitifs, ne savent pas encore étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes. — Mon enfant, mon pauvre enfant, la solitude devient un amour bien dangereux. A vivre dans cette atmosphère on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger. La vie est une tempête, mon ami ; il faut s'accoutumer à tenir la mer. — N'est-ce pas une pitié, Mistress Bell, qu'à son âge il ait besoin du port ? Je vais vous laisser lui parler et le gronder.

KITTY BELL, *troublée.* — Non, mon ami, restez, je vous prie. John Bell serait fâché de ne plus vous trouver. Et d'ailleurs, ne tarde-t-il pas à monsieur de rejoindre ses amis d'enfance ? Je suis surprise qu'il ne les ait pas suivis.

LE QUAKER. — Le bruit t'a importunée bien vivement, ma chère fille ?

KITTY BELL. — Ah ! leur bruit et leurs intentions ! Monsieur n'est-il pas dans leurs secrets ?

CHATTERTON, *à part.* — Elle les a entendus ! elle est affligée ! Ce n'est plus la même femme.

KITTY BELL, *au Quaker, avec une émotion mal contenue.* — Je n'ai pas vécu encore assez solitaire, mon ami ; je le sens bien.

LE QUAKER, *à Kitty Bell.* — Ne sois pas trop sensible à des folies.

KITTY BELL. — Voici un livre que j'ai trouvé dans les mains

de ma fille. Demandez à monsieur s'il ne lui appartient pas.

CHATTERTON. — En effet, il était à moi ; et à présent je serais bien aise qu'il revînt dans mes mains.

KITTY BELL, *à part*. — Il a l'air d'y attacher du prix. O mon Dieu! je n'oserai plus le rendre à présent, ni le garder.

LE QUAKER, *à part*. — Ah ! la voilà bien embarrassée. (*Il met la Bible dans sa poche, après avoir examiné à droite et à gauche leur embarras. A Chatterton.*) Tais-toi, je t'en prie ; elle est prête à pleurer.

KITTY BELL, *se remettant*. — Monsieur a des amis bien gais, et sans doute aussi très bons.

LE QUAKER. — Ah ! ne les lui reprochons point : il ne les cherchait pas.

KITTY BELL. — Je sais bien que M. Chatterton ne les attendait pas ici.

CHATTERTON, *avec embarras et douleur*. — La présence d'un ennemi mortel ne m'eût pas fait tant de mal ; croyez-le bien, madame.

KITTY BELL. — Ils ont l'air de connaître si bien M. Chatterton, et nous, nous le connaissons si peu !

LE QUAKER, *à demi-voix à Chatterton*. — Ah ! les misérables ! ils l'ont blessée au cœur.

CHATTERTON, *au Quaker*. — Et moi, monsieur

KITTY BELL. — M. Chatterton sait leur conduite comme ils savent ses projets. Mais sa retraite ici, comment l'ont-ils interprétée ?

LE QUAKER *se lève*. — Que le Ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs, et qu'on appelle les hommes aimables ! Voilà bien du mal en un moment.

CHATTERTON, *faisant asseoir le Quaker*. — Au nom de Dieu ne sortez pas que je ne sache ce qu'elle a contre moi. Cela me trouble affreusement.

KITTY BELL. — M. Bell m'a chargé d'offrir à M. Chatterton une chambre plus convenable.

CHATTERTON. — Ah ! rien ne convient mieux que la mienne à mes projets.

KITTY BELL. — Mais quand on ne parle pas de ses projets, on peut inspirer, à la longue, plus de crainte que l'on n'inspirait d'abord d'intérêt, et...

CHATTERTON. — Et ?...

KITTY BELL. — Il me semble...

LE QUAKER. — Que veux-tu dire ?

KITTY BELL. — Que ces jeunes lords ont, en quelque sorte,

le droit d'être surpris que leur ami les ait quittés pour cacher son nom et sa vie dans une famille aussi simple que la nôtre.

LE QUAKER, *à Chatterton.* — Rassure-toi, ami ; elle veut dire que tu n'avais pas l'air, en arrivant, d'être le riche compagnon de ces riches petits lords.

CHATTERTON, *avec gravité.* — Si l'on m'avait demandé ici ma fortune, mon nom et l'histoire de ma vie, je n'y serais pas entré... Si quelqu'un me les demandait aujourd'hui, j'en sortirais.

LE QUAKER. — Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris, tu le vois.

CHATTERTON *va pour répondre, puis y renonce et s'écrie.* — Une torture de plus dans un martyre, qu'importe !

(*Il sort en courant.*)

KITTY BELL, *effrayée.* — Ah ! mon Dieu ! pourquoi s'est-il enfui de la sorte ? Les premières paroles que je lui adresse lui causent du chagrin !... mais en suis-je responsable, aussi !... Pourquoi est-il venu ici ?... je n'y comprends plus rien ! je veux le savoir !... Toute ma famille est troublée pour lui et par lui ! Que leur ai-je fait à tous ? Pourquoi l'avez-vous amené ici et non ailleurs, vous ? — Je n'aurais jamais dû me montrer, et je voudrais ne les avoir jamais vus.

LE QUAKER, *avec impatience et chagrin.* — Mais c'était à moi seul qu'il fallait dire cela. Je ne m'offense ni ne me désole, moi. Mais à lui, quelle faute !

KITTY BELL. — Mais, mon ami, les avez-vous entendus, ces jeunes gens ? — O mon Dieu ! comment se fait-il qu'ils aient la puissance de troubler ainsi une vie que le Sauveur même eût bénie ? — Dites, vous qui êtes un homme, vous qui n'êtes point de ces méchants désœuvrés, vous qui êtes grave et bon, vous qui pensez qu'il y a une âme et un Dieu ; dites, mon ami, comment donc doit vivre une femme ? Où donc faut-il se cacher ? Je me taisais, je baissais les yeux, j'avais étendu sur moi la solitude comme un voile, et ils l'ont déchiré. Je me croyais ignorée, et j'étais connue comme une de leurs femmes [6], respectée, et j'étais l'objet d'un pari. A quoi donc m'ont servi mes deux enfants, toujours à mes côtés comme des anges gardiens ? A quoi m'a servi la gravité de ma retraite ? Quelle femme sera honorée, grand Dieu ! si je n'ai pu l'être, et s'il suffit aux jeunes gens de la voir passer dans la rue pour s'emparer de son nom et s'en jouer comme d'une balle qu'ils se jettent l'un à l'autre ! (*La voix lui manque. Elle pleure.*) Oh ! mon ami,

mon ami ! obtenez qu'ils ne reviennent jamais dans ma maison.

LE QUAKER. — Qui donc ?

KITTY BELL. — Mais eux... eux tous... tout le monde.

LE QUAKER. — Comment ?

KITTY BELL. — Et lui aussi... oui, lui. (*Elle fond en larmes.*)

LE QUAKER. — Mais tu veux donc le tuer ? Après tout, qu'a-t-il fait ?

KITTY BELL, *avec agitation.* — Oh ! mon Dieu ! moi, le tuer ! — moi qui voudrais.... Seigneur ! mon Dieu ! Vous que je prie sans cesse, vous savez si j'ai voulu le tuer ! mais je vous parle et je ne sais si vous m'entendez. Je vous ouvre mon cœur, et vous ne me dites pas que vous y lisez. — Et si votre regard y a lu, comment savoir si vous n'êtes pas mécontent ? Ah ! mon ami... j'ai là quelque chose que je voudrais dire.... Ah ! si mon père vivait encore ! (*Elle prend la main du Quaker.*) Oui, il y a des moments où je voudrais être catholique, à cause de leur confession. Enfin, ce n'est autre chose que la confidence ; mais la confidence divinisée... j'en aurais besoin !

LE QUAKER. — Ma fille, si ta conscience et la contemplation ne te soutiennent pas assez, que ne viens-tu donc à moi ?

KITTY BELL. — Eh bien ! expliquez-moi le trouble où me jette ce jeune homme ! Les pleurs que m'arrache, malgré moi, sa vue, oui ! sa seule vue !

LE QUAKER. — O femme ! faible femme ! au nom de Dieu, cache tes larmes, car le voilà.

KITTY BELL. — O Dieu ! son visage est renversé.

CHATTERTON, *rentrant comme un fou, sans chapeau. Il traverse la chambre et marche en parlant sans voir personne.* — ... Et d'ailleurs, et d'ailleurs, ils ne possèdent pas plus leurs richesses que je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot. — On peut perdre ou gagner le monde sur parole, en un quart d'heure ! Nous ne possédons tous que nos six pieds [7], c'est le vieux Will qui l'a dit. — Je vous rendrai votre chambre, quand vous voudrez ; j'en veux une encore plus petite. Pourtant je voulais attendre encore le succès [8] d'une certaine lettre [9]. Mais n'en parlons plus.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

LE QUAKER *se lève et va à lui, lui prenant la tête.* — (*A demi-voix.*) Tais-toi, ami, tais-toi, arrête. — Calme, calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportements, et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

CHATTERTON *se lève vivement sur le mot :* étrangère, *et dit*

avec une ironie frémissante. — Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle, c'est une hardiesse bien inconvenante, et dont je dois demander humblement pardon.... Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette maison, le temps d'achever de coudre l'une à l'autre quelques pages que je dois, à peu près comme un menuisier doit à l'ébéniste quelques planches péniblement passées au rabot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout. — Je n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que le mien, et M. Bell est trop attendri de l'amitié de lord Talbot pour moi. Lord Talbot, on [10] peut l'aimer ici, cela se conçoit. — Mais son amitié pour moi, ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai d'un mot; sur un vieux chiffre [11] que je rayerai de sa tête, et que mon père a emporté dans le pli de son linceul ; un chiffre assez considérable, ma foi ! et qui me valait beaucoup de révérences et de serrements de main. — Mais tout cela est fini, je suis ouvrier en livres. — Adieu, madame ; adieu, monsieur. Ha ! ha ! — Je perds bien du temps ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage !

(*Il monte à grands pas l'escalier de sa chambre et s'y enferme.*)

SCÈNE V. — LE QUAKER, KITTY BELL, *consternés.*

LE QUAKER. — Tu es remplie d'épouvante, Kitty ?

KITTY BELL. — C'est vrai.

LE QUAKER. — Et moi aussi.

KITTY BELL. — Vous aussi ? — Vous si fort, vous que rien n'a jamais ému devant moi ! — Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ici que je ne puis comprendre ? Ce jeune homme nous a tous trompés; il s'est glissé ici comme un pauvre, et il est riche ! Ces jeunes gens ne lui ont-ils pas parlé comme à leur égal ? Qu'est-il venu faire ici ? qu'a-t-il voulu en se faisant plaindre ? Pourtant, ce qu'il dit a l'air vrai, et lui, il a l'air bien malheureux.

LE QUAKER. — Il serait bon que ce jeune homme mourût.

KITTY BELL. — Mourir ! pourquoi ?

LE QUAKER. — Parce que mieux vaut la mort que la folie.

KITTY BELL. — Et vous croyez ?... Ah ! le cœur me manque.

(*Elle tombe assise.*)

LE QUAKER. — ...Que la plus forte raison ne tiendrait pas à [12] ce qu'il souffre. — Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell. Il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La

Vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant, tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

KITTY BELL. — Puissances du Ciel ! est-il possible !

LE QUAKER. — Écoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas ? Eh bien ! sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la Pitié. — Ce jeune homme, dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la Poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a plus de famille, et, sans se l'avouer, il en cherche une ; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui, et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur que le sommeil sous la blanche tubéreuse [13] ; ce n'est pas ta faute si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant ; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne. — Te crois-tu donc le droit de la lui ôter ?

KITTY BELL. — Hélas ! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés ?

LE QUAKER. — Lovelace [14] avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère ? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

KITTY BELL. — O mon Dieu ! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure !

LE QUAKER. — Je le crois, madame.

KITTY BELL. — Madame ? — Ah ! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire !

LE QUAKER. — Je veux bien le savoir.

KITTY BELL. — Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données [15] pour monsieur Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh ! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action ! Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas ?

LE QUAKER. — Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse :

maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau, et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort : c'est l'obstiné Suicide.

KITTY BELL. — Oh ! que le Seigneur lui pardonne ! serait-ce vrai ?

(*Elle se cache la tête pour pleurer.*)

LE QUAKER. — Je dis *obstiné*, parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

KITTY BELL. — En est-il là ? En êtes-vous sûr ? Dites-vous vrai ? Dites-moi tout ! Je ne veux pas qu'il meure ! — Qu'a-t-il fait ? que veut-il ? Un homme si jeune ! une âme céleste ! la bonté des anges ! la candeur des enfants ! une âme toute éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes, celui que le Christ hésiterait lui-même à pardonner ! Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il ? est-ce de l'argent ? Eh bien ! j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer ! là, devant moi et mes enfants ! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher ; enfin je ferai mon crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

LE QUAKER. — Tes mains ! tes mains ! ma fille, que je les adore. (*Il baise ses deux mains réunies.*) Tes fautes sont innocentes, et, pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles ; mais garde tes bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essayerais bien inutilement de lutter contre sa faute unique, vice presque vertueux, noble imperfection, péché sublime : l'orgueil de la pauvreté.

KITTY BELL. — Mais n'a-t-il pas parlé d'une lettre qu'il aurait écrite à quelqu'un dont il attendait du secours ?

LE QUAKER. — Ah ! c'est vrai ! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde [16]. Je m'y appuierai avec lui

(*Il veut sortir.*)

KITTY BELL. — Mais... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot : « On peut l'aimer ici, cela se conçoit ! »

LE QUAKER. — Ne songe point à ce mot-là ! Un esprit

absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines est inaccessible aux petitesses d'un dépit jaloux, et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'aventures. Que voudrait dire cela ? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux, supposer que ce charme d'intimité serait devenu en lui une passion ?... Si cela était...

KITTY BELL. — Oh ! ne me dites plus rien... laissez-moi m'enfuir.

(*Elle se sauve en fermant ses oreilles, et il la poursuit de sa voix.*)

LE QUAKER. — Si cela était, sur ma foi ! j'aimerais mieux le laisser mourir.

ACTE III

La chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu ; un lit misérable et en désordre.

SCÈNE I. — CHATTERTON, *seul*[1].

(*Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.*) Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon ! de saluer et de serrer la main ! toute cette comédie est jouée : j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme, et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque, et dans le fantôme de ceux que j'invente ! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre : le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela ! Les divertir ou leur faire pitié ; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir ! S'il a des blessures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher ! (*Il se lève.*) Lève-toi, créature de

Dieu, faite à son image et admire-toi encore dans cette condition !

(*Il rit et se rassied. — Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.*)

Non, non !

L'heure t'avertit; assieds-toi, et travaille, malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant ; tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien ? un pauvre !

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée, grand Dieu ! Ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un shilling ; la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh ! loin de moi, — loin de moi, je t'en supplie, découragement glacé ! Mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre ! Détourne-toi ! détourne-toi ! car, à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ; et si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu ! oui, perdu sans espoir ! — Arrêté, jugé, condamné ! jeté en prison [2] !

O dégradation ! ô honteux travail. (*Il écrit.*) Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien ! ne puis-je cesser d'avoir cette idée ? (*Long silence.*) J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil ! De l'orgueil de quoi ? Je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas ? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité ! vile Publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien ! par le Ciel, elles ont raison. — Du moins, celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh ! si elle m'eût aimé ! (*Il s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.*) Écris donc, malheureux, évoque donc ta volonté ! — Pourquoi est-elle si faible ? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête ! — Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi ! — Jusqu'ici je l'avais toujours vu partir avant son maître ; il fallait un frein, et cette nuit c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! Ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe, seriez-vous

paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée ? suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre ? (*Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.*) L'épais brouillard ! il est tendu au-dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit de sa mort. (*L'horloge sonne trois quarts.*) Encore ! Le temps me presse ; et rien n'est écrit ! (*Il lit.*) « Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold !... le duc Guillaume [3]... »

Eh ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela. — (*Il déchire le manuscrit en parlant. — Un peu de délire le prend.*) J'ai fait le catholique [4] : j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment : moi j'en ai un où je travaille pour de l'argent. (*Il porte la main à sa tête.*) Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons, calme-toi. — Je relisais ceci... Oui !... Ce poème-là n'est pas assez beau !... Écrit trop vite ! — Écrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Hastings !... Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands !... Me suis-je intéressé à cela ? Non. Et pourquoi en as-tu donc parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois ! (*Il se lève et marche à grands pas.*) — Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre ; la Foi, son calice ; la Charité, ses pauvres enfants ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi ! moi qui sens cela, je ne lui répondrais pas ! Si ! par le Ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du fouet les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah Miles et Warton [5].

Ah ! misérable ! Mais... c'est la Satire ! tu deviens méchant. (*Il pleure longtemps avec désolation.*) Écris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père. (*Il s'arrête. Il prend une tabatière sur sa table.*) Le voilà, mon père. — Vous voilà ! Bon vieux marin, franc capitaine de haut bord, vous dormiez la nuit, vous, et le jour vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre

pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc ? S'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et à présent je ne l'ai plus, et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais vous qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre, et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé ? (*Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.*) Ah ! pardon, pardon, mon père ! mon vieux père en cheveux blancs ! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux ! — C'est ma faute ! j'ai cru être poète ! C'est ma faute ; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison ! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium ! Si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas, je boirai. (*Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.*) Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor ! (*Cachant l'opium.*) Et pourquoi ? Ne suis-je donc pas libre ? plus libre que jamais ? — Caton n'a pas caché son épée [6]. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face.

(*Il pose l'opium au milieu de sa table.*)

SCÈNE II. — CHATTERTON, LE QUAKER.

LE QUAKER, *jetant les yeux sur la fiole.* — Ah

CHATTERTON. — Eh bien ?

LE QUAKER. — Je connais cette liqueur. — Il y a là au moins soixante grains [7] d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plairait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire, et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien longtemps seul, Chatterton.

(*Le Quaker pose le flacon sur la table. Chatterton le reprend à la dérobée.*)

CHATTERTON. — Et si je veux rester seul pour toujours, n'en ai-je pas le droit ?

LE QUAKER. *Il s'assied sur le lit ; Chatterton reste debout, les yeux fixes et hagards.* — Les païens disaient cela.

CHATTERTON. — Qu'on me donne une heure de bonheur, et je redeviendrai un excellent chrétien. Ce que... ce que vous craignez, les stoïciens l'appelaient *sortie raisonnable.*

LE QUAKER. — C'est vrai ; et ils disaient même que les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait bien en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami, que la Fortune change souvent et peut beaucoup, et que si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

CHATTERTON. — Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.

LE QUAKER. — Tu as bien raison ; mais seulement c'est un peu poltron. — S'aller cacher sous une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

CHATTERTON. — Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

LE QUAKER. — Quand ce ne serait que Néron.

CHATTERTON. — Aussi, sa lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches, et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

LE QUAKER. — Cela fait bien l'éloge de la popularité. — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivre ton projet, parce que cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trouvera d'assez impies pour égayer le public par d'agréables bouffonneries [8] sur le récit de ta mort, et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux : tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de cet os vide de la gloire que vous rongez tous. C'est généreux.

CHATTERTON. — Vous me donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

LE QUAKER, *à part*. — Cette corde vibre encore. Voyons ce que j'en tirerai. (*A Chatterton.*) On sait d'autant mieux ton nom que tu l'as voulu cacher.

CHATTERTON. — Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien ! on le prononcera plus librement après moi.

LE QUAKER, *à part*. — Toutes les routes le ramènent à son idée fixe. (*Haut.*) Mais il m'avait semblé, ce matin, que tu espérais quelque chose d'une lettre ?

CHATTERTON. — Oui, j'avais écrit au lord-maire, M. Beckford [9], qui a connu mon père assez intimement. On m'avait souvent offert sa protection, je l'avais toujours refusée, parce que je n'aime pas être protégé. — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie ! — Hier, elles m'ont manqué toutes ; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.

LE QUAKER. — M. Beckford passe pour le plus honnête

homme et l'un des plus éclairés de Londres. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu renoncé depuis ?

CHATTERTON. — Il m'a suffi depuis de la vue d'un homme.

LE QUAKER. — Essaie de la vue d'un sage après celle d'un fou. — Que t'importe ?

CHATTERTON. — Eh ! pourquoi ces retards ? Les hommes d'imagination sont éternellement crucifiés ; le sarcasme et la misère sont les clous de leur croix. Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma chair : le remords de s'être inutilement abaissé ? — Je veux *sortir raisonnablement.* J'y suis forcé.

LE QUAKER *se lève.* — Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire ! Écoute, Chatterton ! je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la République universelle du Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton ! Chatterton ! Tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. — Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira ; et cela, comme toi, sans être en état de grâce, et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton ! Chatterton ! Tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas ; tu seras jugé selon tes malheurs et ton désespoir, et tu peux espérer miséricorde ; mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

CHATTERTON. — Mon Dieu ! mon ami, mon père, que voulez-vous dire ?... Serait-ce donc ?... Levez-vous !... Vous me faites honte... Serait-ce ?...

LE QUAKER. — Grâce ! car, si tu meurs, elle mourra...

CHATTERTON. — Mais qui donc ?

LE QUAKER. — Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

CHATTERTON. — Nommez-la ! aurais-je osé croire !...

LE QUAKER, *il se relève.* — Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux ! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide ; ce sera moi qui te tuerai.

CHATTERTON. — Est-ce donc ?

LE QUAKER. — Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte... la mère des beaux enfants.

CHATTERTON. — Kitty Bell !

LE QUAKER. — Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore ?

CHATTERTON, *tombant dans les bras du Quaker*. — Hélas ! je ne puis donc plus vivre ni mourir ?

LE QUAKER, *fortement*. — Il faut vivre, te taire et prier Dieu !

SCÈNE III. — L'arrière-boutique. — KITTY BELL. LE QUAKER.

KITTY *sort seule de sa chambre et regarde dans la salle.* — Personne ! — Venez, mes enfants ! Il ne faut jamais se cacher si ce n'est pour faire le bien.

Allez vite chez lui ! portez-lui... (*Au Quaker.*) Je reviens, mon ami, je reviens vous écouter. (*A ses enfants.*) Portez-lui tous vos fruits. — Ne dites pas que je vous envoie, et montez sans faire de bruit. — Bien ! bien ! (*Les deux enfants, portant un panier, montent doucement l'escalier et entrent dans la chambre de Chatterton. — Quand ils sont en haut, au Quaker qui entre* :) Eh bien ! mon ami, vous croyez donc que le bon lord-maire lui fera du bien ? Oh ! mon ami, je consentirai à tout ce que vous voudrez me conseiller !

LE QUAKER. — Oui, il sera nécessaire que, dans peu de temps, il aille habiter une autre maison, peut-être même hors de Londres.

KITTY BELL. — Soit à jamais bénie la maison où il sera heureux, puisqu'il ne peut l'être dans la mienne ! Mais qu'il vive, ce sera assez pour moi.

LE QUAKER. — Je ne lui parlerai pas à présent de cette résolution ; je l'y préparerai par degrés.

KITTY BELL, *ayant peur que le Quaker n'y consente.* — Si vous voulez, je lui en parlerai, moi.

LE QUAKER. — Pas encore : ce serait trop tôt.

KITTY BELL. — Mais si, comme vous le dites, ce n'est pour lui qu'une habitude à rompre ?

LE QUAKER. — Sans doute... il est fort sauvage... Les auteurs n'aiment que leurs manuscrits... Il ne tient à personne, il n'aime personne... Cependant ce serait trop tôt.

KITTY BELL. — Pourquoi donc trop tôt, si vous pensez que sa présence soit si fatale ?

LE QUAKER. — Oui, je le pense, je ne me rétracte pas.

KITTY BELL. — Cependant, si cela est nécessaire, je suis prête à le lui dire à présent ici.

LE QUAKER. — Non, non, ce serait tout perdre.

KITTY BELL, *satisfaite*. — Alors, mon ami, convenez-en, s'il reste ici, je ne puis pas le maltraiter : il faut bien que l'on tâche de le rendre moins malheureux. J'ai envoyé mes enfants pour le distraire ; et ils ont voulu absolument lui porter leur goûter, leurs fruits, que sais-je ? Est-ce un grand crime à moi, mon ami ? En est-ce un à mes enfants ?

(*Le Quaker, s'asseyant, se détourne pour essuyer une larme.*)

KITTY BELL. — On dit donc qu'il a fait de bien beaux livres ? Les avez-vous lus, ses livres ?

LE QUAKER, *avec une insouciance affectée*. — Oui, c'est un beau génie.

KITTY BELL. — Et si jeune ! est-ce possible ? — Ah ! vous ne voulez pas me répondre, et vous avez tort, car jamais je n'oublie un mot de vous. Ce matin, par exemple, ici même, ne m'avez-vous pas dit que *rendre à un malheureux un cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère ?* — Aussi, je suis bien sûre que vous ne lui avez pas rendu sa Bible ? — N'est-il pas vrai ? avouez-le.

LE QUAKER, *lui donnant sa Bible lentement, en la lui faisant attendre*. — Tiens, mon enfant, comme c'est moi qui te la donne, tu peux la garder.

KITTY BELL, *elle s'assied à ses pieds à la manière des enfants qui demandent une grâce*. — Oh ! mon ami, mon père, votre bonté a quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes au-dessus de nous par votre prudence ; vous pourriez voir à vos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant, sans être atteint, vous y prenez part ; vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâce, et les larmes s'effacent, et nous sourions, parce que vous l'avez permis.

LE QUAKER *l'embrasse sur le front*. — Mon enfant ! ma chère enfant ! avec toi, du moins, je suis sûr de n'en avoir pas de regret. (*On parle.*) — On vient !... Pourvu que ce ne soit pas un de ses amis. — Ah ! c'est ce Talbot, j'en étais sûr.

(*On entend le cor de chasse.*)

SCÈNE IV. — LES MÊMES, LORD TALBOT, JOHN BELL.

LORD TALBOT. — Oui, oui, je vais les aller joindre tous ; qu'ils se réjouissent ! Moi, je n'ai plus le cœur à leur joie. J'ai assez d'eux, laissez-les souper sans moi. Je me suis assez amusé à les voir se ruiner pour essayer de me suivre ; à présent, ce jeu-là m'ennuie. — Monsieur Bell, j'ai à vous parler. — Vous ne m'aviez pas dit les chagrins et la pauvreté de mon ami, de Chatterton.

JOHN BELL, *à Kitty Bell.* — Mistress Bell, votre absence est nécessaire... pour un instant. (*Kitty Bell se retire lentement dans sa chambre.*) Mais, Milord, ses chagrins, je ne les vois pas ; et, quant à sa pauvreté, je sais qu'il ne doit rien ici.

LORD TALBOT. — O Ciel ! comment fait-il ? Oh ! si vous saviez ! et vous aussi, bon Quaker, si vous saviez ce que l'on vient de m'apprendre ! D'abord ses beaux poèmes ne lui ont pas donné un morceau de pain. — Ceci est tout simple ; ce sont des poèmes, et ils sont beaux : c'est le cours naturel des choses. Ensuite, une espèce d'érudit, un misérable inconnu et méchant, vient de publier (Dieu fasse qu'il l'ignore !) une atroce calomnie. Il a prétendu prouver qu'*Harold* et tous ses poèmes n'étaient pas de lui. Mais moi, j'attesterai le contraire, moi qui l'ai vu les inventer à mes côtés, là, encore enfant. Je l'attesterai, je l'imprimerai, et je signerai Talbot.

LE QUAKER. — C'est bien, jeune homme.

LORD TALBOT. — Mais ce n'est pas tout. N'avez-vous pas vu rôder chez vous un nommé Skirner ?

JOHN BELL. — Oui, oui, je sais ; un riche propriétaire de plusieurs maisons dans la Cité.

LORD TALBOT. — C'est cela.

JOHN BELL. — Il est venu hier.

LORD TALBOT. — Eh bien ! il le cherche pour le faire arrêter, lui, trois fois millionnaire, pour quelque pauvre loyer qu'il lui doit. Et Chatterton... — Oh ! voilà qui est horrible à penser. — Je voudrais, tant cela fait honte au pays, je voudrais pouvoir le dire si bas que l'air ne pût l'entendre. — Approchez tous deux. — Chatterton, pour sortir de chez lui, a promis par écrit et signé... — oh ! je l'ai lu... — il a signé que, tel jour (et ce jour approche), il payerait sa dette, et que, s'il mourait dans l'intervalle, il vendait à l'école de chirurgie... on n'ose pas dire cela... son corps pour la payer ; et le millionnaire a reçu l'écrit !

LE QUAKER. — O misère ! misère sublime !

LORD TALBOT. — Il n'y faut pas songer : je donnerai tout à son insu ; mais sa tranquillité, la comprenez-vous ?

LE QUAKER. — Et sa fierté, ne la comprends-tu pas, toi, ami?

LORD TALBOT. — Eh ! monsieur, je le connaissais avant vous, je veux le voir. — Je sais comment il faut lui parler. Il faut le forcer de s'occuper de son avenir... et, d'ailleurs, j'ai quelque chose à réparer.

JOHN BELL. — Diable ! diable ! voilà une méchante affaire ! A le voir si bien avec vous, Milord, j'ai cru que c'était un vrai gentleman, moi ; mais tout cela pourra faire chez moi un esclandre. Tenez, franchement, je désire que ce jeune homme soit averti par vous qu'il ne peut demeurer plus d'un mois ici, Milord.

LORD TALBOT, *avec un rire amer.* — N'en parlons plus, monsieur, j'espère, s'il a la bonté d'y venir, que ma maison le dédommagera de la vôtre.

KITTY BELL *revient timidement.* — Avant que sa Seigneurie se retire, j'aurais voulu lui demander quelque chose, avec la permission de M. Bell.

JOHN BELL, *se promenant brusquement au fond de la chambre.* — Vous n'avez pas besoin de ma permission. Dites ce qu'il vous plaira.

KITTY BELL. — Milord connaît-il M. Beckford, le lord-maire de Londres ?

LORD TALBOT. — Parbleu ! madame, je crois même que nous sommes un peu parents ; je le vois toutes les fois que je crois qu'il ne m'ennuiera pas, c'est-à-dire une fois par an. — Il me dit toujours que j'ai des dettes, et pour mon usage je le trouve sot ; mais en général on l'estime.

KITTY BELL. — M. le docteur m'a dit qu'il était plein de sagesse et de bienfaisance.

LORD TALBOT. — A vrai dire, et à parler sérieusement, c'est le plus honnête homme des trois royaumes [10]. Si vous désirez de lui quelque chose... j'irai le voir ce soir même.

KITTY BELL. — Il y a, je crois ici, quelqu'un qui aura affaire à lui, et...

(*Ici, Chatterton descend de sa chambre avec les deux enfants.*)

JOHN BELL. — Que voulez-vous dire ? Êtes-vous folle ?

KITTY BELL, *saluant.* — Rien que ce qu'il vous plaira.

LORD TALBOT. — Mais laissez-la parler, au moins.

LE QUAKER. — La seule ressource qui reste à Chatterton, c'est cette protection.

LORD TALBOT. — Est-ce pour lui ? j'y cours.

JOHN BELL, *à sa femme*. — Comment donc savez-vous si bien ses affaires ?

LE QUAKER. — Je les lui ai apprises, moi.

JOHN BELL, *à Kitty*. — Si jamais !...

KITTY BELL. — Oh ! ne vous emportez pas, monsieur ! Nous ne sommes pas seuls.

JOHN BELL. — Ne parlez plus de ce jeune homme.

(*Ici, Chatterton, qui a remis les deux enfants entre les mains de leur mère, revient vers la cheminée.*)

KITTY BELL. — Comme vous l'ordonnerez.

JOHN BELL. — Milord, voici votre ami, vous saurez de lui-même ses sentiments.

SCÈNE V. — CHATTERTON, LORD TALBOT, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL. (*Chatterton a l'air calme et presque heureux. Il jette sur un fauteuil quelques manuscrits.*)

LORD TALBOT. — Tom, je reviens pour vous rendre un service ; me le permettez-vous ?

CHATTERTON, *avec la douceur d'un enfant dans la voix, et ne cessant de regarder Kitty Bell pendant toute la scène*. — Je suis résigné, George, à tout ce que l'on voudra, à presque tout.

LORD TALBOT. — Vous avez donc une mauvaise affaire avec ce fripon de Skirner ? Il veut vous faire arrêter demain.

CHATTERTON. — Je ne le savais pas, mais il a raison.

JOHN BELL, *au Quaker*. — Milord est trop bon pour lui ; voyez son air de hauteur...

LORD TALBOT. — A-t-il raison ?

CHATTERTON. — Il a raison selon la loi. C'était hier que je devais le payer, ce devait être avec le prix d'un manuscrit inachevé, j'avais signé cette promesse ; si j'ai eu du chagrin, si l'inspiration ne s'est pas présentée à l'heure dite, cela ne le regarde pas.

Oui, je ne devais pas compter à ce point sur mes forces et dater l'arrivée d'une Muse et son départ comme on calcule la course d'un cheval. — J'ai manqué de respect à mon âme immortelle, je l'ai louée à l'heure et vendue. — C'est moi qui ai eu tort, je mérite ce qu'il en arrivera.

LE QUAKER, *à Kitty*. — Je gagerais qu'il leur semble fou! C'est trop beau pour eux.

LORD TALBOT, *en riant, mais un peu piqué*. — Ah çà ! c'est de peur d'être de mon avis que vous le défendez.

JOHN BELL. — C'est bien vrai, c'est pour contredire.

CHATTERTON. — Non... Je pense à présent que tout le monde a raison, excepté les Poètes. La Poésie est une maladie du cerveau. Je ne parle plus de moi, je suis guéri.

LE QUAKER, *à Kitty*. — Je n'aime pas qu'il dise cela.

CHATTERTON. — Je n'écrirai plus un vers de ma vie, je vous le jure ; quelque chose qui arrive, je n'en écrirai plus un seul.

LE QUAKER, *ne le quittant pas des yeux*. — Hum ! il retombe.

LORD TALBOT. — Est-il vrai que vous comptiez sur M. Beckford, sur mon vieux cousin ? Je suis surpris que vous n'ayez pas compté sur moi plutôt.

CHATTERTON. — Le lord-maire est à mes yeux le gouvernement, et le gouvernement est l'Angleterre, Milord : c'est sur l'Angleterre que je compte.

LORD TALBOT. — Malgré cela, je lui dirai ce que vous voudrez.

JOHN BELL. — Il ne le mérite guère.

LE QUAKER. — Bien ! voilà une rivalité de protections. Le vieux lord voudra mieux protéger que le jeune. Nous y gagnerons peut-être.

(*On entend un roulement sur le pavé.*)

KITTY BELL. — Il me semble que j'entends une voiture.

SCÈNE VI. — LES MÊMES, M. BECKFORD. (*Les jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse, pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le lord-maire.*)

KITTY BELL. — Il vient lui-même, le lord-maire, pour M. Chatterton ! Rachel ! Mes enfants ! quel bonheur ! embrassez-moi.

(*Elle court à eux et les baise avec transport.*)

JOHN BELL. — Les femmes ont des accès de folie inexplicables !

LE QUAKER, *à part*. — La mère donne à ses enfants un baiser d'amante sans le savoir.

M. BECKFORD, *parlant haut et s'établissant pesamment et pompeusement dans un grand fauteuil*. — Ah ! ah ! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. — Ah ! John Bell, mon féal[11] ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble ! Car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL. — Milord, Votre Seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD. — Oui, pardieu ! Bell, mon ami, c'est la seconde fois que j'y viens... Ah ! les jolis enfants que voilà !... Oui, c'est la seconde fois ; car la première ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures ; et aujourd'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais : c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin Talbot, vous ne dites rien ! je vous ai dérangé, George ; vous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas ? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin ; mais c'est de votre âge.

LORD TALBOT. — Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD LAUDERDALE. — C'est ce que nous lui disons tous les jours, Milord.

M. BECKFORD. — Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston ? Toujours avec lui ? Toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire ? Vous ferez tous une mauvaise fin ; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même ?

CHATTERTON. — C'est moi, Milord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD. — Ah ! c'est vous, mon cher ! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut ; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah ! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton ? Vous vous amusez à faire des vers, mon petit ami ; c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé ! hé ! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes [12] n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATTERTON. — Je n'en doute pas, Milord.

M. BECKORD. — Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Jonson [13] : que la plus belle Muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes.

(*Lauderdale, Kingston et les lords rient.*)

LAUDERDALE. — Bravo ! Milord ! c'est bien vrai !

LE QUAKER, *à part.* — Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON. — Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, Milord.

M. BECKFORD. — Votre histoire est celle de mille jeunes gens ; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie ? Je vous parle en père, moi, à quoi sont-ils bons ? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous tant que nous sommes ?

CHATTERTON, *à part.* — Pour elle ! pour elle ! je boirai le calice jusqu'à la lie. — (*Haut.*) Je crois les comprendre, Milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au Nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le Roi, les Lords, les Communes [14] sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons : nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD. — Pas mal ! pas mal ! quoiqu'il fasse encore de la poésie ; mais en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre.

(*Un moment d'attente.*)

CHATTERTON. — Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

LORD TALBOT. — Qu'en dites-vous, Milord ? lui donnez-vous tort ? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD. — Imagination, mon cher ! ou folie, c'est la même chose ; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

LORD TALBOT. — Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. BECKFORD. — Oh ! vous vous y intéressez, George ? Eh bien ! vous serez content ; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale [15]... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit ; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le *Magisterial* est un bien bon écrit ; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant ; que diable ! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam ; il n'était pas frère du roi, votre

père ; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement ; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près.

(*Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.*)

CHATTERTON *hésite un moment, puis après avoir regardé Kitty.* — Je consens à tout, Milord.

LORD LAUDERDALE. — Que Milord est bon !

JOHN BELL. — Voulez-vous accepter le premier toast, Milord ?

KITTY BELL, *à sa fille.* — Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, *serrant la main de Chatterton.* — Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT. — J'étais sûr de mon gros cousin, Tom. — Allons, j'ai fait tant qu'il est à bon port.

M. BECKFORD. — John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT. — Parbleu ! tout ira, jusqu'au Quaker. — Ma foi, Milord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille ; allons, — n'y pensons plus.

JOHN BELL. — Nous allons tous conduire Milord. (*A Kitty Bell.*) Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux.

(*Elle va vers sa chambre.*)

CHATTERTON, *au Quaker.* — N'ai-je point fait tout ce que vous vouliez ? (*Tout haut, à M. Beckford.*) Milord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD. — Bien, bien !... Il se corrige de la Poésie, c'est bien.

(*Ils sortent.*)

JOHN BELL *revient à sa femme brusquement.* — Mais rentrez donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends.

(*Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment et regarde Chatterton avec inquiétude.*)

KITTY BELL, *à part.* — Pourquoi veut-il rester seul, mon Dieu ?

(*Elle sort avec ses enfants et porte le plus jeune dans ses bras.*)

SCÈNE VII. — CHATTERTON, *seul, se promenant.*

Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier ; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. —

Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses ? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière [16] ! Je les reconnais là ! Que sera cette place ? quelque emploi de commis ? Tant mieux, cela est honorable ! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le Quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle ! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire ? J'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent, et, pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le Quaker y eût veillé, il pense à tout. Et, à présent, pourquoi vivre ? pour qui ? — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez pas... Lisons ceci... (*Il lit le journal* [17].) « Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine du xe siècle nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... BALE !... » Bale ? Qu'est-ce que cela ? que lui ai-je fait ? — De quel égout sort ce serpent ?

Quoi ! mon nom étouffé ! ma gloire éteinte ! mon honneur perdu ! — Voilà le juge !... le bienfaiteur ! Voyons, qu'offre-t-il ? (*Il décachette la lettre, lit... et s'écrie avec indignation.*) Une place de premier valet de chambre dans sa maison !...

Ah !... damné pays ! terre du dédain ! sois maudite à jamais ! (*Prenant la fiole d'opium.*) O mon âme, je t'avais vendue ! je te rachète avec ceci. (*Il boit l'opium.*) Skirner sera payé ! — Libre de tous ! égal à tous, à présent ! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée ! — Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut ! — Adieu, humiliation, haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu ! Oh ! quel bonheur, je vous dis adieu ! — Si l'on savait ! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps ! (*Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit.*) O Mort, Ange de délivrance, que ta paix est douce ! J'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, Ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre. (*Il jette au feu tous ses papiers.*)

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi ! (*Il lève les yeux au ciel et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.*)

SCÈNE VIII. — CHATTERTON, KITTY BELL.

(*Kitty Bell sort lentement de sa chambre, s'arrête, observe Chatterton, et va se placer entre la cheminée et lui. — Il cesse tout à coup de déchirer ses papiers.*)

KITTY BELL, *à part.* — Que fait-il donc ? Je n'oserai jamais lui parler. Que brûle-t-il ? Cette flamme me fait peur, et son visage éclairé par elle est lugubre. (*A Chatterton.*) N'allez-vous pas rejoindre Milord [18] ?

CHATTERTON *laisse tomber ses papiers ; tout son corps frémit.* — Déjà [19] ! — Ah ! c'est vous ! — Ah ! madame ! à genoux ! par pitié ! oubliez-moi.

KITTY BELL. — Eh ! mon Dieu ! pourquoi cela ? Qu'avez-vous fait ?

CHATTERTON. — Je vais partir. — Adieu ! — Tenez, madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là ; franchement, ils n'aiment rien ; ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas ; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous.

KITTY BELL. — Mon Dieu ! pourquoi dites-vous : « J'ai été » ?

CHATTERTON. — Parce que je ne veux plus être poète ; vous le voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je serai ne vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu ! — Écoutez-moi... Vous avez une famille charmante ; aimez-vous vos enfants ?

KITTY BELL. — Plus que ma vie, assurément.

CHATTERTON. — Aimez donc votre vie pour ceux à qui vous l'avez donnée.

KITTY BELL. — Hélas ! ce n'est que pour eux que je l'aime.

CHATTERTON. — Eh ! quoi de plus beau dans le monde, ô Kitty Bell ! Avec ces anges sur vos genoux, vous ressemblez à la divine Charité.

KITTY BELL. — Ils me quitteront un jour.

CHATTERTON. — Rien ne vaut cela pour vous [20] ! — C'est là le vrai dans la vie ! Voilà un amour sans trouble et sans

peur. En eux est le sang de votre sang, l'âme de votre âme : aimez-les, madame, uniquement et par-dessus tout. Promettez-le-moi.

KITTY BELL. — Mon Dieu ! vos yeux sont pleins de larmes, et vous souriez.

CHATTERTON. — Puissent vos beaux yeux ne jamais pleurer, et vos lèvres sourire sans cesse ! O Kitty ! ne laissez entrer en vous aucun chagrin étranger à votre paisible famille.

KITTY BELL. — Hélas ! cela dépend-il de nous ?

CHATTERTON. — Oui ! oui !... Il y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez au Quaker, il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps, moi ; laissez-moi sortir.

(*Il marche vers sa chambre.*)

KITTY BELL. — Mon Dieu ! comme vous souffrez !

CHATTERTON. — Au contraire. — Je suis guéri. — Seulement j'ai la tête brûlante. Ah ! bonté ! bonté ! tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL. — De quelle bonté parlez-vous ? Est-ce de la vôtre ?

CHATTERTON. — Les femmes sont dupes de leur bonté. C'est par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-haut, j'en suis certain. Que faites-vous ici ?

KITTY BELL, *émue profondément et l'œil hagard.* — A présent, quand toute la terre m'attendrait, j'y resterais.

CHATTERTON. — Tout à l'heure, je vous suivrai. — Adieu ! adieu !

KITTY BELL, *l'arrêtant.* — Vous ne viendrez pas ?

CHATTERTON. — J'irai. — J'irai.

KITTY BELL. — Oh ! vous ne voulez pas venir.

CHATTERTON. — Madame, cette maison est à vous, mais cette heure m'appartient.

KITTY BELL. — Qu'en voulez-vous faire ?

CHATTERTON. — Laissez-moi, Kitty. Les hommes ont des moments où ils ne peuvent plus se courber à votre taille et s'adoucir la voix pour vous... Kitty Bell, laissez-moi.

KITTY BELL. — Jamais je ne serai heureuse si je vous laisse ainsi, monsieur.

CHATTERTON. — Venez-vous pour ma punition ? Quel mauvais génie vous envoie ?

KITTY BELL. — Une épouvante inexplicable.

CHATTERTON. — Vous serez plus épouvantée, si vous restez.

KITTY BELL. — Avez-vous de mauvais desseins, grand Dieu ?

CHATTERTON. — Ne vous en ai-je pas dit assez ? Comment êtes-vous là ?

KITTY BELL. — Eh ! comment n'y serais-je plus ?

CHATTERTON. — Parce que je vous aime, Kitty.

KITTY BELL. — Ah ! monsieur, si vous me le dites, c'est que vous voulez mourir.

CHATTERTON. — J'en ai le droit, de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu !

KITTY BELL. — Et moi, je vous jure que c'est un crime ; ne le commettez pas.

CHATTERTON. — Il le faut, Kitty, je suis condamné.

KITTY BELL. — Attendez seulement un jour pour penser à votre âme.

CHATTERTON. — Il n'y a rien que je n'aie pensé, Kitty.

KITTY BELL. — Une heure seulement pour prier.

CHATTERTON. — Je ne peux plus prier.

KITTY BELL. — Et moi, je vous prie pour moi-même. Cela me tuera.

CHATTERTON. — Je vous ai avertie ! il n'est plus temps.

KITTY BELL. — Et si je vous aime, moi ?

CHATTERTON. — Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir ; c'est pour cela que Dieu peut me pardonner.

KITTY BELL. — Qu'avez-vous donc fait ?

CHATTERTON. — Il n'est plus temps, Kitty ; c'est un mort qui vous parle.

KITTY BELL, *à genoux, les mains au Ciel.* — Puissances du Ciel ! grâce pour lui.

CHATTERTON. — Allez-vous-en... Adieu !

KITTY BELL, *tombant.* — Je ne le puis plus...

CHATTERTON. — Eh bien, donc ! prie pour moi sur la terre et dans le ciel.

(*Il la baise au front et remonte l'escalier en chancelant. Il ouvre sa porte et tombe dans sa chambre.*)

KITTY BELL. — Ah ! — Grand Dieu ! (*Elle trouve la fiole.*) Qu'est-ce que cela ? — Mon Dieu ! pardonnez-lui.

SCÈNE IX. — KITTY BELL, LE QUAKER.

LE QUAKER, *accourant.* — Vous êtes perdue... Que faites-vous ici ?

KITTY BELL, *renversée sur les marches de l'escalier.* — Montez vite ! montez, monsieur, il va mourir ; sauvez-le... s'il est temps.

(*Tandis que le Quaker s'achemine vers l'escalier, Kitty Bell cherche à voir à travers les portes vitrées s'il n'y a personne qui*

puisse donner du secours ; puis, ne voyant rien, elle suit le Quaker avec terreur, en écoutant le bruit de la chambre de Chatterton.)

LE QUAKER, *en montant à grands pas, à Kitty Bell.* — Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas.

(*Il entre chez Chatterton et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de Chatterton et des paroles d'encouragement du Quaker. Kitty Bell monte, à demi évanouie, en s'accrochant à la rampe de chaque marche ; elle fait effort pour tirer à elle la porte, qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombe sur le bras du Quaker. Elle crie, glisse à demi morte sur la rampe de l'escalier, et tombe sur la dernière marche.*

On entend John Bell appeler de la salle voisine.)

JOHN BELL. — Mistress Bell !

(*Kitty se lève tout à coup comme par ressort.*)

JOHN BELL, *une seconde fois.* — Mistress Bell !

(*Elle se met en marche et vient s'asseoir, lisant sa Bible et balbutiant tout bas des paroles qu'on n'entend pas. Ses enfants accourent et s'attachent à sa robe.*)

LE QUAKER, *du haut de l'escalier.* — L'a-t-elle vu mourir ? l'a-t-elle vu ? (*Il va près d'elle.*) Ma fille ! ma fille !

JOHN BELL, *entrant violemment, et montant deux marches de l'escalier.* — Que fait-elle ici ? Où est ce jeune homme ? Ma volonté est qu'on l'emmène !

LE QUAKER. — Dites qu'on l'emporte, il est mort.

JOHN BELL. — Mort ?

LE QUAKER. — Oui, mort à dix-huit ans ! Vous l'avez tous si bien reçu, étonnez-vous qu'il soit parti !

JOHN BELL. — Mais...

LE QUAKER. — Arrêtez, monsieur, c'est assez d'effroi pour une femme. (*Il regarde Kitty et la voit mourante.*) Monsieur, emmenez ses enfants ! Vite, qu'ils ne la voient pas.

(*Il arrache les enfants des pieds de Kitty, les passe à John Bell, et prend leur mère dans ses bras. John Bell les prend à part et reste stupéfait. Kitty Bell meurt*[21] *dans les bras du Quaker.*)

JOHN BELL, *avec épouvante.* — Eh bien ! eh bien ! Kitty ! Kitty ! qu'avez-vous ?

(*Il s'arrête en voyant le Quaker s'agenouiller.*)

LE QUAKER, *à genoux.* — Oh ! dans ton sein ! dans ton sein, Seigneur, reçois ces deux martyrs !

(*Le Quaker reste à genoux, les yeux tournés vers le ciel, jusqu'à ce que le rideau soit baissé.*)

NOTES

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

MOÏSE. — PAGE 25. — (1) « Aucun (poème) n'a dit toute mon âme, mais, s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier.... Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. » (Vigny.) — (2) Moïse vient de conduire hors d'Égypte les Hébreux persécutés par Pharaon. Ils reprennent donc leur vie nomade. — (3) C'est le crépuscule. — (4) *Nébo :* mont près de l'embouchure du Jourdain, d'où l'on domine la partie fertile (v. 12) de la Palestine. La description de Vigny suit à peu près le texte du Deutéronome. — (5) *Homme de Dieu :* formule biblique : Moïse a été désigné par l'Éternel pour sauver le peuple élu. — (6) *Phasga :* bourgade au Sud du mont Nébo. — (7) La chaîne du Liban, parallèle au cours du Jourdain. — (8) *Galaad :* pays de montagnes à l'Est du Jourdain. — (9) *Éphraïm :* l'une des douze tribus issues de Jacob, installée entre le Jourdain et la côte (capitale : Samarie). Ici, il s'agit du pays qu'allait occuper la tribu, sous la conduite de Josué. — (10) *Manassé :* une autre tribu, qui devait s'installer au Nord d'Ephraïm. — (11) *Juda :* la tribu qui s'installerait à l'extrême Sud (cap. : Jérusalem). — (12) La mer Méditerranée, qui s'étend à l'Ouest du pays de Juda. — (13) *Nephtali :* la tribu qui allait s'installer à l'extrême Nord. — (14) *Jéricho :* la ville la plus proche du mont Nébo, à l'Ouest du Jourdain. Elle devait être occupée par le successeur de Moïse, Josué. — (15) *Phogor :* Ville de la vallée du pays de Moab, citée dans le Deutéronome. — (16) *Lentisque :* arbrisseau aux branches nombreuses et tordues. — (17) *Ségor :* bourgade au Sud-Ouest de la mer Morte. — (18) *Chanaan :* partie fertile de la Palestine dont l'Éternel avait promis la possession à Moïse. — (19) Moïse ayant en effet douté des promesses divines, l'Éternel lui avait annoncé qu'il mourrait avant de pénétrer en Chanaan. — (20) *Moab :* plateau situé au Sud-Est de la mer Morte, où s'installa le peuple issu de Moab, fils de Loth. — (21) *Israël :* ce mot (fort contre Dieu) désigne Jacob après son combat avec l'Ange. Les douze tribus descendaient de Jacob. — (22) *Prophète centenaire :* selon la Bible, il avait cent vingt ans. — (23) Les rayons divins qui l'entouraient comme une auréole. — (24) *Lévi :* fils de Jacob, dont les descendants se vouèrent au service du culte. — (25,26) Les deux vers rappellent le lecteur au vers 7. — (27) *Mon livre :* ici,

il s'agit particulièrement du Pentateuque, composé des cinq livres écrits par Moïse. — (28) *Verge d'airain :* bâton de commandement avec lequel Moïse accomplit ses miracles. — (29) L'Éternel avait fait connaître à Moïse sa mission sur le mont Horeb, dans un buisson ardent. C'est aussi du mont Horeb que Moïse, d'un coup de baguette (cf. note 28), avait fait jaillir une source en plein désert. — (30) *Les passages* (en hébreu : *Pascha*) de la mer Rouge, à la sortie d'Égypte, puis la traversée errante de la presqu'île déserte de Sinaï avant l'entrée en Palestine. — (31) Avant de fuir l'Égypte, Moïse avait déclenché sept plaies, dont une pluie de grêle et de feu. — (32) La Loi (Décalogue) que l'Éternel a donnée à Moïse sur le Sinaï. — (33) Avant de quitter l'Égypte, Moïse avait ouvert le tombeau de Joseph (l'une des plus antiques tombes humaines) et emporté ses ossements qui, selon l'Ecclésiastique, prophétisèrent. Vigny suppose que ce prodige eut lieu à la demande de Moïse (*à ma voix*). — (34) Allusion à l'une des plaies d'Égypte, la mort, au commandement de Moïse, de tous les nouveau-nés. — (35) Notamment dans le désert, Moïse était guidé la nuit par une colonne de feu. — (36) Dès que Pharaon eut reconnu la puissance de Dieu, Moïse leva les mains et le tonnerre cessa. — (37) C'est-à-dire la mer Rouge, qui s'ouvrit lorsque Moïse fit quitter l'Égypte aux Hébreux. — (38) *Lorsque mon peuple souffre :* ainsi lorsque, les Hébreux ayant faim dans le désert, l'Éternel envoya la manne. — (39) *Le berger :* Moïse était berger lorsque Dieu lui apparut dans le buisson ardent. — (40) *La colonne noire :* Moïse et ses compagnons étaient enveloppés, au cours de leur fuite, d'une nuée qui les soustrayait aux regards. — (41) Il s'agit du courroux de Dieu (voir le vers suivant). — (42) *Dieu jaloux :* épithète biblique : intolérant. — (43) *Le haut du mont reparut sans Moïse :* invention poétique de Vigny. La Bible rapporte au contraire que Moïse fut enterré dans les plaines de Moab. — (44) *Josué :* successeur de Moïse, il conquit la Terre promise et la partagea entre les douze tribus (voir notes 11 à 18).

ÉLOA. — CHANT PREMIER. — PAGE 28. — (1) « J'écrivis une partie d'*Éloa* à Strasbourg. Elle traversa avec moi la France, tandis qu'étant un jeune capitaine blond je marchais à la tête de ma compagnie, et je la portais en moi, ne sachant où poser ma tête pour l'ouvrir.... » (A. de Vigny.) « Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème.... Une action qui commence par Jésus et se termine par Satan ; la sœur des anges entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'au prince des réprouvés, voilà ce que présente *Éloa*,... poème singulier qui charme et qui effraie. » (V. Hugo.) — (2) *Le Médiateur :* Jésus entre le Ciel et la Terre. — (3) *Béthanie :* bourgade de Palestine où habitaient Lazare et ses sœurs, Marthe et Marie Madeleine. — (4) Jésus savait que les Pharisiens [qu'il appelait les « sépulcres blanchis » (cf. v. 10)] délibéraient déjà sur les moyens de le faire mourir. — (5) *Chananéenne :* une femme qui avait prié Jésus de guérir sa fille possédée du démon. — (6) Allusion à la rencontre de Jésus et de la Samaritaine au bord d'un puits. — (7) Cet Édit proclamant l'exil du Christ est une invention de Vigny. — (8) *Celle qui versa les parfums :* Marie Madeleine avait

parfumé les pieds du Maître au cours d'un repas et Judas avait critiqué cette dépense inutile. — (9) Tout ce qui suit est maintenant pure invention de Vigny. — (10) *Émut :* fit tressaillir. — (11) *Dieux des amours fidèles :* Vigny veut dire « esprits ». Tous ces noms propres sont en effet les noms des divers chœurs angéliques, en réalité au nombre de neuf, auxquels Vigny ajoute les Ardeurs, les Gardiens, les Splendeurs, les Louanges. — (12) *Les feux du soir :* les étoiles. — (13) *Celui qui porte la lumière :* en latin : Lucifer (voir plus bas). — (14) *Chars vivants :* de quoi Vigny veut-il parler ? Peut-être d'oiseaux fabuleux qui transporteraient les anges ? — (15) *Nebel :* instrument à cordes. — (16) *Cinnamome :* sorte de myrrhe. — (17) *La Terre amie :* amie parce que la Terre la comprendrait mieux que le Ciel, « sa » Terre parce qu'Éloa y est née. — (18) Cette comparaison et toutes celles qui suivent sont des servitudes du genre épique. — (19) *Étonnant le ramier* sous son abri sauvage. — (20) *Alcée :* rose trémière. — (21) Cf. plus haut : sort de son lit de fleurs. — (22) *Serpents-oiseleurs :* suspendus aux branches. — (23) *Nonpareille :* sorte d'œillet. — (24) *La blanche voie :* la voie lactée. — (25) Inversion : les Anges redoutent les passages de ces lieux. — (26) *Routes nouvelles :* jamais empruntées jusqu'alors.

CHANT DEUXIÈME. — PAGE 36. — (1) *Les éclairs onduleux :* des feux follets. — (2) *Spectacle étranger :* inconnu. — (3) *Harpe éolienne :* instrument à cordes que le vent fait vibrer. — (4) *Sa couche d'ambroisie :* à l'odeur d'ambroisie, l'ambroisie étant la nourriture des dieux de la Mythologie. — (5) *La Clyde :* rivière d'Écosse. — (6) *Arven* et *Crona :* monts d'Écosse, cités chez le poète Ossian (voir plus bas). — (7) *Plaid :* manteau des montagnards écossais. — (8) *Enchanté :* comme ensorcelé. — (9) *Évir-Coma :* nom d'une héroïne d'Ossian, qui signifie : beauté douce et majestueuse. — (10) *Opale :* pierre d'un blanc bleuâtre. — (11) *Crainte idéale :* imaginaire. — (12) *L'écharpe aux sept couleurs :* l'arc-en-ciel. — (13) Dieu. — (14) Allusion à la Vierge et à l'Enfant Jésus. — (15) Si cela est vrai. — (16) Pour avoir trop aimé l'humanité (cf. plus bas). — (17) Inversion : voilée de son aile. — (18) *Nous avons :* le Créateur et moi. — (19) *Balancé :* porté dans le plateau de la balance éternelle qui fait monter et descendre le soleil tous les jours. — (20) Inadvertance de Vigny : la rosée n'est pas une pluie. — (21) *Alisiers :* arbres à fruits rouges acidulés. — (22) *Vermisseau :* le ver luisant. — (23) *L'étoile des marais :* une étoile filante devenant feu follet.

CHANT TROISIÈME. — PAGE 42. — (1) *Les Dieux :* le vocabulaire mythique est souvent mêlé par Vigny au vocabulaire chrétien. — (2) L'Amour. — (3) La Terre. — (4) Car à aucun moment Jésus ne céda au Tentateur. — (5) *Asturies :* région montagneuse de l'Espagne. — (6) Le Soleil semble à la disposition et à la portée de l'aigle. — (7) *Cet œil puissant respecté du Soleil :* le Soleil ne parvient pas à clore l'œil de l'aigle, qui peut le regarder en face. — (8) Les anges déchus ont été perdus par l'orgueil et le désir de savoir. — (9) *Ce que dit l'innocence :* par la bouche d'Éloa. — (10) *Au-delà de la foi :* je m'en tenais uniquement aux obligations de la foi, sans discuter les paroles de Dieu. — (11) *Charmé :* envoûté. — (12) *Sa victime :* Éloa, qu'il considère comme telle. — (13) Vigny

a écrit le plan d'un poème intitulé *Satan sauvé* (fragment p. 193), qui aurait été la suite d'*Éloa*. — (14) *Victime du Ciel :* victime venue du Ciel. — (15) *Sa paupière infidèle :* puisqu'elle renonce au Ciel. — (16) *Au Chaos :* dans le Chaos.

LE DÉLUGE. — PAGE 49. — (1) *Monts réguliers :* non encore altérés par l'intervention de l'homme. — (2) *Palais de cristal :* l'eau de la mer. — (3) Vigny adapte volontiers la mythologie au christianisme. Il est vrai qu'on lit dans la Genèse : « Les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu. » (Chap. VI, v. 2.) — (4) *Arar ou Ararat :* montagne d'Arménie, au sommet de laquelle s'arrêtera l'arche de Noé. On sait que des expéditions scientifiques y ont récemment retrouvé des vestiges. — (5) Cf. p. 52, v. 19 à 24. — (6) Cette aube est la dernière avant le Déluge, qui doit engloutir la Terre. — (7) *Une vaste nuit :* la nuit éternelle dont chaque moment rapproche l'avènement inéluctable. — (8) *L'Ange fatiguera ses ailes* en vain. — (9) *Le stérile rayon :* qui ne fécondera rien. — (10) Cf. note 3. — (11) *Gelboë :* montagne située sur le territoire de la tribu d'Issachar. — (12) *Superbe :* hautain. — (13) Inversion : la faim chassa les passions de tous les cœurs. — (14) En réalité, le Déluge est bien antérieur à la construction des Pyramides ! — (15) *Catacombes :* le terme appliqué à l'Égypte ancienne est impropre. — (16) *La race embaumée :* destinée à l'embaumement et à la momification. — (17) L'arche contenant la famille de Noé élue de Dieu. — (18) Japhet, celui qui avait proposé à Sara de l'épouser (v. plus haut). — (19) *Sa main irrésolue :* parce qu'il hésite à enfreindre l'ordre de Dieu. — (20) *De ton lâche salut :* lâche, car il faudrait s'humilier pour l'obtenir. — (21) Une fois que l'eau se sera retirée. — (22) La Genèse parle de géants : « Or, il y avait des géants sur la terre. Car depuis, que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants fameux et puissants dans le siècle. » (Chap. VI, v. 4.) *(Note de Vigny.)* Après le Déluge, les hommes furent moins grands et moins forts et ils vécurent moins longtemps. — (23) *Réduit en poudre :* poussière. — (24) *Les montagnes :* sauf Arar. — (25) *Rendre :* livrer. — (26) *Déplorable :* digne de pleurs. — (27) La colombe que lâcha Noé pour savoir si les eaux s'étaient retirées. Elle rapporta un rameau d'olivier (v. suivant). — (28) Vigny (voir note 27) ne suit pas les données de la Bible. D'ailleurs, selon la Bible, le Déluge dura quarante jours et non une seule journée. — (29) *Sans doute :* sans nul doute.

LA FILLE DE JEPHTÉ. — PAGE 58. — (1) *Carmel :* mont de Palestine. — (2) *Jephté :* un des chefs militaires des Hébreux (ou juges). Il vécut au XIIIe siècle avant J.-C. — (3) *Galaad :* Jephté était né à Galaad (voir p. 25, note 8). — (4) Abel, Aroër et Mennith sont les trois villes annoncées au v. 3. — (5) *Ammon :* ville des Ammonites à l'Est du Jourdain, fréquemment en guerre contre les Hébreux. — (6) *Maspha :* ville du pays de Galaad. — (7) Jephté avait fait vœu d'offrir en sacrifice à l'Éternel la première personne qui sortirait de sa maison. — (8) *Kinnor :* instrument à cordes. — (9) *Nebel :* les Hébreux l'avaient emprunté aux Phéniciens. — (10) Jephté avait une fille unique. — (11) *D'où naissent vos*

retards à m'embrasser ? — (12) *Crime :* le sang répandu à la guerre. — (13) *Hostie :* victime. — (14) *Mon fils :* le fils que je n'aurai jamais. — (15) *L'armée assise :* les Hébreux s'asseyaient en signe de deuil et répandaient de la cendre sur leur tête (v. suivant).

LA FEMME ADULTÈRE. — PAGE 61. — (1) *Cinnamome :* Voir p. 32, note 16 ; le *nard* était de tous les parfums le plus précieux. — (2) *Palmyre :* ville d'Asie réputée pour son luxe et sa richesse. — (3) *Lapis :* pierre précieuse d'un bleu d'azur. — (4) Les maisons des Hébreux, comme celles des peuples habitant les contrées chaudes, avaient le toit plat. — (5) *Le cèdre :* le battant de porte, fait de cèdre. — (6) C'est parmi les descendants d'Aaron, frère de Moïse, que se recrutaient les prêtres hébreux. — (7) *La sainte montagne :* la colline de Sion. — (8) *Elle vit :* Vigny passe du présent au passé simple (verbe voir). — (9) *Sodome :* ville perdue de vices ; le feu du Ciel la détruisit. Loth, neveu d'Abraham, réussit à la quitter avant la catastrophe ; mais sa femme fut changée en une statue de sel pour avoir regardé derrière elle malgré la défense de l'Éternel (voir v. suivants). — (10) *Deux peuples détestés :* Sodome et Gomorrhe. — (11) *Le juste vieillard :* Loth. — (12) *Ségor :* ville qui fut anéantie en même temps que Sodome (cf. p. 25, n. 17) — (13) *Le fils* qui ressemble à son mari. — (14) *Onagre :* le zèbre. — (15) *L'acier des miroirs :* les miroirs antiques étaient faits d'une plaque de métal. — (16) Inversion : la tortueuse enceinte de Sion la Sainte. — (17) *Lui :* le Christ. — (18) Les disciples. — (19) Les docteurs qui enseignaient au peuple la Loi de Moïse. — (20) Jésus que les Scribes ont pris pour juge. — (21) *Des mobiles Hébreux :* qui, à cette parole, ont tôt fait de s'éloigner. — (22) *L'arène :* le sable. — (23) Ce doigt de Jésus écrivant sur le sable est un simple geste d'indifférence, semble-t-il, d'après saint Jean. F. Mauriac l'interprète comme un geste de charité vis-à-vis de la femme adultère, qu'il ne veut pas humilier en la regardant.

LE BAIN. — PAGE 65. — (1) Vigny avait eu l'idée d'un poème biblique sur *Suzanne* dont ce texte est un fragment définitif (cf. p. 182). Suzanne est une femme juive qui, durant le séjour à Babylone, avait été condamnée à mort sur les accusations de deux vieillards dont elle avait repoussé les assiduités. Le prophète Daniel parvint à faire éclater son innocence. — (2) C'est prenant son bain que les deux vieillards l'avaient surprise. — (3) *Sycomore :* espèce de figuier des pays orientaux. — (4) *Juda, Gad, Ruben :* trois des tribus issues de Jacob. — (5) *Ophir :* contrée de l'Inde où les Hébreux allaient chercher de l'or et des pierres précieuses. — (6) *Cassolettes :* récipients de métal où brûlaient des parfums. — (7) *Santal :* bois aromatique. — (8) *Manteau d'hyacinthe :* d'un bleu violacé. — (9) La chaleur.

LE SOMNAMBULE. — PAGE 67. — (1) La plupart des éditions portent devant ce poème comme sous-titre *Antiquité homérique*. Mais ce titre ne correspond à aucun des poèmes qui suivent. — (2) Scène de l'époque romaine. — (3) *Au fond de l'albâtre :* la lampe d'albâtre suspendue (v. 3) au mur. — (4) *Clepsydre :* horloge à eau (d'où le verbe verser) des anciens. — (5) *Mânes :*

les âmes des morts, considérées comme des divinités. — (6) *Phœbé :* nom mythologique de la Lune. — (7) *Morphée :* dieu des songes et du sommeil (que le somnambule outrage). — (8) *Vesta :* déesse du foyer, l'une des plus importantes divinités de Rome. — (9) *Rhée* (ou Cybèle) *:* nom mythologique de la Terre. — (10) *Pénélope :* femme d'Ulysse. Son mari étant parti pour la guerre de Troie (il ne devait rentrer que vingt ans après), elle fut harcelée par des prétendants. Pour gagner du temps, elle leur demanda d'attendre la fin d'un travail d'aiguille auquel elle s'adonnait pendant la journée, mais qu'elle passait ses nuits à défaire. — (11) *Corinne :* le somnambule a pris sa femme pour sa propre maîtresse. — (12) Voir p. 68, v. 8-10. — (13) C'est le somnambule qui prononce ces paroles en s'éveillant soudain.

LA DRYADE. — PAGE 69. — (1) Théocrite est un poète de l'époque alexandrine (IIIe siècle av.-J.-C.), auteur d'églogues. — (2) *Dryade :* divinité des chênes. — (3) Dans les concours de poésie auxquels s'adonnent les bergers des idylles antiques. — (4) Chacun des deux étant convaincu d'avoir la plus belle. — (5) *Myrte :* buissons verts consacrés à Vénus. — (6) *Lotus :* le lotus est une plante aquatique qu'on trouvait en Égypte. L'alexandrinisme (voir note 1) est né en Égypte. — (7) *Pampres :* branches de vigne avec les feuilles. (Ménalque est amoureux d'une prêtresse de Bacchus, dieu du vin.) — (8) La flûte de Pan (divinité agreste, fils d'Apollon) est composée de sept tuyaux de roseaux inégaux unis entre eux par de la cire. — (9) *La mémoire :* le souvenir. — (10) *Faunes* et *Sylvains* sont des divinités agrestes à tête humaine et à corps de chèvre. Ils font partie de l'escorte habituelle de Bacchus. — (11) *Liber :* surnom de Bacchus (de la même racine que libation). — (12) *La vigne tortueuse :* la vigne vierge. — (13) *Yeuse :* chêne vert. — (14) *Bacchante :* prêtresse de Bacchus. — (15) *Acanthe :* plante ornementale utilisée notamment dans l'art corinthien. — (16) *Évoë :* exclamation rituelle que l'on poussait dans les Bacchanales. — (17) Inversion : les pâtres nonchalants trop lents à quitter le gazon. — (18) *Glycère* est le nom de la bergère aimée par Bathylle. — (19) *Thyrse :* javelot terminé par une pomme de pin et entouré de pampre et de lierre, que les Bacchantes tenaient à la main. — (20) C'est-à-dire : inspiratrice de Théocrite (né à Syracuse). — (21) *La coupe aux flancs d'argile* offerte au vers 17.

SYMÉTHA. — PAGE 72. — (1) Le navire où Symétha, quittant son amoureux, s'est embarquée. — (2) *Éole :* dieu des vents, fils de Jupiter. — (3) *Fraternelles étoiles :* cet adjectif n'est pas une reprise de *feux amis ;* il s'agit de la constellation des Gémeaux, les deux frères Castor et Pollux qui, avec la permission de Neptune, commandaient à la mer. — (4) *Lesbos :* île grecque de la mer Égée, sur la côte d'Asie Mineure ; patrie de la poétesse Sapho. — (5) *Théories :* processions. — (6) *Parthénon :* célèbre temple élevé à Athéna (Minerve) sur l'Acropole d'Athènes, par Périclès et Phidias, au Ve siècle avant notre ère. — (7) *Asphodèle :* espèce de lis des pays méditerranéens. — (8) *Voile :* parmi les offrandes consacrées à Athéna, les jeunes filles avaient coutume d'apporter un voile blanc. — (9) *Du monument de tes*

cruels adieux : le monument qui rappellera tes cruels adieux, c'est-à-dire mon tombeau (cf. les deux vers précédents). — (10) *Le Pirée :* le port d'Athènes. — (11) *Innocente :* qui mériterait donc de n'être pas « perdue ». — (12) *Car* explique non pas *fut entendue*, mais *perdue*. — (13) *Avait ému :* avait fait vibrer.

LE BAIN D'UNE DAME ROMAINE. — PAGE 74. — (1) *Le compas d'Isis :* épingle sans doute ornée de cornes d'abondance, symbole d'Isis. — (2) *Milet :* en Asie Mineure.

DOLORIDA. — PAGE 75. — (1) *L'ardente saison :* la saison chaude. — (2) *Ottomane :* sorte de divan. — (3) *Le vêtement du saule :* le feuillage du saule pleureur qui tombe jusqu'au pied de l'arbre. — (4) *Débile :* faible.

LE MALHEUR. — PAGE 78. — (1) *Sa fleur au calice vermeil :* le pavot. — (2) Le sommeil. — (3) *Partagée :* répartie entre tous les hommes.

LA PRISON. — PAGE 81. — (1) Il s'agit du célèbre prisonnier au masque de fer (d'après le récit de Voltaire) ; la prison, c'est la Bastille. — (2) C'est un vieux prêtre qui parle, appelé au chevet du prisonnier pour lui administrer les derniers sacrements (cf. v. 8.) — (3) On a bandé les yeux du prêtre. — (4) Ils n'ont pas essayé de percer les sombres mystères. — (5) *Ont tant d'attraits pour moi :* se sentent tellement attirés vers moi. — (6) *Tomba :* fut répandu parmi les douleurs. — (7) Dans le creuset de la douleur. — (8) Le nom du personnage à qui il appartenait et qu'il convenait de cacher. — (9) Louis XIV. — (10) En réalité, le masque de fer n'aurait été qu'un masque de velours noir. — (11) Elle est arrivée à son terme. — (12) Job, ch. XIV, v. 1. (*Note de Vigny.*) — (13) Après avoir été enfermé au château de Pignerol, dans le Piémont (où fut également détenu Fouquet), l'Homme au masque de fer séjourna à l'île Sainte-Marguerite avant d'être conduit à la Bastille. — (14) Vigny suppose que l'Homme au masque de fer est un innocent, persécuté par la société. — (15) Est-ce sur ta liberté que tu pleures ? — (16) C'est-à-dire : vous allez vivre éternellement. — (17) *Au fond d'un vase d'or :* un ciboire. — (18) Le chevet sur lequel repose la tête du prisonnier est avancé vers le prêtre par les deux bras d'un geôlier, afin que le moribond puisse recevoir l'hostie. — (19) Ne me faites pas mourir comme l'impie. (Les prières du prêtre sont mises sur les lèvres du mort.) — (20) *Le méchant :* le démon. — (21) *Linceul :* tendait à se prononcer « linceuil », d'où la rime avec *cercueil*.

MADAME DE SOUBISE. — PAGE 89. — (1) La Saint-Barthélemy (24 août 1592). — (2) *Coulevrine :* canon à main. — (3) *Lansquenets :* fantassins mercenaires allemands. — (4) *Varlet :* jeune noble faisant office de page chargé de servir à boire. — (5) *Échanson :* officier préposé au service du vin. — (6) *Piqueux :* domestiques à cheval. — (7) Jusqu'au XVIIe siècle inclus, les jeunes filles de condition étaient appelées Madame. — (8) *Pertuisane :* la hallebarde des gardes. — (9) *Haquenée :* jument docile qui va l'amble. Le palefroi, au contraire, est un cheval de parade. — (10) *Destrier :* cheval de combat. — (11) *Beffroi :* tour d'où l'on sonne le

tocsin. — (12) Catherine de Médicis, mère du roi Charles IX. — (13) C'est-à-dire : je me convertirai au catholicisme. — (14) *Saint-Eustache :* église de Paris, non loin du Louvre. — (15) Expression populaire signifiant : diffamant. — (16) Ce vers explique le précédent : ce sont des humains et non des bêtes qui se livrent à ces jeux sanglants. — (17) *Amiral :* Gaspard de Coligny, gagné au calvinisme. — (18) *Demander merci :* miséricorde.

LA NEIGE. — PAGE 94. — (1) *Le Roi :* Charlemagne. — (2) *Éginard :* écrivain et architecte qui vécut à la cour de Charlemagne, dont il écrivit la vie en latin. — (3) La jeune princesse porte le page sur ses épaules afin que la double empreinte dans la neige ne trahisse pas leur secret. Mais l'empereur a vu ! — (4) Le tribunal est déjà en place pour le juger. — (5) *Les douze pairs :* les « égaux » en dignité. — (6) Charlemagne mena neuf fois campagne contre les Saxons. — (7) Il bénit sa chevelure parce qu'elle dissimule son visage (v. suivant).

LE COR. — PAGE 96. — (1) Vigny ne connaissait pas *La Chanson de Roland*, qui n'a été découverte qu'en 1837. Mais la légende était célèbre, et Vigny, dans sa jeunesse, avait écrit une tragédie sur ce sujet. — (2) *Paladins :* les guerriers nobles qui habitaient le palais de Charlemagne. — (3) *Frazona :* exactement : la Stazona (l'erreur est due à un récit de voyage paru en 1796 qui portait cette orthographe faussement phonétique). — (4) *Marboré :* comme la Stazona, le cirque du Marboré est dans les Pyrénées occidentales, près du col de Roncevaux. — (5) *Olivier :* le compagnon inséparable de Roland. — (6) C'est-à-dire les Africains (établis en Espagne). En réalité, Roland fut attaqué par des montagnards basques chrétiens. — (7) *Pairs :* cf. *La Neige*, note 5. — (8) *Leurs corps :* les corps des pairs, couchés dans les eaux des torrents (v. plus haut). — (9) L'armée sarrasine, à ce seul pas, hésite. — (10) *Cependant :* pendant ce temps. — (11) Ils repassaient les Pyrénées et retournaient en France. — (12) *La coupe étrangère :* les coupes ciselées qui faisaient partie du butin pris sur les Maures. — (13) *Palefroi :* cf. p. 90 *Madame de Soubise*, note 9. — (14) L'évêque Turpin (cf. poème précédent) ; dans *La Chanson de Roland*, il combat avec Roland et meurt avec lui. — (15) *Amulettes :* reliques saintes. Vigny a sacrifié à la rime. — (16) Monseigneur saint Denis, premier évêque de Paris, l'un des saints protecteurs de la France. — (17) Voir p. 90, note 10. — (18) *Obéron :* roi des Elfes, époux de la fée Titania. — (19) *Mon neveu :* Roland, dans la tradition et dans *La Chanson de Roland*, est le neveu de Charlemagne. — (20) *Deux chevaliers :* Olivier et Roland. — (21) Comme pour le poème *La Prison* (voir p. 88), le lieu de composition explique l'inspiration.

LE BAL. — PAGE 99. — (1) *La double danse :* la danse à deux ; il s'agit de la valse, que V. Hugo appellera « impure, au vol lascif ». — (2) *L'hyacinthe :* la jacinthe. — (3) Interrompant le développement régulier de la mélodie. — (4) *Le jour laborieux :* la journée de travail, par opposition au jour de fête. — (5) Une page dont vous n'achèverez jamais la lecture. — (6) La valse : voir note 1. — (7) *Terpsichore :* muse de la danse. — (8) *Les feux suspendus :* les lustres.

LE TRAPPISTE. — PAGE 101. — (1) « On a proposé au roi de profiter du temps pour quitter Madrid avec une escorte sûre ; mais l'infortuné prince n'a pu se résoudre à suivre ce conseil. Le bruit s'étant répandu parmi les gardes que le roi était emmené hors du palais, prisonnier des Cortès, l'ardeur de cette troupe fidèle ne pouvait plus se contenir. Elle résolut de pénétrer jusqu'au palais et de mettre le roi en liberté. Après une charge meurtrière, ils parvinrent sur la place du palais. Ils attendaient impatiemment des ordres ; nul ordre ne fut donné de l'intérieur ! Figurez-vous le palais du roi entouré de ses malheureux gardes, dix pièces de canon braquées contre les portes et les fenêtres, et dix mille personnes, tant miliciens que bandits, poussant des cris épouvantables.... Ils ont combattu.... Le nombre des gardes échappés [vers l'armée de la Foi] est d'environ trois cents.... Le roi a paru au balcon et a salué le peuple. » (*Moniteur*, 15 juillet 1822.) — (2) *Mont Serrat :* montagne de Catalogne. — (3) *Pélage :* héros chrétien qui, après la conquête de l'Espagne par les Arabes (VIIIe siècle), se réfugia dans les montagnes du Nord et fonda le royaume des Asturies. — (4) Les Wisigoths d'Espagne refoulés par les Arabes. — (5) Allusion aux expéditions de Charlemagne et de son fils Louis.— (6) *Le Trappiste :* l'ordre religieux de la Trappe est considéré comme le plus austère de tous les ordres. — (7) Il reviendra au couvent, pour y reprendre les travaux traditionnels imposés par l'Ordre. — (8) Tout simplement : un soldat de la garde royale (voir note 1). — (9) *Le spectateur :* c'est-à-dire le roi Ferdinand, pour qui la garde a combattu en vain. — (10) Bataillons composés de paysans. — (11) *Vous seriez-vous flattés :* pouviez-vous espérer. — (12) *Si la couche est trompeuse :* puisque même nous n'avons aucune certitude en la fidélité de l'épouse.... — (13) Quand Vigny écrivit ce poème, il était lui-même dans la garde royale, alors en garnison à Courbevoie, près de Paris.

LA FRÉGATE *LA SÉRIEUSE*. — PAGE 107. — (1) *La Sérieuse* était l'une des frégates de la flotte française coulée par l'amiral Nelson à Aboukir (1er août 1798). Le capitaine Martin la commandait et c'est sur ses lèvres que Vigny place son poème. — (2) *Quille :* la pièce de bois maîtresse de toute la charpente d'un navire. Les sabords (v. note 35) étaient réunis par deux bandes peintes en rouge. — (3) *Surate :* ville de l'Inde, centre principal de la Compagnie des Indes. — (4) Boulogne possède une ville haute et une ville basse. — (5) La France, en effet, était en guerre contre les Anglais, dont les îles anglo-normandes étaient évidemment les bastions avancés. — (6) *Deux grands fleuves :* la Garonne et la Dordogne, qui, formant la Gironde, portent à la mer les vins du Bordelais. — (7) *Bayonne, d'or et de fer prodigue :* Vigny veut-il dire que Bayonne a utilisé beaucoup de fer et dépensé beaucoup d'or, pour la construction, peut-être, des installations portuaires ? — (8) Richelieu fit construire en 1627 une digue devant La Rochelle, où les protestants lui résistèrent longtemps. — (9) *Nommer... en mer :* rime normande. — (10) Orientée. C'est la direction qui est changée. — (11) *La Sérieuse* observe l'aiguille de la boussole et le Nord qu'elle indique. — (12) *La réserve* est l'ensemble des navires entretenus dans le port pour être prêts à être armés en cas de besoin. — (13) Les noms de tous

les navires cités sont exacts. — (14) *Le feu Saint-Elme :* saint Elme (corruption de Érasme, au Moyen Age) était le protecteur des marins. Ce feu est une lueur qui est quelquefois visible au haut des mâts, par temps d'orage. — (15) La flotte française ressemblait à une ville flottante (comme paraît l'être Venise). — (16) *Éprouvant un affront :* le mot est expliqué par les vers suivants. — (17) Le front de la « tête » du Monde. — (18) Une amphore. — (19) *Un mystérieux berceau :* peut-être simplement une corbeille mystérieuse parce que les passants ignorent ce qu'elle contient. — (20) Patronne des canonniers, des poudriers, etc. La Sainte-Barbe d'un navire, c'est sa soute aux poudres. — (21) Quand je débarquai. — (22) *Animée :* vivante. — (23) « La Tour des Arabes, près d'Alexandrie. » (*Note de Vigny.*) — (24) *Par malheur :* c'est un mot de marin. — (25) La petite rade d'Aboukir est à 20 kilomètres d'Alexandrie. C'est là que Bonaparte avait fait abriter sa flotte. — (26) Bonaparte avait remporté la bataille des Pyramides quelques jours auparavant (21 juillet). — (27) *Bordée :* décharge simultanée de chaque rangée de canons bordant les deux côtés du vaisseau. — (28) *Débordée :* terme de marine : abandonnée par les vaisseaux qui l'avaient attaquée. — (29) *Vaisseau de haut bord :* vaisseau de guerre à plusieurs ponts. La frégate ne possédait qu'une batterie et jouait surtout un rôle d'éclaireur. — (30) *Boulets enchaînés :* couple de boulets réunis par une chaîne, destinés à faucher les agrès. — (31) *Ce jour entier :* exactement une nuit et une matinée. — (32) *A peine* modifie se *montrait* (vers suivant). — (33) *Tourbillon :* car le navire s'enfonce. — (34) *Ponton :* vieux vaisseau servant généralement de prison militaire. — (35) *Sabords :* les sabords sont les ouvertures par lesquelles les canons peuvent tirer; mais, le vaisseau étant désaffecté, ils ne sont plus utilisés. — (36) Il faut comprendre : qui vient de la mer par les sabords.

LES AMANTS DE MONTMORENCY. — PAGE 116. — (1) *Montmorency :* en Seine-et-Oise. Montmorency avait connu en avril 1829 un drame dont on parla longtemps : le caissier du journal *Le Voleur*, Stéphane Laure, avait, après un séjour de quelques journées à l' « Auberge du Cheval Blanc », tué sa maîtresse, et s'était tué aussitôt. Une lettre expliquait ce double meurtre. —(2) La servante de l'auberge. — (3) Le poème a parfois les accents de *Mardoche*, de Musset, écrit en 1829.

PARIS. — PAGE 119. — (1) Une tour, à Montmartre, d'où le poète regarde Paris, la nuit, ou l'une des tours de Notre-Dame. — (2) *Kiosks :* belvédères. — (3) Ce n'est pas une allusion à l'obélisque de la place de la Concorde, qui ne sera érigé qu'en 1836. — (4) Vigny imagine un système de roues dentées servant à transmettre au monde le mouvement de l'axe de Paris. — (5) Le système devient horloge (voir vers suivant). — (6) *L'un :* il s'agit de l'abbé Lamennais, qui, voulant réformer la religion, se sépara de l'Église (voir les vers suivants). — (7) Le prophète Jérémie avait annoncé tous les malheurs du peuple juif jusqu'à la ruine de Jérusalem. — (8) *Un autre :* Benjamin Constant, défenseur de la liberté, mort en 1830. — (9) *Voi :* orthographe antérieure au XIVe siècle, mais qui était encore tolérée à l'époque classique par licence poétique. — (10) *Une famille forte :* les

disciples du comte de Saint-Simon, qui fonda une secte socialiste sur l'égalité et la fraternité. — (11) Les salamandres passent pour pouvoir vivre au milieu des flammes. — (12) Le glaive de feu que tenait l'ange chargé de chasser Adam et Ève du Paradis terrestre. — (13) Inversion : comme l'illusion se joue de la raison ! Le vers est expliqué par ce qui suit. — (14) Cf. notes 6, 8 et 10. — (15) Vigny pense vraisemblablement au poète.

LES DESTINÉES

LES DESTINÉES. — PAGE 129. — (1) Ce poème en *terza rima*, à la manière de *La Divine Comédie* de Dante, a donné son nom au recueil des *Poèmes philosophiques*. — (2) *Déités :* divinités. — (3) L'Orient est fataliste. Et c'est à l'Orient que Vigny a emprunté l'épigraphe de son poème : *C'était écrit*. — (4) *Femmes :* déesses. — (5) *Insensible :* imperceptible. — (6) Les dieux de la mythologie étaient soumis eux-mêmes aux lois du Destin. — (7) Cette voix emplit les profondeurs de la terre. — (8) *La Grâce :* secours que Dieu nous envoie pour faire notre salut. Mais les jansénistes affirmaient que seuls un petit nombre d'élus prédestinés le recevaient. — (9) *Où je sais :* entendez : « et où l'homme ne sait pas ». Vigny se fait ici l'adepte des doctrines jansénistes de prédestination. — (10) *Sa proie éternelle :* l'humanité qui ne lui échappera jamais. — (11) *Plus forte à présent :* car notre âme se croit libre, maîtresse d'elle-même (voir p. 131, dernier tercet). — (12) Pour Vigny, loin d'affranchir l'humanité, le christianisme a simplement remplacé l'implacable Fatalité, redoutée des anciens, par une Prédestination aussi arbitraire.

LA MAISON DU BERGER. — PAGE 133. — (1) *Éva :* on a voulu identifier cette Éva avec Mme Holmès, amie de Vigny. Pourquoi ne pas voir en elle comme un symbole de la Femme éternelle ? — (2) *L'horizon effacé :* effacé par les ténèbres. — (3) Ton âme enchaînée par la société qui la réduit en esclavage (cf. note 4). — (4) Les galériens étaient marqués au fer rouge de la lettre *F*. — (5) *Poudres du chemin :* poussières. — (6) Les rochers où les esclaves sont attachés (*ton âme enchaînée*, v. 8). — (7) *Grappes :* donné pour vignes. — (8) *La couleur du corail :* la hutte roulante est peinte de bandes rouges et roses. — (9) *L'astre amoureux :* l'astre ardent, le soleil. — (10) *Le pôle obscur :* où l'on ne voit pas le soleil durant six mois. — (11) Vigny oppose à la « course vagabonde » confiée au hasard les voyages « foudroyants » en chemin de fer. Certes, les expressions de Vigny paraîtront excessives pour cet âge héroïque de la locomotive, mais elles se justifient par l'impression qu'avait laissée au poète une récente catastrophe : le 8 mai 1842, un éclatement de chaudière (voir plus bas) sur la ligne de Versailles avait fait 57 morts (parmi lesquels l'explorateur Dumont d'Urville) et 107 blessés. — (12) Le caillou placé par un enfant qui fera dérailler la machine. — (13) L'accident de 1842 s'était produit au retour des Grandes Eaux de Versailles, un soir de Pentecôte. — (14) Certains dieux (Baal, Moloch) exigeaient des sacrifices d'enfants, qu'on faisait brûler dans les flancs d'un taureau d'airain. Phalaris, tyran d'Agrigente, avait érigé un taureau d'airain,

qui fut après la prise de cette ville, par les Carthaginois, enlevé et installé à Carthage (400 av. J.-C.). — (15) Carthage, cité commerçante, symbolise aussi l'avidité et la passion du lucre. — (16) *Caducée :* attribut de Mercure, dieu du Commerce. — (17) Les chevaux des chaises de poste dont les sabots arrachent au pavé des étincelles — (18) La Rêverie dont Vigny a fait l'éloge dans Chatterton (cf. p. 219) est ici symbolisée par une femme, semblable à Éva. — (19) *Porter :* supporter. — (20) *La vie est double dans les flammes :* va deux fois plus vite. — (21) *Le regard des Satyres :* allusion à la poésie légère. — (22) *Vestale aux feux éteints :* la fonction des vestales était d'entretenir le feu sacré. — (23) Allusion à Lamartine, avec lequel Vigny était en relation depuis vingt ans. — (24) Pour Vigny, les hommes politiques jouent une pièce, ils ne sont pas sincères comme le poète. — (25) Cette diatribe contre la politique n'empêcha pas Vigny de se présenter en 1848 à la députation dans la Charente (sans succès, d'ailleurs). — (26) Allusion aux premiers efforts des doctrines socialistes et humanitaires (voir poème *Paris*, p. 122, note 10). — (27) *Appareil :* obstacle. — (28) *Au dieu Terme :* borne surmontée d'une tête qui marquait la limite d'une propriété dans l'antiquité. — (29) *Verbe :* l'Esprit de Dieu. — (30) Le bien suprême de l'homme, c'est de se contempler lui-même. Telle est la punition divine, car, en se contemplant, l'homme voit ses limites, celles de sa vie et de son intelligence. — (31) Allusion au Cantique des Cantiques du roi Salomon. — (32) Jugement formel (« formes intrépides », v. suivant) fondé sur l'intuition. — (33) *L'injure :* injustice. — (34) Sur les « hauts lieux » de la campagne où l'âme peut rêver, par opposition aux cités (v. précédent). — (35) *Un grand mot :* un mot de détresse, appelant la pitié. — (36) *Ses muets spectateurs :* la divinité indifférente qui ne répond jamais aux cris des hommes. — (37) *Comme son hécatombe :* comme un sacrifice dû à la Nature chaque hiver. — (38) *Sereine :* sans me préoccuper de ce que vous êtes devenus. — (39) *Ce que jamais on ne verra deux fois :* c'est-à-dire l'humanité passagère, par opposition à la Nature éternelle qui existait avant l'homme et qui demeurera après lui. — (40) *Froide Nature :* insensible. — (41) Qui fut destiné par Dieu à vous gouverner. — (42) Que la nuit rend indistinctes. — (43) Ce poème, qui prend son titre du vers 49, fut publié le 15 juillet 1844 dans la *Revue des Deux Mondes*.

LES ORACLES. — PAGE 142. — (1) C'est le roi Louis-Philippe. — (2) *Fille de l'Océan :* il s'agit de la femme à qui Vigny s'adressait dans *La Maison du Berger*, peut-être Mme Holmès, *anglaise*. — (3) Allusion à *La Maison du Berger* (poème précédent). — (4) Dans la solitude où je m'étais déjà retiré du monde. — (5) Louis-Philippe favorisa la politique dite de bascule, en s'appuyant tantôt sur les partis de gauche, tantôt sur ceux de droite. — (6) L'oracle fameux (Mané, Thécel, Pharès) qu'une main invisible traça sur les murs de la salle où Balthazar — dernier roi de Babylone — et ses courtisans se livraient au plaisir, tandis que Cyrus assiégeait la ville. Le prophète Daniel interpréta les trois mots de la manière suivante : « Tes jours sont comptés — Tu as été trouvé trop léger dans la balance — Ton royaume sera partagé. » — (7) Allusion au célèbre rêve prophé-

tique du Pharaon, que Joseph interpréta comme annonçant sept années de disette. — (8) *Les Voyants :* par ce terme, Vigny songe à tous ceux qui « lisent dans les astres » (*Chatterton*), c'est-à-dire également aux poètes (voir note 14). — (9) *Ulysse :* surnom du roi-citoyen, artificieux comme Ulysse et longtemps errant avant de monter sur le trône. — (10) Vigny commence une diatribe contre la démocratie. C'est elle, en effet, qui a perdu la monarchie, car il est impossible — pour Vigny — de concilier les deux régimes. — (11) L'Hamlet de Shakespeare, sentant une présence derrière la tapisserie, tire son épée et frappe en aveugle en criant au rat, croyant supprimer le roi usurpateur ; mais il tue en réalité Polonius, père de sa fiancée, Ophélie. — (12) Les Doctrinaires étaient les partisans de la « doctrine » de Guizot, fondée sur la monarchie constitutionnelle. Peu nombreux, le mot courait qu'ils auraient tous tenu sur un « canapé » ! — (13) *Nœud gordien :* un oracle connu disait que celui qui viendrait à bout d'un nœud compliqué, attachant au joug le timon du char de Gordius, ancien roi de Phrygie, devait posséder l'empire de l'Asie. Alexandre le Grand tenta l'épreuve et, ne pouvant délier le nœud, le trancha d'un coup d'épée. — (14) *Ce sol qui tremblait sous vos pieds :* vers prophétique de *La Maison du Berger* justifiant le vers 21 des *Oracles* (voir note 8). — (15) Les ruines de Pompéi avaient été mises au jour dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. — (16) *L'humble :* le peuple. — (17) Verset d'un psaume que Cromwell fit graver sur une médaille commémorant l'exécution de Charles Ier (« Et maintenant, rois du monde, maintenant apprenez ! ») — (18) Anniversaire des journées de 48.

POST-SCRIPTUM. — PAGE 145. — (19) Ou plutôt, quatorze années si l'on en croit la date notée à la fin des deux poèmes. — (20) Alors que la situation, le 23 février, paraissait rétablie, un coup de feu partit et Louis-Philippe donna ordre à la troupe de tirer : un certain nombre de manifestants, mais aussi de passants, furent tués. C'est cela, la *faute* qui déclencha la Révolution et entraîna la chute du régime. La *fuite* est celle de Louis-Philippe, qui gagna l'Angleterre. — (21) Dès qu'un parti prenait le pouvoir, il lançait contre ses adversaires l'accusation traditionnelle de corruption.

LA SAUVAGE. — PAGE 147. — (1) La couverture dont l'Indienne s'enveloppe dans la journée et aussi pendant la nuit pour dormir. — (2) Son mari vient d'être tué par les Hurons qui ont brûlé son village (voir plus bas). Ces guerres sont *insensées* parce que fratricides. — (3) *Lice :* chienne de chasse. — (4) Les Osages sont une peuplade du groupe des Sioux. *Indocile* fait allusion aux luttes sans merci que livrèrent les Peaux Rouges aux colons anglais. — (5) *La pâle aventurière :* c'est-à-dire ici : la femme lancée en pleine aventure. — (6) *Azaléa :* sorte de bruyère. — (7) *Mocassins :* chaussures indiennes faites de peaux de rats musqués. — (8) *Sagamité :* pâte de maïs. (*Note de Vigny.*) — (9) *Londre :* sans *s* pour permettre la rime au singulier. — (10) *Tiens-moi dans ta prison :* ta maison sera pour moi une prison. — (11) *Le chasseur Abel :* invention de Vigny. Abel était berger. — (12) « Les races sauvages étaient coupables envers la famille humaine de

n'avoir pas su vénérer la femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. » (Vigny, *Corresp.*) — (13) *Les deux sœurs Carolines :* la Caroline du Nord et la Caroline du Sud. — (14) Au sens latin de petits-fils, descendants. — (15) *Les gouttes épurées :* les gouttes de sang. — (16) Ce poème parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 janvier 1843.

LA COLÈRE DE SAMSON. — PAGE 152. — (1) *La colère de Samson*, c'est la colère de Vigny après la trahison de Marie Dorval. Dalila est le « symbole redoutable de la femme, maîtresse perfide... », comme Ève était le symbole de l'amoureuse « indolente » qui, la première, consentit à la « divine faute ». — (2) *Hatsor :* ou Asor. — (3) *Anubis :* Dieu de l'Égypte ancienne, au corps d'homme et à la tête de chacal. — (4) *Lacs :* lacets. — (5) *Je me repens :* « L'Éternel se repentit d'avoir fait les hommes sur la Terre » (Genèse), tant était grande leur méchanceté. — (6) *Cheveux divins :* on sait que dans les cheveux de Samson résidait la force que lui avait octroyée l'Éternel. — (7) Déjà à trois reprises, Dalila avait essayé de connaître le secret de la vigueur de Samson et, chaque fois, il avait pu la tromper. — (8) *Découverte ensemble et pardonnée :* ce poème, écrit en 1839, n'a pas été publié du vivant de Vigny. En effet, sa colère à l'endroit de Marie Dorval s'était vite apaisée et avait cédé la place au pardon. — (9) *Colonnes d'airain :* enfermé dans Gaza, Samson avait arraché « les battants de la porte de la ville et les deux poteaux » et, les ayant mis sur ses épaules, les transporta sur la montagne. — (10) En réalité, Samson eut les yeux crevés. — (11) Dans la Bible, Dalila n'assiste pas à ce repas. — (12) Cette scène se passe quelque temps après le supplice de Samson, car il a fallu que ses cheveux eussent le temps de repousser. Samson put ainsi ébranler les colonnes sur lesquelles reposait le toit de la salle du festin, et les murailles s'écroulèrent. — (13) Vigny était allé en Angleterre pour régler la succession de son beau-père.

LA MORT DU LOUP. — PAGE 156. — (1) *Brandes :* hautes bruyères de l'Angoumois (le poème est nourri de notations prises sur le vif au Maine-Giraud, où Vigny s'était retiré en 1838). — (2) Vigny ne fut jamais un grand chasseur, mais son père et ses oncles lui avaient fait des récits colorés de leurs « grandes chasses au loup » (voir *L'Esprit pur*, p. 178, v. 15 et suivants). — (3) *Loup-cervier :* ce mot désigne généralement le lynx. Vigny le prend ici à son sens étymologique : loup qui attaque les cerfs. — (4) *Se jouaient :* archaïsme pour jouaient. — (5) *Couvaient :* abritaient. On sait que Romulus et Rémus, fils de Mars et de la vestale Rhéa Silvia, avaient été nourris par une louve. — (6) *Chemins pris :* interceptés. — (7) *Sans ses deux louveteaux :* si elle n'avait pas eu ses deux louveteaux. — (8) *Animaux serviles :* les chiens. — (9) *Ce qu'on laisse :* c'est-à-dire ce que nous laissons de nous-mêmes sur terre après la mort. — (10) Comme je suis né. — (11) *Tout d'abord :* tout de suite.

LA FLÛTE. — PAGE 158. — (1) De « savoir-faire », dirait plutôt Figaro. — (2) *En marchant vers Damas :* on sait que saint Paul, qui, à ce moment-là, persécutait les chrétiens, fut mystérieusement terrassé sur le chemin de Damas et qu'il se convertit

à la nouvelle religion. — (3) Ce sont à peu près les paroles que Jésus lança à Paul. — (4) *Sisyphe :* fils d'Éole, célèbre par sa fourberie ; les dieux l'avaient condamné à rouler éternellement un rocher sur la pente d'une montagne : quand le rocher était enfin hissé au sommet, il dévalait de nouveau. — (5) *Nœud :* les liens qui emprisonnent. — (6) *Quand s'achève l'union :* de l'âme et du corps. — (7) Hymne à la Vierge (salut, ô Reine du Ciel). — (8) Ce poème parut dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 mars 1843.

LE MONT DES OLIVIERS. — PAGE 162. — (1) *Triste jusqu'à la mort :* c'est l'expression même de Jésus (saint Matt., XXVI, 38). — (2) *Il descend :* vers ses disciples endormis déjà. — (3) *Devint homme :* réalisa totalement la condition humaine. — (4) *Assis :* voir p. 60, *Jephté*, note 15. — (5) *Dit :* passé simple. — (6) *Parole neuve :* c'est-à-dire la bonne nouvelle (l'Évangile). — (7) *Pour :* à la place de. — (8) *Le symbole :* l'intention. — (9) Allusion à la simple obole de la veuve, dont Jésus considérait l'offrande plus méritoire que celle des riches. — (10) Avant le Christ et après le Christ (voir *Les Destinées*, p. 129, où Vigny réfute ce sentiment de Jésus). — (11) *Pour tous :* dans l'intérêt de tous. — (12) Ceux qui, comme les catholiques et en particulier Joseph de Maistre, assureront que la souffrance des innocents permet le rachat des coupables. — (13) *Les Dieux :* cf. p. 43, note 1. — (14) *En un mot :* d'un seul mot. — (15) *Sur son tombeau désert :* puisque Lazare a été ressuscité. — (16) *Comme une sombre épée :* l'épée de Damoclès. — (17) *Les deux grands pôles :* dont les Anciens faisaient les pivots du monde. Le vers suivant fait allusion à la légende d'Atlas. — (18) Grâce aux maux immérités et à la mort des enfants. — (19) Allusion à la parabole des vierges folles. — (20) Il s'agit d'un sablier. — (21) Vigny écrivit ce poème en 1843 et s'arrêta là. Le texte intitulé *Le Silence* y a été annexé plus tard par Louis Ratisbonne, éditeur des œuvres de Vigny. On notera qu'il est construit comme une strophe indépendante. — (22) Le Christ n'a pas dit ce que Vigny rapporte. Le poète ne s'est servi de Jésus que comme d'un porte-parole. — (23) Après cette longue dissertation, Vigny n'admet pas que le Christ ait apporté à l'humanité la Révélation de Dieu.

LA BOUTEILLE A LA MER. — PAGE 166. — (1) *La Bouteille à la Mer* est le dernier poème publié du vivant de Vigny. Depuis *Chatterton*, Vigny exerçait une influence profonde sur un grand nombre de jeunes poètes qui se considéraient comme ses disciples, au point que plusieurs cherchèrent en lui un véritable directeur de conscience. C'est à l'appel de l'un d'eux — il est demeuré inconnu — que Vigny répondit par *La Bouteille à la Mer*. — (2) *Ma solitude :* la « sainte solitude » du Maine-Giraud. — (3) *Camail :* allusion possible à la visière dont Vigny protégeait ses yeux pour travailler. — (4) Chatterton (voir p. 277) ; Gilbert, poète français, lyrique et satirique que la légende, reprise par Vigny dans *Stello*, fait mourir de misère (1751-1780) ; Malfilâtre (1732-1767), auteur d'odes et d'églogues, serait aussi mort de faim. — (5) Ne pensez pas à vous, mais à votre œuvre d'avenir. — (6) Inversion : et que l'esprit répond en vain par des calculs. — (7) *Partant :* par

suite. — (8) Tout en sachant. — (9) *Rocs indiens :* la Terre de Feu (voir plus bas). — (10) *Hautes latitudes :* dans l'hémisphère Sud, élevées par rapport à l'Équateur, dont la latitude est 0°. — (11) *Cap des brumes :* le cap Horn, à l'extrémité de la Terre de Feu. Le *détroit de Magellan* sépare l'ensemble de la Terre de Feu du reste de l'Amérique du Sud. — (12) *Ces pics noirs :* les pics San Diego, San Ildefonso. (*Note de Vigny.*) Ils portent un « deuil castillan » parce que les premiers explorateurs furent des Espagnols. En réalité, Vigny a placé sa scène à l'endroit même où les Bougainville (père et fils), alliés de sa famille maternelle, avaient rencontré les difficultés les plus sérieuses. Toute la documentation scientifique et technique de ce passage est d'ailleurs puisée dans les mémoires des Bougainville (1771 et 1837). — (13) *Ferme :* bouche. — (14) *Toste :* forme francisée de l'anglais *toast.* — (15) *Mis en panne :* arrêter la marche du navire, en disposant une moitié des voiles pour qu'il avance et l'autre pour qu'il recule. — (16) *L'air ému :* agité. — (17) *Aï :* près de Reims. On dit souvent le vin d'Aï ou l'aï pour signifier le champagne (voir strophe VIII). — (18) *Un bonheur :* un souvenir heureux. — (19) La suite prouve qu'il s'agit d'une fillette. — (20) *Compas :* mais comment peut-on marquer le souffle de l'air avec un compas ? S'agirait-il d'un baromètre ? — (21) Pour que l'aiguille aimantée marque une autre direction. — (22) *Harpons indiens :* des Indiens. — (23) Vers le pôle. — (24) *Nouvel astre :* voir strophe VI. — (25) Et qu'il en confie la découverte au sort. — (26) Voir p. 57, note 27. Comme la colombe, elle vient du navire ; mais, contrairement à la colombe, elle ne rapportera pas le rameau (c'est-à-dire, symboliquement, l'espérance) à son maître. — (27) *Chevaux de mer :* les mammifères marins comme les phoques, les otaries, etc. — (28) *La ligne ardente :* l'équateur. — (29) Inversion : sacrée pour les marins. — (30) *Sa flamme diaprée :* singulier collectif : il fait des signaux avec ses flammes (banderoles) de couleurs diverses. Ces signaux sont destinés à l'équipage du vaisseau perdu, au cas où certains survivants apercevraient le navire. — (31) *Corsaires :* des navires de course qui ont attaqué un négrier, vaisseau pirate chargé d'esclaves et d'or. — (32) *La frégate :* c'est le navire qui a lancé un canot à la mer pour recueillir la bouteille. — (33) *Seule toujours :* il s'agit de la bouteille que la frégate a renoncé à poursuivre. — (34) *Les Florides :* pluriel poétique. — (35) *Toits tremblants :* les toits des maisons vibrent aux sons des canons et aux volées des cloches pendant ces fêtes commémoratives. — (36) *Égaux en profondeur :* égaux en mystère.

WANDA. — PAGE 172. — (1) Vigny avait été invité le 4 février 1847 à un bal de bienfaisance donné à Paris au profit de la société des Dames polonaises. C'est là qu'il rencontra sans doute celle qu'il appela Wanda. — (2) Wanda raconte en réalité la tragique destinée de jeunes princesses dont les maris avaient conspiré en 1825 contre le tsar Nicolas Ier lors de son avènement, entre autres la princesse Mouravief (dont le mari avait été un camarade de pension de Vigny) et la princesse Troubetzkoï (cf. note 21). — (3) *Parmi les mineurs :* les mines de l'Oural recevaient les forçats. — (4) *L'empereur :* le tsar ou czar. — (5) *Signes de mollesse :* de luxe, les bijoux

notamment. — (6) *Glaces éternelles* de Sibérie. — (7) *Une vue étonnée :* au sens classique : un regard frappé de stupeur. — (8) *Ugolin :* chef gibelin qui, au XIIIe siècle, s'empara du pouvoir à Pise et y fit régner la terreur. Pris par ses ennemis, il fut jeté dans une tour avec ses enfants : ils y moururent de faim. Dante, dans *La Divine Comédie*, s'est inspiré de cet épisode historique. Rodin a sculpté un *Ugolin et ses enfants*. — (9) Par opposition à l'aristocratie. — (10) Digne des matrones antiques. — (11) *Éponines du Nord :* Éponine est la femme de Sabinus qui, avec Civilis, essaya de soulever la Gaule contre Rome. Elle partagea avec ses enfants le sort de son mari, dans la fuite d'abord, ensuite dans le supplice. — (12) *Vous dormez dans vos tombes :* Éponine s'était cachée avec les siens durant neuf ans dans un souterrain. — (13) Pierre le Grand, qui imposa des mesures dictatoriales à tout le peuple russe. — (14) *Boyards :* seigneurs russes, mais Pierre le Grand exécuta les strelitz ou milices, et non les boyards. — (15) *Ouvrant les derniers sceaux :* allusion à l'agneau qui, selon l'Apocalypse de saint Jean, rompra les sept sceaux du Livre de Dieu, au soir du jugement dernier. — (16) La bataille de l'Alma, où Nicolas fut vaincu par les troupes franco-anglaises (guerre de Crimée), eut lieu en réalité le 20 septembre 1854. — (17) *L'ours :* figure allégorique de la Russie. — (18) 8 septembre 1855. La prise du fort de Malakoff décida de la chute de Sébastopol. — (19) *L'aigle de France :* les troupes de l'empereur Napoléon III. — (20) Le siège durait depuis six mois quand le czar mourut (2 mars 1855) ; Sébastopol devait résister six mois encore. — (21) Note de Vigny. — *La Russie et les Russes*, par N. Tourguenef. (*Tome Ier, page 104.*)

... Ce sont les femmes surtout qui, dans cette circonstance, comme toujours, ont agi le plus éloquemment.

Une d'entre elles, belle et accomplie, appartenant à une famille illustre, et nouvellement mariée à un des condamnés, N. M. (je crois Nicolas Mouravief), n'hésita pas un moment à le suivre en Sibérie, où son propre frère fut aussi envoyé. Là, elle donna le jour à un enfant.

La rigueur du climat, dans l'endroit où elle se trouvait, était très défavorable à cette pauvre créature et à la mère elle-même.

Pendant longtemps on sollicita pour cette famille la faveur d'être envoyée ailleurs, même dans cette affreuse Sibérie ; ce fut toujours en vain. — La mort vint mettre un terme aux souffrances de cette femme héroïque.

Une autre, la jeune et riche épouse du prince Tr... (je pense Troubetzkoï), au moment où l'arrêt qui condamnait son mari lui fut connu, déclara qu'elle le suivrait, et accomplit sa résolution, malgré l'*opposition* de ses parents, qui n'étaient *que des courtisans*.

Un jeune Français, qui se trouvait attaché comme secrétaire particulier au comte L... (peut-être Laval), père de Mme Tr..., pensant aux difficultés qu'aurait pour elle un pareil voyage, l'accompagna également.

Il revint bientôt en France et put donner quelques renseignements sur la position des exilés. Lorsqu'elle fut arrivée à destination, on dit à la princesse Tr... que, son mari devant rester prisonnier, elle pourrait se loger dans une maison particulière

et qu'elle aurait la permission de le voir une ou deux fois par semaine.

Elle persista à vouloir entrer elle-même en prison pour être toujours auprès de lui.

On lui représenta vainement que, dans ce cas, elle ne pourrait conserver auprès d'elle personne pour la servir. — Elle accepta toutes ces conditions et continua longtemps à remplir elle-même les pénibles devoirs d'un ménage de prison.

(*Tome III, page 16.*)

... Que la Russie, poussée nécessairement vers la civilisation européenne, n'y a choisi avec ardeur que les formes et les usages superficiels.

(*Même tome, page 38.*)

L'esclavage et la Pologne, obstacles à la civilisation en Russie.

L'ESPRIT PUR. — PAGE 178. — (1) Voir *La Maison du Berger*, p. 141, dernière strophe. — (2) Le poème est dédié à la musicienne Augusta Holmès, dont Vigny avait aimé la mère. Mais le nom de Éva élargit la dédicace (voir p. 133, *La Maison du Berger*, note 1). — (3) Augusta était la filleule de Vigny. Certains disent sa fille, mais le vers 1 de la strophe IX semble les contredire. — (4) *Nemrod :* très ancien roi de Chaldée que la Genèse qualifie de « puissant chasseur devant l'Éternel ». — (5) *Coupant :* terme de vénerie : devançant. — (6) *Déroutant :* obligeant à quitter la route. — (7) *Talon rouge :* sorte de soulier dont le talon était rouge et que les nobles avaient seuls le droit de porter. — (8) *Œil-de-Bœuf :* salle de réception des courtisans à Versailles ; elle était éclairée par une lucarne en œil-de-bœuf. — (9) *Saint Louis en croix :* la croix de Saint-Louis, qui sanctionnait la valeur militaire. — (10) *Destrier :* sur la distinction du destrier et du palefroi, voir p. 90, notes 9 et 10. — (11) *Deux races :* les deux souches, paternelle et maternelle, du poète. — (12) *Des titres de l'Esprit :* le recueil de 1864 donnait : des *livres* de l'Esprit ; certains éditeurs donnent : « des héros de l'Esprit ». — (13) *Pur esprit :* c'est-à-dire débarrassé de la gangue qui l'emprisonnait. — (14) *Musées :* temples des Muses. — (15) *Vingt ans de silence :* Vigny n'avait presque rien publié (*La Bouteille à la Mer*, toutefois, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1854) depuis 1844. — (16) Voir *La Bouteille à la Mer*, p. 166, note 1. — (17) *En ce miroir :* voir *La Maison du Berger*, p. 139, 3e strophe. — (18) *Me connaître moi-même :* c'est le fameux précepte de Socrate. — (19) *Juge :* opposition à miroir. — (20) Y a-t-il une allusion au titre du recueil ? — (21) Vigny devait mourir le 17 septembre de cette même année 1863.

APPENDICE

PAGE 181. — (1) On sait que Vigny condamna un certain nombre de ses poèmes, qu'il jugeait indignes de passer à la postérité (cf. p. 23) ; parmi eux, le plus important était *Héléna*. Cette condamnation n'était cependant pas sans appel, et Vigny reconnaissait que « des fragments seuls, *avec leur date*, pourraient être

imprimés avec quelques autres vers écrits à différentes époques, un petit volume intitulé quelque chose comme *Fantaisies oubliées*».

HÉLÉNA. — (2) Cet extrait a été choisi dans le 2e chant du poème. Le texte intégral (en 3 chants) avait été publié par Vigny dans son premier recueil de 1822. L'œuvre avait été inspirée par le mouvement de libération nationale hellénique contre l'oppression turque. Elle est très étroitement imitée de Chateaubriand, Byron et Chénier. L'insurrection grecque n'éclata qu'en 1821 ; néanmoins, Vigny affirme avoir écrit *Héléna* en 1816, donc à dix-neuf ans ; et c'est en songeant avec quelque complaisance à l'apprenti poète qu'il était alors, qu'il admet qu'on puisse recueillir des fragments de son œuvre, « avec leur date » (cf. note 1). — (3) Il s'agit des navires qui portent les révolutionnaires grecs à travers la mer Égée. — (4) « Tous ces promontoires [de l'Archipel sont] marqués par des temples ou par des tombeaux. » (Chateaubriand, *Martyrs*, III.) — (5) *Mora :* l'un des combattants ; c'est le fiancé d'Héléna. — (6) *Rapsodes :* chanteurs qui parcouraient la Grèce en interprétant les poèmes d'Homère. — (7) Héléna se trouve sur le navire, qu'elle a gagné en barque. C'est pour tromper la tristesse de sa fiancée que Mora lui vante le charme du paysage. — (8) « Nous admirâmes ces cités dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante, comme la rose, la violette, l'hyacinthe. » (Chateaubriand, *ibid.*) — (9) *Lavait :* baignait. — (10) Cythérée est un surnom de Vénus qui, dès sa naissance, fut accueillie dans l'île de Cythère. Mora montre à Héléna la planète Vénus, encore appelée l'Étoile du Berger. — (11) *Le nom de la beauté*, c'est-à-dire de la déesse de la Beauté, Vénus. — (12) « Belle Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature ! » (Chateaubriand, *Martyrs*, XVII.) — (13) *Mensonges :* mythes. — (14) Héléna, qui a été naguère outragée par les Turcs (symbole du peuple hellène), se fait l'âme de l'insurrection. Elle périra sous les murs d'Athènes reconquise par les Grecs.

SUZANNE. — PAGE 182. — (1) Poème inachevé de Vigny, dont un fragment, *Le Bain*, a été recueilli dans les *Poèmes antiques et modernes* (p. 65) — (2) *Shekar :* vin de palme (?) — (3) *Nisan :* 7e mois — (4) Les célèbres jardins suspendus de la reine Sémiramis, fondatrice de Babylone. — (5) L'Euphrate, l'un des fleuves de Mésopotamie, arrosait Babylone. — (6) *Le peuple de Dieu :* les Hébreux, vaincus par le roi Nabuchodonosor, et qui furent déportés pendant soixante-dix ans à Babylone (606-536). — (7) *Les soldats de Saül :* les guerriers juifs. Saül fut leur premier roi (XIe siècle av. J.-C.). — (8) *David :* successeur de Saül. Il est l'auteur de psaumes. — (9) *Le deuil et la cendre :* en signe de deuil, les Hébreux se couvraient les cheveux de cendre. — — (10) Instrument de musique à touches et à cordes, dont la forme annonce celle de nos mandolines. — (11) Ici prend place le texte intitulé *Le Bain* (cf. note 1). — (12) *Effroi :* tremblement. — (13) *Cinnor :* instrument à cordes des Hébreux, que Vigny confond volontairement avec la lyre. — (14) *Israël*, pour le peuple juif. — (15) Tout le chant de Suzanne est imité du Cantique des Cantiques, dialogue de l'âme et de Dieu (l'époux). — (16) *Myrrhe :* sorte de résine odorante. — (17) L'époux est « blanc » ; la bien-aimée (voir note 22) est « noire ». — (18) *Nard :*

parfum très recherché. — (19) *Engaddi :* ville de Palestine, célèbre par ses vignobles. — (20) *Tempèrent :* rafraîchissent. — (21) Tribu de Cédar. — (22) *Noire :* brune. — (23) *Idumée :* contrée méridionale de la Palestine. — (24) *Samuel :* chef militaire (ou juge) des Hébreux qui sacra roi Saül et David. — (25) *Hiram :* roi de Tyr, allié de Salomon, qui fournit du bois pour la construction du temple de Jérusalem (*la Maison sainte*). — (26) *Sion :* colline de Jérusalem. — (27) *Une flatteuse voix* : celle d'un des deux vieillards qui poursuivirent Suzanne de leurs assiduités. — (28) *Madaï :* le père des Mèdes. — (29) *Mages :* prêtres de la religion perse. — — (30) *Hermon :* en Syrie. — (31) *Lud :* en Syrie ; *Palmyre* : ville d'Asie, fameuse dans l'Antiquité pour son luxe. — (32) *Merveilles :* les exploits accomplis par les Hébreux alors qu'ils étaient pasteurs nomades. — (33) *Lentisque :* cf. p. 25, note 16. — (34) C'est ce que tenteront de faire les deux vieillards devant les refus de Suzanne. Il faudra l'intervention du jeune prophète Daniel pour que l'innocence de la jeune femme soit reconnue. — (35) *Porta la mort :* c'est en punition du péché originel, dit la Bible, que Dieu condamna les hommes à la mort.

SUR LA MORT DE BYRON. — PAGE 188. — (1) Le poète anglais Byron était allé combattre en Grèce pour aider les nationalistes insurgés. Il trouva la mort le 19 avril 1824 (le poème de Vigny fut publié en juin) à Missolonghi. — (2) On sait que, pour Vigny, les deux plus belles tâches humaines sont celles du poète et du soldat. — (3) *Pays du laurier :* la Grèce. Vigny ne confond-il pas laurier et olivier ? — (4) Maintenant que les mystères de l'au-delà te sont révélés. — (5) *Sa fille :* Ada, jeune enfant dont Byron parle dans son élégie intitulée *Adieu* et dans *Childe Harold*. — (6) *Cet âge :* Byron avait trente-six ans. Vigny, à cette époque, en a vingt-sept.

LA BEAUTÉ IDÉALE. — PAGE 189. — (1) Pièce dédiée « aux mânes de Girodet ». Le peintre Girodet, auteur d'un *Déluge*, qui avait beaucoup frappé Vigny, venait de mourir (9 décembre 1824). Cette pièce est un fragment inutilisé du *Déluge* inséré dans les *Poèmes antiques et modernes* (p. 49).

SONNET. — PAGE 191. — (1) Adressé à l'actrice Marie Dorval. — (2) *Ce livre* : il s'agit de la 1re édition de *La Maréchale d'Ancre*, sur la feuille de garde de laquelle Vigny a écrit ce sonnet. — (3) *D'autres yeux :* le rôle de la Maréchale avait été conçu et écrit pour Marie Dorval, mais Vigny fut contraint de le laisser jouer par Mlle George. — (4) La liaison de Vigny et de Marie Dorval ne commencera que plus tard.

SUR UN ALBUM. — PAGE 191. — (1) Poème sous forme d'iambes inscrit sur un manuscrit offert par Vigny à Marie Dorval. Antérieur lui aussi à leur liaison. — (2) *Pour tous le soir :* sur la scène du théâtre. — (3) *Nos yeux :* ceux des spectateurs.

BARCAROLLE. — PAGE 192. — (1) Imitation d'une *Mélodie irlandaise* de Thomas Moore (1780-1852), traduite en français en 1823. Le poème de Vigny — parfois intitulé aussi *Le Bateau* — parut dans la *Revue des Deux Mondes* sous le titre : *Barcarolle de*

Vigny, musique de Mme Ménessier-Nodier (fille de Charles Nodier et inspiratrice du fameux sonnet d'Arvers). — (2) *Voi :* pour *vois*, orthographe antérieure au XIVe siècle, mais qui est demeurée traditionnelle comme licence poétique.

L'ESPRIT PARISIEN. — PAGE 193. — (1) Sonnet (de construction irrégulière) qui, de façon curieuse, annonce le genre baudelairien. — (2) *Bas-Empire :* nom donné à l'Empire romain de la décadence, justement célèbre par des excès de tous ordres, et qui se termina par l'avènement officiel du christianisme. — (3) *Sophiste :* beau parleur de mœurs frivoles qui se plaît à soutenir des raisonnements de mauvaise foi. — (4) *Ce mois joyeux :* le mois de mars. Le sonnet a été composé par Vigny à l'occasion d'un bal de Mi-Carême. — (5) Quelques jours avant, avaient été exécutés Fieschi et ses complices, auteurs d'un attentat contre Louis-Philippe.

SATAN SAUVÉ. — PAGE 193. — (1) Vigny (cf. *Éloa*, p. 28) fut longtemps hanté par l'idée que Satan, purifié par des larmes d'amour, aurait pu être racheté. *Satan sauvé* — dont le poète n'a composé que des fragments — eût été une suite d'*Éloa*. Le plan en a été conservé dans le *Journal d'un Poète*, journal intime de Vigny. — (2) Ce premier fragment constitue une espèce de prologue. — (3) *Aéronaute :* celui qui voyage dans les airs en ballon libre. — (4) *Le Maître :* Dieu. — (5) *Fils de l'homme :* c'est-à-dire une fois incarné en Jésus-Christ.

PALEUR. — PAGE 195. — (1) Ce poème est adressé à Mme de Girardin — jeune fille, elle s'appelait Delphine Gay —; elle avait été courtisée par Vigny, mais Mme de Vigny mère s'était opposée à ce mariage avec une fille sans naissance. En 1846, Delphine épousa Émile de Girardin, et Vigny apprit qu'elle était devenue « *presque* heureuse ». Ils eurent l'occasion de se revoir et ce poème en est un mélancolique témoignage. — (2) Vigny reprochait jadis à Delphine de « rire trop ». — (3) Ce vers manifeste une profonde injustice de la part du poète : Delphine n'avait jamais cessé de l'aimer. — (4) Delphine avait et cultiva un beau talent de poète.

STANCES. — PAGE 196. — (1) *Pour qui :* aucun commentateur n'a percé le mystère qui entoure l'inspiratrice de ces Stances.

CHATTERTON

NOTICE. — PAGE 197. — (1) Le poète anglais Thomas Chatterton, né à Bristol en 1752, est mort à Londres en 1770.

« J'aurais, dit Vigny, des remords involontaires d'abandonner ce nom de Chatterton dont je me suis fait une arme, sans dire hautement tout ce qui sert à l'honorer et tout ce qui atteste la puissance de ce jeune et profond esprit.

« A l'école de charité de Bristol, fondée par Edward Colston, écuyer, se trouve un enfant taciturne et insouciant en apparence, qui, un jour, sort de son silence, et lit une satire qu'il vient d'écrire en vers. Ce jour-là, il venait d'avoir onze ans et demi. Cette tendre voix jette son premier cri, et c'est l'indignation qui le lui arrache, à la vue d'un prêtre qui a changé de religion pour de l'argent.

« Un humble *assistant*, ou sous-maître de l'école, nommé Thomas Philipps, l'écoute et l'encourage. Il part, il est poète, il écrit. Il fait des élégies, des poèmes, une prophétie lyrique, un poème héroïque, un chant dans le goût d'Ossian. A quatorze ans, il a imprimé trois volumes. Il étudie, il examine tout : astronomie, physique, musique, chirurgie, et surtout les antiquités saxonnes. Il s'arrête là et s'y attache. Il invente Rowley ; il se fait une langue du xve siècle, et quelle langue ! une langue poétique, forte, pleine, exacte, concise, riche, harmonieuse, colorée, enflammée, nuancée à l'infini ; retentissante comme un clairon, fraîche et énergique comme un hautbois, avec quelque chose de sauvage et d'agreste qui rappelle la montagne et la cornemuse du pâtre saxon. Or, avec cette langue savante, voici ce qu'il a fait en trois ans et demi, car il n'avait pas tout à fait dix-huit ans le jour de sa mort :

« *La Bataille d'Hastings*, poème épique en deux chants. *Œlla*, tragédie épique. *Goddwyn*, tragédie. *Le Tournoi*, poème. *La Mort de sire Charles Baudouin*, poème ; *Les Métamorphoses anglaises*. *La Ballade de Charité*. Trois poèmes intitulés : *Vers à Lydgate*, *Le Chant à Œlla*, *La Réponse de Lydgate*. Trois églogues. *Elimoure et Juga*, poème. Deux *Poèmes sur l'église Notre-Dame*, *L'Épitaphe de Robert Canning*, et son *histoire*, c'est-à-dire un ensemble de plus de quatre mille vers. Et ce qu'il a fallu joindre de savoir à l'inspiration donnera à quiconque l'étudiera sérieusement un étonnement qui tient de l'épouvante. Pic de la Mirandole, ce savant presque fabuleux, fut moins précoce et moins grand. On le sent, Chatterton, s'il ne fût mort de son désespoir, fût mort de ses travaux. » (A. de Vigny.)

PRÉFACE. — PAGE 199. — (1) *Despair and die* : citation de Shakespeare, *Richard III*. L'épigraphe qui suit : *Ceci est la question*, rappelle le célèbre monologue d'*Hamlet* : « Être ou ne pas être, toute la question est là. » — (2) *Dix-sept nuits* : cf. citation de *Servitude et Grandeur militaires* au début de

la notice des *Poèmes antiques et modernes*, p. 21. — (3) A la date où Vigny écrit, voir *Stello* traduit est beaucoup plus un souhait du poète qu'une réalité. — (4) Voir notice de *Chatterton*, p. 197. — (5) *Idées laconiques :* ce sont les idées exprimées par le Docteur Noir. — (6) Au sens classique : il aurait fallu. — (7) *Vous :* Vigny s'adresse à la société et aux gouvernements. Dans *Stello*, il s'attaquait à la fois à la monarchie de Louis XV, à la bourgeoisie anglaise et à la démocratie révolutionnaire. — (8) La citation exacte d'*Athalie* est : « ... des yeux pour ne point voir, — Peuple ingrat ! » — (9) C'est le portrait de l'auteur des *Destinées !* — (10) La Fontaine (voir l'allusion à sa célèbre épitaphe dans la phrase suivante). Mais quel rapport entre La Fontaine et Chatterton, malgré les rapprochements qu'on lira à la page 206 ? — (11) *Retranché :* retranché de la société. — (12) Vigny a eu la chance, quand il était sous les armes, de ne pas connaître cette vie agitée qui tue les rêves. — (13) *Déliés :* très fins. Allusion à un épisode du roman de Swift où Gulliver est attaché par les Lilliputiens. — (14) *Elle impose :* inspire le respect. — (15) *Suicide :* meurtrier de soi-même (de même qu'on dit : un régicide en parlant de l'acte et aussi de l'assassin). — (16) *Infortunes idéales :* c'est-à-dire qui n'affectent pas le physique de l'homme. — (17) Allusions au *Werther* de Gœthe et à *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. — (18) *Un riche désœuvré :* Vigny semble faire allusion au *Rolla* de Musset, paru l'année précédente. — (19) *Myrto : La Jeune Tarentine.* On sait l'admiration de Vigny pour André Chénier (cf. notice, p. 21). — (20) cf. note 1. — (21) *Minerve :* déesse de l'intelligence, elle était sortie tout armée du cerveau de Jupiter. — (22) *Les rhéteurs :* les professeurs d'éloquence. — (23) *L'assemblée :* les spectateurs de la Comédie-Française. — (24) *Surprises enfantines :* allusion au mélodrame dont la conception est très superficielle, par opposition au « drame de la pensée ». — (25) Vigny avait un moment songé à mettre à la scène la destinée pathétique du poète portugais Camoëns. — (26) *Merveilleux enfant :* le mot est du poète Wordsworth (*the marvellous boy*).

CARACTÈRES ET COSTUMES. — PAGE 209. — (1) Beaucoup de détails sont empruntés à *Stello*, et souvent le texte même de la description. — (2) *A la Paméla :* souvenir du célèbre roman *Paméla*, de l'Anglais Richardson. — (3) *Repentirs :* mèches bouclées qui, au lieu d'être relevées dans le chignon, tombent de chaque côté du visage. — (4) *Le Quaker :* ce personnage n'apparaît pas dans *Stello*. Les quakers étaient les membres d'une secte protestante anglaise, rejetant toute manifestation extérieure de la foi pour n'admettre que la révélation intime de Dieu à l'âme du croyant. Cette révélation s'accompagnait de transes extatiques, d'où leur nom de « trembleurs ». — (5) Les quakers avaient cet uniforme. — (6) *Ale, porter :* deux sortes de bière anglaise très alcoolisée. — (7) Dans *Stello*, John Bell est un modeste sellier et sa femme vend des gâteaux. — (8) *Cravate :* c'était alors une large bande d'étoffe faisant le tour du cou. — (9) *Brocart :* tissu de soie broché d'or ou d'argent.

PERSONNAGES. — PAGE 210. — (1) Voici la distribution, à la création sur le Théâtre-Français, le 12 février 1835 :

Chatterton	GEFFROY.
Le Quaker	JOANNY.
Kitty Bell	Mme DORVAL.

Geffroy avait une trentaine d'années ; c'était l'un des plus beaux tragédiens de l'époque et il triomphait depuis six ans dans le rôle d'Oreste. Joanny avait soixante ans ; il était l'élève et le successeur de Talma. C'est lui qui avait créé Ruy Gomez, d'*Hernani*. Quant à Marie Dorval, elle avait alors trente-sept ans. Rivale de Mlle Mars (interprète illustre des classiques), elle avait successivement interprété *Antony*, *Marion de Lorme*, *Angelo* et, après le triomphe de *Chatterton*, elle incarna la Révolution romantique au théâtre. On sait la place qu'elle tint dans la vie et dans l'œuvre de Vigny. — (2) Dans *Stello*, Vigny avait donné aux deux enfants dix et huit ans.

ACTE I. — PAGE 211. — (1) Rachel, âgée de six ans. — (2) *Monsieur :* Kitty parle ainsi de son mari. — (3) *M. Tom :* Thomas Chatterton. — (4) *Ne dis :* les quakers avaient l'habitude de tutoyer tout le monde. — (5) *Une lieue :* il n'y a pas, à proximité de Londres (4 kilomètres environ), de bourg nommé Norton. — (6) *Compagnon :* simple ouvrier. — (7) *Ses petits garçons :* la main-d'œuvre enfantine était largement utilisée et mal rétribuée jusqu'à la fin du XIXe siècle. — (8) *Hyde Park :* parc où se donnait rendez-vous l'aristocratie londonienne. — (9) *Catherine :* Kitty est le diminutif de Catherine. — (10) Cette dernière phrase est un aparté. — (11) *Quelques hommes :* il s'agit de certains critiques littéraires. — (12) *Pythagore :* philosophe du VIe siècle avant notre ère, considéré comme un des plus grands mathématiciens. — (13) *Papistes :* catholiques. — (14) *Tout le monde te hait*. la préface de Vigny a exposé les raisons de cette haine. — (15) *Désœuvrés remuants :* c'est-à-dire les gens qui se dépensent dans l'action, mais ne se consacrent à aucune œuvre digne de ce nom. — (16) *Dans les ruines nationales :* se reporter à la liste des œuvres de Chatterton, p. 278. — (17) *La cellule d'un cloître :* Chatterton a écrit *La Bataille d'Hastings* en imitant le style d'un moine médiéval. — (18) *Un peu de bruit :* une petite renommée. — (19) *Travaux exacts :* exigeant beaucoup de méthode et de rigueur, donc tout l'opposé de la poésie, qui est rêve. — (20) *Le ministre :* le pasteur. — (21) *Ce livre :* la Bible que Chatterton a donnée à Rachel.

ACTE II. — PAGE 223. — (1) *Ce serait affreux* qu'il la séduisît. — (2) Le vrai Chatterton n'a jamais fréquenté qu'une école de charité. — (3) *Garrick :* interprète célèbre des grands drames de Shakespeare, au XVIIIe siècle. — (4) *Il était bien vieux :* ici aussi Vigny en prend à son aise avec la vérité historique : le père de Chatterton — qui était un simple maître d'école — mourut à trente-neuf ans, trois mois avant la naissance de Thomas. — (5) *Primerose Hill :* Chatterton y aurait eu un duel. Cette réflexion est une menace.

— (6) *Comme une de leurs femmes :* j'avais la réputation d'être une de leurs maîtresses. — (7) «Six pieds de terre», nécessaires à notre sépulture. (Citation incomplète de Shakespeare.) C'est ce que Chatterton appelle, à la phrase suivante, une chambre « encore plus petite ». — (8) *Succès :* résultat. — (9) Voir acte I, sc. v, 2e réplique, p. 218. — (10) Il entend aussi bien Kitty que John Bell. — (11) *Un vieux chiffre :* le chiffre de la fortune de Chatterton. — (12) Sous le poids de sa souffrance. — (13) *Tubéreuse :* plante de la famille des lis, dont le parfum est pénétrant. — (14) *Lovelace :* le séducteur de Clarisse Harlowe, dans le roman de Richardson. — (15) *Données :* avancées à la place de Chatterton. Il s'agit sans doute du montant d'un loyer dû à John Bell. — (16) Jeu de mots. L'*ancre de miséricorde* est l'ancre maîtresse d'un navire.

ACTE III. — PAGE 236. — (1) Monologue traditionnel du drame romantique à la mode shakespearienne. — (2) *Jeté en prison :* on en verra plus loin la raison. — (3) *Harold, le duc Guillaume :* les deux antagonistes de *La Bataille d'Hastings*. — (4) *J'ai fait le catholique :* en parlant comme un moine du Moyen Age. — (5) *Jérémiah Miles et Warton :* un éditeur et un écrivain qui doutèrent de Chatterton. En réalité, le poète était déjà mort lorsqu'ils écrivirent contre lui. — (6) *Caton n'a pas caché son épée :* allusion à Caton d'Utique, qui se tua après avoir vu le triomphe de César et de la dictature. — (7) *Grain :* toute petite mesure de poids. — (8) *Bouffonneries :* ce fut le cas après la mort de Chatterton. — (9) Le nom est historique, si le caractère du personnage est une création de Vigny. — (10) *Trois royaumes :* l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. — (11) *Féal ami :* fidèle, dévoué. — (12) Trois écrivains du XVIIIe siècle ; Littleton et Wilkes étaient alors vivants, tandis que Swift (l'auteur de *Gulliver*) était mort depuis vingt-cinq ans. — (13) *Ben Jonson :* écrivain dramatique célèbre, auteur de *Volpone*, qui mourut dans la misère. — (14) La Chambre des Lords et la Chambre des Communes forment le Parlement, chargé d'éclairer le roi. — (15) *Bale :* philosophe inventé par Vigny comme le nom du journal qui suit, *Magisterial*. — (16) *Finesse grossière :* Chatterton veut dire : cela n'était pas bien difficile à découvrir. — (17) Le *Magisterial* que Beckford lui a remis. — (18) *Milord :* Beckford, qui l'attend. — (19) *Déjà :* exclamation en aparté signifiant : déjà la mort ? car il se sent envahir par un frémissement mortel. — (20) *Rien ne vaut cela pour vous :* cet amour-là. — (21) *Kitty Bell meurt :* Vigny a pris la peine, à mainte reprise au cours de la pièce, de nous avertir que Kitty souffre d'une maladie de cœur et qu'une contrariété grave peut la tuer.

Notes de M. GEORGES HACQUARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION, par M. Robert de Traz 7

POÈMES ANTIQUES ET MODERNES

PRÉFACE d'Alfred de Vigny 23

LIVRE MYSTIQUE

Moïse 25
Éloa, ou la Sœur des Anges 28
Le Déluge 49

LIVRE ANTIQUE

La Fille de Jephté 58
La Femme adultère 61
Le Bain 65
La Somnambule 67
La Dryade 69
Symétha 72
Le Bain d'une Dame romaine 74

LIVRE MODERNE

Dolorida 75
Le Malheur 78
La Prison 81
Madame de Soubise 89
La Neige 94
Le Cor 96
Le Bal 99
Le Trappiste 101
La Frégate *La Sérieuse*, ou La Plainte du Capitaine 107
Les Amants de Montmorency 116
Paris 119

LES DESTINÉES

Les Destinées 129
La Maison du Berger 133
Les Oracles 142
La Sauvage 147
La Colère de Samson 152
La Mort du Loup 156
La Flûte 158

Le Mont des Oliviers..... 162
La Bouteille à la mer 166
Wanda..... 172
Un billet de Wanda..... 177
Second billet de Wanda..... 177
L'Esprit pur 178

APPENDICE

Héléna (fragment) 181
Suzanne..... 182
Sur la mort de Byron..... 188
La Beauté idéale 189
Sonnet 191
Sur un album 191
Barcarolle..... 192
L'esprit parisien 193
Satan sauvé 193
Pâleur..... 195
Stances 196

CHATTERTON

Préface de Vigny..... 199

NOTES 257

COLLECTION

• DU FLAMBEAU •

— 45 volumes en vente. —

BALZAC : *Le Lys dans la Vallée.*
BAUDELAIRE : *Poèmes.*
BEAUMARCHAIS : *Théâtre.*
CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'outre-tombe.* 2 vol.
COLETTE : *Sido et Souvenirs d'enfance.*
CONSTANT : *Le Cahier rouge, Adolphe.*
CORNEILLE : *Théâtre.* 2 vol.
DIDEROT : *Récits.*
GOBINEAU : *Nouvelles.*
V. HUGO : *Poésies.* 2 vol.
LA BRUYÈRE : *Les Caractères.*
Mme de LA FAYETTE : *Romans.*
LA FONTAINE : *Fables.*
LAMARTINE : *Poésies.*
MARIVAUX : *Théâtre.*
MÉRIMÉE : *Nouvelles.*
MOLIÈRE : *Théâtre complet.* 5 vol.
MONTAIGNE : *Essais.*
MONTESQUIEU : *Lettres persanes.*
MUSSET : *Poésies.*
MUSSET : *Théâtre.* 2 vol.
NERVAL : *Le Rêve et la Vie.*
PASCAL : *Pensées.*
ABBÉ PRÉVOST : *Manon Lescaut.*
RACINE : *Théâtre.* 2 vol.
RESTIF de la BRETONNE : *Les Nuits de Paris.*
RIMBAUD : *Poèmes.*
RONSARD : *Poésies.*
J.-J. ROUSSEAU : *Les Confessions.* 2 vol.
SAINT-SIMON : *Mémoires.* 2 vol.
STENDHAL : *Écrits intimes.*
Mme de SÉVIGNÉ : *Lettres.*
VIGNY : *Poésies. Chatterton.*
VOLTAIRE : *Romans.*

LA COLLECTION DE BASE
DE TOUTE BIBLIOTHÈQUE

Les meilleurs textes des grands écrivains français, présentés par des maîtres en renom : des études et des notes de spécialistes; une belle reliure rouge maroquinée sous rhodoïd.

D'autres volumes sont en préparation.

• *En vente chez tous les libraires.* •

Librairie Hachette, Paris n° 3439. Dépôt légal, 1er trimestre 1962.
Imprimerie Brodard et Taupin. Paris-Coulommiers. 57967-II-1-1962.
Imprimé en France.